



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

OPUSCULES
MAÇONNIQUES

DU F.^r. HENRI-WENTZ

ANCIEN ORATEUR DU GRAND-ORIENT DE FRANCE

OFFERTS AUX LOGES

A L'OCCASION DE LA PROCHAINE RÉVISION DES RÉGLEMENTS GÉNÉRAUX
DE L'ORDRE

1863-1864

PARIS

TYPOGRAPHIE DU F.^r. ALEXANDRE LEBON

IMPRIMEUR DU G.^r. O.^r. DE FRANCE

ÉDITEUR DES INSTRUCTIONS MAÇONN.^{es}

Rue des Fossés-St-Victor, 5.

1864

Monsieur Marchand,
Conseiller d'Etat. R336/23
revenir affectueux d'ancienne Confraternité

Henri-Wentz art.

OPUSCULES MAÇONNIQUES

DU F.^r. HENRI-WENTZ

Ancien Orateur du Grand Orient de France.

Ce petit recueil, dont l'Empereur et le Prince Napoléon ont bien voulu accepter quelques exemplaires pour leurs Bibliothèques, notamment comme un nouvel hommage à la mémoire de leur oncle, le Roi JOSEPH, ancien Grand Maître de l'Ordre maçonnique en France ; ce petit recueil n'est peut-être qu'une exposition de bons principes, qu'un simple acte de foi : Puisse au moins la pieuse fondation qui le termine être considérée comme un commencement d'œuvre et de pratique !

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines
60500 CHANTILLY

PARIS. — TYP. DU P.^o. A. LEBON.

OPUSCULES
MAÇONNIQUES

DU F.^o. HENRI-WENTZ

ANCIEN ORATEUR DU GRAND ORIENT DE FRANCE

OFFERTS AUX LOGES

A L'OCCASION

DE LA PROCHAINE RÉVISION DES RÉGLEMENTS GÉNÉRAUX DE L'ORDRE

1863-1864

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines
60500 CHANTILLY

PARIS

TYPOGRAPHIE DU F.^o. ALEXANDRE LEBON

IMPRIMEUR DU G.^o. O.^o. DE FRANCE

ÉDITEUR DES INSTRUCTIONS MAÇONN.^o.

Rue des Fossés-St-Victor, 5

—
1864

Paris, 12 novembre 1863.

À S. E. le Maréchal Magnan,

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE MAÇONNIQUE EN FRANCE.



T.^o. Ill.^o. Grand Maître,

A l'heureuse imitation de ce qui a été fait jadis près des Cours et Tribunaux pour la confection de nos divers Codes, le Grand Orient vient de faire appel à tous les Francs-Maçons pour la prochaine révision des Règlements généraux de l'Ordre.

Ouvrier des premières heures, je désirerais, moi aussi, apporter ma pierre, mon grain de sable à l'édifice renouvelé; et comme un des bons moyens de savoir où l'on va est, en général, de savoir d'où l'on vient, j'ai pensé que les Loges ne seraient pas fâchées de jeter un coup-d'œil sur la réunion, demandée par un assez grand nombre de Frères, dès l'année 1852, des discours du dernier orateur du Grand Orient.

C'est dans ce but que je me propose, si tel est votre agrément, de faire exécuter ce travail, à mes frais, par le F.^o. Lebon, imprimeur ordinaire de l'Ordre, pour qu'il puisse en être offert, par l'intermédiaire de votre secrétariat général, deux exemplaires à chacun des Ateliers de votre Obédience.

Daignez, T.^o. Ill.^o. G.^o. Maître, agréer, avec votre bienveillance accoutumée, l'hommage de mon profond respect, et l'assurance nouvelle de mon inaltérable dévouement à notre belle institution.

H. WENTZ,

Avocat à la Cour Impériale de Paris,
Rue de l'Université, 40.

6. 54
de la
ESPONDANCE

GRAND ORIENT DE FRANCE

SUPRÊME CONSEIL POUR LA FRANCE ET LES POSSESSIONS FRANÇAISES.

ABINET
du
id Maître,

O. de Paris, le 11 décembre 1863 (R. v.).

À l'ill. F. G. Wentz, 33.

T. C. F.,

L'autorisation que vous sollicitiez vous a été gracieusement accordée. Vous pouvez, en conséquence, livrer, dès ce jour, vos morceaux d'Arch. à la réimpression. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché de vous faire connaître plus tôt cette résolution. Vous voudrez bien nous excuser en raison de nos nombreux travaux.

Recevez, T. C. F., l'assurance de nos sentiments affectueux.

Le Grand Maître Adjoint de l'Ordre,

HEULLANT.

G. O. DE FRANCE

Loge Franç. et Écoss. des Trinosophes

Tenue du 24 Septembre 1823

ALLOCUTION DU F. HENRI-WENTZ

SUR LA MORT DU F. FÉLIX LEHODEY

TT. CC. FF.,

Le désir si louable d'honorer la cendre des morts vous a fait concevoir le projet de la fête funèbre que nous célébrerons sous peu à la mémoire des FF. Trinosophes qui ne sont plus. C'est à votre orateur qu'il appartient de jeter des fleurs sur leur tombe, et le talent de notre T. C. F. Berville nous est un sûr garant que cette cérémonie sera digne des êtres chéris qui l'ont commandée. Lorsque nous en avons fait le pénible dénombrement, nous ne nous doutions pas que l'inflexible mort allait déranger nos calculs; qui sait, hélas! ce qu'en ce moment elle ordonne de tous tant que nous sommes ici!

Notre F. Félix Lehodey n'est plus! Vous tous qui l'avez connu, qui, comme moi, l'avez suivi depuis son enfance, vous savez quelles heureuses qualités le distinguaient. Né sans fortune, seul avec sa tendre mère dont il était l'unique consolation, il sentit de bonne heure la nécessité du travail; au vide que laisse infailliblement l'absence des études classiques, il suppléa par son zèle, son activité et son désir soutenu de bien faire.

Le chagrin avait miné la santé de sa pauvre mère; il rassemble toutes ses économies, il redouble d'efforts, se prive même du nécessaire pour la placer dans une maison de campagne aux portes de Paris; ~~là, tout entier aux soins de la piété filiale; il ne quitte~~ le lit de la malade que pour se procurer les moyens d'adoucir ses maux. Quoiqu'étant d'une faible complexion, peines, fatigues, il brave tout, un regard de sa mère le paie de tout... soins superflus, elle meurt en bénissant son fils!

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis cet affreux événement, lorsque le sort voulut encore éprouver notre ami, de la manière la plus cruelle; il devint aveugle. Que de gens nous voyons dans le monde dont la moindre tribulation aigrit le caractère, et qui, même avec toutes les conditions du bonheur, sont inquiets, égoïstes, à charge à eux-mêmes et aux autres. Au milieu de son infortune, Félix conserve une égalité d'âme presque parfaite; je l'ai même entendu remercier le ciel, pour ainsi dire, de son infortune, de son infirmité qui, d'une part, lui donnait des amis imprévus, et de l'autre le délivrait de mille objets dont la vue nous fait horreur ou pitié.

Admis aux quinze-vingts, il charmait sa ~~solitude par celui~~ de tous les beaux-arts qui agit le plus immédiatement sur l'âme, la musique. Son activité naturelle lui fournissait encore les moyens de s'occuper utilement, et, à l'aide d'un jeune enfant, son conducteur, il servait d'intermédiaire à d'honnêtes commerçants qui avaient en lui toute confiance. Il était ainsi parvenu à faire des épargnes assez considérables. La première partie fut destinée à élever un modeste monument à la mémoire de sa mère, et le reste à reconnaître les soins qu'avaient eus pour lui son jeune guide et deux bonnes sœurs aussi bienfaisantes que malheureuses.

Il est mort le 9 de ce mois, âgé de vingt-six ans, et léguant à la Loge des *Trinosophes* qui l'avait reçu dans son sein, sous le Vénérat du T.°. C.°. F.°. Ragon, fondateur, l'exemple d'un homme résigné dans le malheur, l'exemple plus précieux encore d'un excellent fils.

HENRI-WENTZ.

G. O. DE FRANCE

L. DES TRINOSOPHES

Fête d'Ordre d'Été, 30 juillet 1824.

Remerciements adressés à la L. DES AMIS CONSTANTS DE LA V. LUM. pour l'aimable accueil qu'elle a fait à la députation de la Loge DES TRINOSOPHES dont j'étais membre.

TT. CC. FF.,

La multiplicité des travaux de ce jour rend vos moments bien précieux, je le sais, car il n'en est pas de votre illustre Atelier comme de tant d'autres établissements de notre connaissance, et pour lesquels l'écorce est tout l'arbre. Je me garderai donc bien d'en abuser; mais j'éprouve le besoin d'ajouter deux mots qui me regardent aux remerciements de notre cher et digne Vén.™.

Les voyages sont ma passion, ou, si vous aimez mieux, l'une de mes passions. A celui d'Italie, qui était le rêve de ma jeunesse, et qui m'a laissé des souvenirs pour le reste de mes jours, j'ai préludé, en 1824, par une tournée dans le pays de l'utilité, en Angleterre. Si les obstacles que m'opposait une connaissance assez faible de la langue et des usages y ont été levés presque aussitôt qu'aperçus; si j'ai retiré quelques fruits de mon voyage, si le désir de le renouveler n'a fait que croître de jour en jour, c'est à votre Illustre

Vén.°, c'est au T.° C.° F.° Bierley, que nous aussi nous nommerons une conquête sur l'étranger, c'est à lui, à sa bienveillante recommandation, que j'en suis redevable. Il est vrai qu'il prêchait à des convertis, et cette justice que je me plais à rendre à ses compatriotes, aucun voyageur de bonne foi ne la contestera.

Je ne parle ici que de mes réceptions dans le monde, dans la société; c'est la moitié de ma douce tâche.

Maçon, je vais à présent vous parler de la Maçonnerie.

Un jour je me suis dit : « Ah ça ! mon cher Henri, j'espère bien que tu ne prends pas pour tes beaux yeux l'accueil que tu reçois. Tes lettres d'introduction, voilà ton principal mérite; essaye maintenant de te présenter seul, sans lettres, comme simple étranger, comme Maçon. »

Cet essai, mes FF.°, je l'ai fait, et jamais épreuve ne m'a mieux réussi; j'ai été accueilli avec une bonté, avec une grâce parfaite; il en est résulté les liaisons les plus aimables; enfin, puisque nous sommes seuls, que personne ne nous écoute, je vous dirai que je me suis surpris à désirer pour ma patrie une observance toujours soutenue d'égards aussi délicats pour les étrangers, de fraternité aussi réelle pour les Maçons.

J'ose espérer que mes FF.° les Trinosophes voudront bien partager ma gratitude, et m'aider à en renouveler l'assurance au Vén.° F.° Bierley.

HENRI-WENTZ.



G. O. DE FRANCE

L. DES TRINOSOPHES

DISCOURS

Prononcé par le F. HENRI-WENTZ, à la Fête de la SAINT-JEAN d'Hiver.

4 janvier 1825

FUNÉRAILLES DE GIRODET

Où se porte cette foule attristée ? Que demande ce peuple avec sa profonde douleur, avec son respectueux silence ? — Un grand homme vient de quitter la terre, une belle âme vient de rejoindre son auteur, Girodet n'est plus !

Admirateur de cet illustre artiste, j'ai voulu m'associer, d'esprit et de corps, aux pieux et derniers devoirs qui viennent d'être rendus à ses mânes. Permettez que je dépose dans votre sein quelques-unes des impressions que j'ai ressenties ; je crois connaître assez vos âmes pour être sûr qu'elles pardonneront à la mienne d'avoir été expansive.

Je ne sais si Girodet était Franc-Maçon, mais il était digne de

l'être; de l'âme, du talent, du génie, quels titres plus beaux pour un enfant de la vraie lumière!

L'histoire dira tout ce qui se rattache à Girodet; le génie des arts marquera la place réservée dans la postérité au peintre d'Endymion, d'Atala, du Déluge; ne songeons aujourd'hui qu'au 13 décembre 1824, jour de ses funérailles.

Placé sur le char funèbre par ses élèves chéris, qui n'ont pas voulu abandonner un pareil honneur à des mains profanes, Girodet s'achemine vers le temple divin, au milieu de tout ce que Paris possède d'hommes remarquables par la naissance, la fortune, le talent. Tous, prosternés au pied des autels, et réfléchissant au grand exemple qu'ils ont sous les yeux, semblent faire hommage de ce qui les distingue de leurs semblables, à celui qui seul fait les grands et les petits, qui seul départit les talents, et en fixe l'élévation et la durée.

Bientôt les chants cessent, le temple se referme, et ses dignes ministres conduisent le défunt au champ du repos.

C'est là que nous attendaient le spectacle le plus imposant, la scène la plus déchirante. C'est là que, malgré le crêpe de deuil dont la nature semblait avoir voulu se revêtir pour pleurer l'un de ses plus chers enfants, je me suis cru, un moment, transporté sous le ciel inspirateur de la Grèce. Pourquoi faut-il que dans une solennité digne de Pindare, digne de Bossuet, de petites considérations, cette mort des grandes choses, aient enchaîné une voix qui n'aurait pu faire autrement que d'être éloquente (1), et qu'en songeant au poème comme au tableau d'Atala, tous les vœux, tous les regards appelaient.

Que dans une séance d'académie, que dans les débats parlementaires, un orateur consente à s'ôter à lui-même la vie et le mouvement, en s'ôtant l'action et la mémoire, d'accord, puisque rien n'est sûr de son empire comme une erreur de convention; mais, au milieu des tombeaux, mais quand un peu de terre jeté sur un parent, sur un ami, sur un grand homme, va pour jamais en finir avec lui,

(1) M. de Châteaubriant.

ce ne sont pas des phrases, c'est de l'âme qu'il faut. Aussi n'avait-il pas eu besoin de cahier ce grand artiste (1) qui, après avoir déchiré nos cœurs par le tableau des pestiférés de Jaffa, après avoir rendu palpables à nos esprits l'astuce et l'orgueil de Charles-Quint, la brillante valeur, la franchise chevaleresque de François I^{er}, vient enfin de couronner l'œuvre, et de mettre l'Histoire de France en quatre chants sublimes! (2) Que d'échos elles ont trouvés au fond de nos âmes ces paroles qui lui sont échappées, ces larmes si abondantes, si vraies, qu'il a répandues sur la tombe de son ami! Il fallait le voir suivant Girodet dans la terre classique des beaux arts, puis le retrouvant dans notre belle patrie, et l'y retrouvant *tout entier*, en dépit des tentatives faites par l'envieuse médiocrité pour détruire entr'eux la double confraternité de l'estime et du talent. Il fallait le voir et l'entendre quand il nous montra son ami, sentant sa fin s'approcher, et, malgré des souffrances inouïes, se traînant vers ses chers tableaux pour les voir, pour les baiser encore une fois, pour dire un éternel adieu à sa belle peinture! ce n'étaient pas des déclamations d'école, ce n'étaient pas des phrases académiques que ces conseils donnés, avec l'autorité de l'exemple, aux jeunes élèves que Girodet a légués à la France. Aussi ne seront-ils pas perdus. J'en ai pour garants ces pleurs de l'enthousiasme, ces acclamations plus rapides que l'éclair, dont les ombres attentives des Molière, des La Fontaine, des Delille, des Masséna n'auront sans doute pas eu le courage de s'étonner. Le récit de cette scène, de cette belle action de Gros, *vous touche*, je le vois; mais je vous dirai comme Eschine de Démosthène : « Que serait-ce donc, si vous l'eussiez entendu lui-même. »

C'était Xeuix pleurant sur le tombeau d'Apelle.

Tel que Virgile, Raphaël, Lesueur, Mozart, dont les âmes semblaient s'être continuées dans la sienne, Girodet a été enlevé au monde dans la force du talent; hélas! et comme le Tasse encore, il n'a été couronné qu'à sa mort.

La route funèbre que venaient de lui tracer Canova, Michallon,

(1) M. Gros.

(2) Dôme du Panthéon.

Géricault, puisse-t-il du moins, oh ! oui, puisse-t-il l'avoir fermée... pour longtemps !

Une heureuse indiscretion vient de nous révéler tout ce que nos rois ont déjà fait pour réparer, autant qu'il est en eux, ces pertes irréparables. La généreuse protection qu'ils s'honorent d'accorder aux beaux arts, est pour eux une dette héréditaire, pour nous une source féconde. Puissent ceux qu'ils ont daigné charger de l'exploiter se montrer [de plus en plus dignes d'un pareil bonheur. Puissent-ils ne pas oublier que les arts vivent de liberté, que la vie d'un artiste est] une fièvre d'enthousiasme et d'amour, et qu'enfin il faut des Mécènes pour sentir les Auguste.

HENRI-WENTZ.



G. O. DE FRANCE

TRINOSOPHES

CONSEIL DES CHEVALIERS K. S.

Tenue du 23 décembre 1825, pour la réception du F. DUPIN aîné,
avocat à la Cour royale de Paris.

Présidence du F. DES-ÉTANGS, G. M.

ALLOCUTION DU F. HENRI-WENTZ, ORATEUR DU CONSEIL

Chevaliers MM. FF.,

C'est surtout en ce moment que j'éprouve combien sont au dessus de mes forces les fonctions auxquelles a daigné m'appeler votre indulgente bonté; si même vous pouviez me promettre de ne pas le redire, je vous avouerais que peu s'en est fallu aujourd'hui que je ne désertasse un poste où mes heureux devanciers vous ont si souvent donné le droit d'être exigeants.

Quel serait, en effet, le devoir de votre Orateur? Ce serait d'exposer au Récipiendaire, d'une manière précise et substantielle, les promesses et les espérances d'un véritable Chev. K. S.; ce serait de lui faire sentir toute l'importance, toute la solennité des obligations qu'il a contractées, des droits qu'il s'est acquis. Mais d'abord je ne pourrais que répéter et répéter moins bien les instructions que vous venez d'entendre de la bouche de notre G. M. En second lieu, qui de vous, avant même d'avoir vu la noble assurance, la hauteur de vues et de pensées avec lesquelles le F. Dupin aîné a subi les épreuves morales voulues par nos Règlements, qui de vous ne connaissait pas l'illustre orateur, l'orateur véritablement français, dont la voix si mâle, si courageuse, honneur de notre barreau, fut de tous temps le palladium des opprimés; qui naguère a si bien mérité de toute la civilisation, et que la civilisation désigne comme le digne successeur du guerrier citoyen, du grand homme dont la patrie porte le deuil (1).

Pour ne pas m'exposer au juste reproche de prêcher un converti, et surtout de parler poésie devant Pindare, un seul parti me reste, je l'embrasse de tout cœur.

(1) Le général Foy.

T.°. C.°. F.°. Dupin, le Conseil des Trinosophes est fier de vous posséder; il ose espérer que vous vous trouverez heureux de lui appartenir. Vous y verrez en effet des hommes avec lesquels vous pourrez penser tout haut, dont quelques-uns suivent honorablement votre honorable carrière, et qui tous, affligés des abus qui se sont introduits dans la Maçonnerie, travaillent de concert, à les corriger, s'efforcent de séparer le bon grain de l'ivraie.

Vous y trouverez ce Frère chéri qui porte si bien votre nom, auquel cette tribune est redevable de son plus bel éclat; qui, avant hier encore, a remporté, devant vous, lors de l'installation de M. le duc de Choiseuil, un de ces triomphes qui suffisent à une réputation, et qui pour lui n'a été qu'un jeu; ce F.°. Philippe Dupin enfin, qui, ayant marché à grands pas dans la carrière ouverte aux Chevaliers Kadosch, vous dira si vos espérances seront trompées.

Vous y verrez le F.°. Berville, notre digae Vén.°, qui parle comme un livre bien écrit, et dont l'éloquence si douce, si persuasive fait mieux que de détruire les haines, puisqu'elle les empêche de naître.

Vous y verrez aussi, vous y entendrez ce F.°. Mérilhou, comme vous athlète victorieux dans la plus sainte des causes, ayant avec vous la double confraternité de l'estime et du talent, et qui, fidèle à sa maxime de faire toujours marcher de front la bienveillance et le devoir, va tout à l'heure, en payant sa dette au Conseil, prêter à ma faible voix l'appui de son éloquence.

Qu'il me soit permis, en finissant, d'exprimer un vœu qui, j'en suis sûr, trouvera de l'écho dans cette enceinte! Une société qui compte deux Dupin parmi ses membres, certes peut s'enorgueillir; mais à côté de cette ambition dont notre Grand Maître vous a peints les effets désastreux, il en est une autre dont les jouissances agrandissent notre être, et à laquelle, par conséquent, il est permis d'être insatiable. Je le vois, Chevaliers, tous vous achevez ma pensée, tous vous appelez dans vos rangs ce savant illustre qui rend la science utile et populaire, dont le patriotisme éclairé travaille si fructueusement à ce que notre belle France n'ait rien à envier à ses voisins, tous vous appelez le troisième Frère, le baron Charles Dupin.

Ce vœu est unanime, n'est-il pas vrai, Chevaliers; et vous, Frère Dupin et Frère Dupin jeune, vous nous promettez, n'est-il pas vrai, vous nous promettez de coopérer à son accomplissement.

HENRI-WENTZ.

GRAND ORIENT DE FRANCE

L. : DES TRINOSOPHES

Tenue du 30 mars 1827

SUR LA MORT RÉCENTE DU

DUC DE LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT

ALLOCUTION DU F. : HENRI-WENTZ

TT. : CC. : FF. : ,

La patrie vient de perdre l'un de ses plus chers enfants, les pauvres un véritable père, les libertés publiques un de leurs plus chauds défenseurs, les XVIII^e et XIX^e siècles un de leurs plus dignes représentants, le duc de Laroche foucauld-Liancourt n'est plus !

Ce grand citoyen, dont le cœur a palpité 80 ans pour tout ce qui était noble et généreux, je viens de le voir s'acheminer vers la demeure de ses ancêtres, vers ce Liancourt dont il était la seconde Providence. Les larmes de tout un peuple prouvaient combien sont injustes et passionnés ceux qui représentent les classes inférieures et moyennes de la société comme ennemies nées des classes supérieures. C'est l'orgueil. c'est le mépris des hommes qu'on hait, qu'on doit haïr, quel que soit le coupable ; mais la bonté, mais le respect des hommes on les aime partout où ils se trouvent.

Un des savants qui contribuent chaque jour à rendre la science populaire, le Frère de nos éloquents Frères Dupin, s'est rendu l'interprète de la douleur publique.

« Le chiffre, avait dit le respectable Ducis :

- « Le chiffre est sans âme,
- « Il n'allume jamais la flamme
- « Qui court dévorer les tyrans. »

Mais les chiffres du baron Charles Dupin ne sont pas de cette famille; ils sont presque toujours éloquentes; aussi vous me saurez gré, j'en suis sûr, de vous citer deux des rapprochements qu'ils lui ont fournis.

Les établissements fondés et entretenus par l'illustre défunt sont tels, que si chaque canton offrait un seul homme enflammé, dévoré du même amour de ses semblables, le produit (c'est de la féerie) ne serait pas moindre de 48 milliards.

Depuis que le duc de Laroche foucauld eut introduit en France l'inappréciable bienfait de la vaccine, 46 millions de personnes en ont profité. Dans ce nombre, 2 millions ont échappé à une mort certaine, et 4 millions à une défiguration complète.

Si nous imitions l'antiquité décernant une couronne civique et souvent des statues au citoyen qui sauvait un de ses semblables, les artistes de toute l'Europe ne suffiraient pas pour tresser les couronnes, pour élever les statues qu'a méritées le duc de La Roche-foucauld.

De nos jours les hommes sont singuliers dans leur manière de répartir la gloire; la première et la plus grande part, disait M. Cuvier, est pour ceux qui les tuent, la seconde pour ceux qui les amusent; à peine en reste-t-il pour ceux qui leur sont utiles.

Mais j'ai tort, j'oublie ce que la France a fait pour le général Foy, cet orateur-citoyen qu'elle pleurera longtemps; — pour cette malheureuse ville de Salins, qui n'est plus, mais va renaître; — pour ce pauvre et courageux peuple polonais dont l'histoire semble une légende chevaleresque. Espérons qu'elle honorera la mémoire du duc de Laroche foucauld d'une manière digne de lui et digne d'elle.

La Loge des *Trinosophes* s'associera de tout cœur à la reconnaissance publique, mais d'ici là, et en attendant que notre orateur paie à la mémoire de l'illustre mort, de ce mort immortel, l'hommage que son cœur lui inspirera, sans doute, Vénérable, vous jugerez à propos d'ordonner une triple batterie de deuil en son honneur.

HENRI-WENTZ.

G. O. DE FRANCE

LOGE DES PHILADELPHES

(O. DE PARIS)

26 juillet 1828.

CONFÉRENCE SUR LE BONHEUR

HENRI-WENTZ, TRINOSOPHE,

Au T. C. F. Janson de Sailly, Vén. des PHILADELPHES,

Salut, Salut, Salut !

T. C. Ven.,

L'année dernière, enchanté de votre conférence sur la morale universelle, je n'eus rien de plus pressé que d'en parler à nos FF. les Trinosophes, et de leur proposer d'imiter votre exemple, en créant dans leur sein une semblable gymnastique. La Loge prit ma demande en considération, et décida, sur l'avis favorable de son Conseil d'administration, que, dans le cas où il n'y aurait pas d'initiation à l'ordre du jour, les planches de convocation poseraient une question morale qui serait discutée en séance générale. Jusqu'ici ce n'a guère été qu'un germe déposé dans le sein de la terre ; mais un jour viendra sans doute où il portera ses fruits, et nous n'oublierons pas que c'est à votre Resp. Atel. que nous en serons redevables.

Vos deux dernières conférences sur le *bonheur*, cette santé du

corps et de l'esprit, ~~comobile et cette fin de tout ce~~ qui respire, cette langue universelle dont tout les enfants du Grand Arch.^o de l'Univers connaissent parfaitement le fond, tout en variant sur la forme; ces conférences m'avaient donné un vif désir d'assister à celle d'aujourd'hui. Retenu par des affaires civiles (et non profanes, un vrai Maçon doit être Maçon partout), j'ose vous prier, T.^o C.^o Vén.^o, de vouloir bien présenter aux Philadelphes, non pas mes excuses, car il serait trop dur de s'excuser de la privation d'un plaisir, mais bien mes regrets, et mes regrets sincères.

La question qui, à vrai dire, n'en était pas une, est déjà jugée, puisque l'état de simple nature au physique comme au moral, n'est qu'une ébauche; puisque les reproches adressés à la civilisation, la civilisation est la première à les adresser à ceux qui ne la comprennent pas, ~~ou qui l'entravent~~; puisque le bonheur, le plus souvent, dépend de nous, de nous qui nous mettons toujours le bonheur des autres devant les yeux, et ne regardons le nôtre qu'à travers; puisqu'enfin Dieu n'a pas voulu que l'homme, quel qu'il fût, sauvage ou civilisé, pût rencontrer le bonheur absolu sur la terre, qu'il ne lui en a donné que le besoin, et que ce besoin, l'une des mille preuves de l'immortalité de l'âme, est peut-être le seul bonheur véritable que comporte sa nature.

Si j'eusse pu profiter du tour de parole que les philadelphes ont bien voulu m'accorder, j'aurais seulement cité à notre C.^o F.^o Berville, l'exemple de l'Irlande et de la Chine comme s'accordant peu, ce me semble, avec ce qu'il a dit de l'influence de la population sur le bonheur; j'aurais prié le T.^o C.^o F.^o Duez de remarquer que s'il y a plus de peines dans l'état de civilisation, il y a aussi de bien plus grandes ressources, et que la preuve qu'il n'y a pas plus de peines que de joies, plus de mal que de bien dans ce monde, c'est que le monde a duré, dure et durera sans doute encore quelque temps. Enfin je me serais rangé à l'opinion si juste et si bien développée de ceux qui mettent la source du bonheur dans le devoir.

HENRI WENTZ.

G. . O. . DE FRANCE

L. . Française et Écossaise des Trinosophes

JURY LITTÉRAIRE 1834

RAPPORT

DU F. . HENRI-WENTZ SUR LES PIÈCES ENVOYÉES AU CONCOURS.

TT. . CC. . FF. .,

Vous espériez sans doute, et moi-même je le désirais peut-être plus que vous, voir encore, cette année, pour rapporteur de votre jury littéraire et maçonnique, ce digne F. . Bouilly, cet aimable patriarche de notre Ordre, dont la plume, dont le cœur, sympathisant avec tous les âges, écho fidèle de toutes les pensées généreuses, sait concilier, avec un si rare bonheur les devoirs d'une saine et consciencieuse critique avec les préceptes non-moins sacrés de la fraternité maçonnique. Il ne fallait rien moins qu'une indisposition, suite de ses longs et honorables travaux, pour l'empêcher de se rendre à la réunion qui a eu lieu, pour cet objet, le 40 décembre dernier, chez notre Vén. . le T. . C. . F. . Des-Etangs; car il ne regarde pas, lui, la Maçonnerie comme un pis-aller; ou comme une de ces voies dont on se sert pour faire ou agrandir sa réputa-

tion ; comme une mine à exploiter, comme une échelle qu'on rejette dès qu'on est parvenu au faite. Il l'aime parce qu'il la connaît.

En son absence, les membres de votre jury ont daigné jeter les yeux sur moi pour vous soumettre le résultat de votre examen. Mes seuls titres à cette faveur, dont je jouis pour la troisième fois, sont sans doute d'avoir été, grâce à vos suffrages, l'un des fondateurs de votre Loge en 1816 et de votre jury en 1820 ; c'est donc jusqu'à vous, T.T.. CC.. FF., que je dois faire remonter mes remerciements, et je vous prie de les agréer avec votre bonté accoutumée.

Vous avez pu remarquer qu'il n'est question dans le programme actuel, que d'un seul sujet et d'un seul prix, au lieu des trois sujets et des trois prix énoncés dans l'institution du jury. C'est l'une des nombreuses améliorations dont notre Loge est redevable au F.. Des-Etangs. L'expérience de plusieurs années a fait voir, en effet, qu'il y avait trop rarement quelque chose de neuf et surtout de bon à attendre en fait de vers et de cantiques maçonniques, et l'on a pu porter ainsi à *trois cents francs* les prix pour le sujet en prose, qui est l'essentiel. Ce n'est pas, au reste, une radiation complète des articles 3, 4 et 5 de l'Institution, et le jury reste maître de composer chaque année, le programme du concours de la manière qu'il jugera la plus convenable.

Le jury de 1834 avait à examiner dix mémoires sur la question proposée, et qui était ainsi conçue :

« Démontrer que la Franc-Maçonnerie, pratiquée comme elle devrait l'être, contribuerait plus qu'aucune autre institution morale au bonheur de l'humanité. »

L'auteur du n° 4 qui porte pour épigraphe :

« *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,* » a bien compris cette question. L'éloge qu'il fait de la Franc-Maçonnerie annonce un esprit et un cœur dignes d'elle ; seulement aurions-nous désiré que sa critique du monde profane eût été moins violente, moins entachée de personnalités. Le vrai même, ajouterons-nous pour compléter notre jugement, et suivre l'auteur sur le terrain où il nous a placés :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

« Ce sont, au reste, de légères taches que l'auteur fera disparaître facilement : aussi le jury a-t-il jugé son travail digne d'une mention honorable. »

— Le n° 2 qui porte cette jolie épigraphe :

« *La Maçonnerie est une pensée d'amour du Créateur* », est écrit en vers. Dans notre siècle, qu'on accuse d'être si positif, par conséquent si prosaïque, cette forme seule est déjà une preuve de courage ; mais aux gens courageux il est naturel de demander plus qu'aux autres.

« Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie ?
« C'est le nectar, c'est l'ambrosie,
« C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs,
« C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs,
« C'est un charme, une ivresse, en un mot c'est la vie ! »

L'auteur du n° 2 a un trop bon esprit pour ne pas nous savoir quelque gré de lui rappeler cette jeune idée du vieux Ducis.

— Le n° 3, daté de Lyon, a pris pour épigraphe :

« *Salus populi suprema lex est (esto)*. Malheureusement il ne répond pas à notre programme. L'auteur critique les étymologies, et il s'y plonge tout entier. C'est une dissertation plutôt qu'un discours sur la nature de la Maçonnerie, et une dissertation fort érudite peut-être, mais qui, nous le disons avec regret, ne paraît pas avoir été faite pour nous. L'auteur nous permettra donc de regarder son travail comme une communication, et nous le prions, à notre tour, d'en agréer nos remerciements. »

— Le n° 4 nous a paru s'éloigner du programme encore d'avantage, surtout en ce qui regarde les généralités ; il porte pour épigraphe :

« Un Maçon, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire,
« Doit prier pour son Frère et non pas le maudire. »

— Dans le n° 5, dont l'épigraphe est :

« *Homo sum, nihil humani a me alienum puto*, nous avons à louer la sagesse de l'ordonnance, une foule d'idées justes, exprimées seulement en phrases un peu longues. Mais nous sommes encore forcés de reconnaître que l'auteur a tourné notre programme, et que ce sont d'anciens travaux auxquels il a bien voulu nous faire participer. »

— Le n° 6 qui porte pour épigraphe :

« *Le vrai Maçon est le type de l'homme social* » nous a été envoyé par un R.. F.. de l'hospice des vieillards. Heureux du monde, voilà un homme ! résister à l'adversité, y conserver le calme de l'âme, honneur, trois fois honneur à toi, T.. C.., F..; les Trinosophes aiment à bien penser, à bien dire. mais, comme l'indique leur devise chérie, ils aiment encore mieux à bien faire. Ils applaudissent donc à ta conduite, à tes efforts, et du meilleur de leur cœur ! »

— Le n° 7 porte pour épigraphe :

« *Ne fais à autrui que ce que tu veux qui te soit fait : tu n'as besoin que de cette loi, elle est le fondement et le principe de toutes les autres (confucius).* »

Dans ce mémoire, écrit du reste avec talent, l'auteur, pour relever la Maçonnerie, s'efforce de prouver qu'elle est le seul moyen de rendre l'homme heureux, et que toutes les autres institutions morales n'ont fait et ne peuvent faire que son malheur. Tout le talent du monde ne parviendrait jamais à faire passer un pareil sophisme. Les discussions auxquelles l'auteur a dû se livrer l'ont entraîné à parler du bonheur, du malheur, de la morale générale, de l'éternité de la vérité, toutes choses fort importantes sans doute, mais étrangères à notre programme : *non erat hic locus*. Cependant, votre jury, pour reconnaître le plaisir qu'à tout prendre, ou pour mieux

dire, à ne pas tout prendre, le mémoire n° 7 lui a fait éprouver, s'est décidé à lui accorder une mention honorable.

— Le n° 8, qui porte pour épigraphe :

« *Labor pertinax improbus omnia vincit,* » répond à notre question par la question elle-même ; c'est-à-dire que l'auteur propose à la L.^o des *Trinosophes*, de nommer une Commission pour rechercher immédiatement les causes de la décadence dont la Maçonnerie est menacée. Eh ! T.^o. C.^o. F.^o., cette Commission qu'est-ce autre chose que notre concours lui-même ? Vous en étiez membre, vous aviez voix au chapitre, que ne parliez-vous ?

— Le n° 9, qui nous est arrivé de l'Or.^o. de Vannes, porte pour épigraphe :

« Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, ~~sont les fléaux~~ qui affligent le plus l'humanité : la Maçonnerie nous en garantit. »

C'est encore un travail tout à fait en dehors de notre programme. L'auteur se livre aussi à une longue discussion sur le bonheur ; il remonte jusqu'à l'âge d'or du monde. Hélas ! l'âge d'or, cet arrangement poétique des âges du monde, la philosophie le trouve absurde, et l'histoire le dément. L'âge de fer a dû être et a été, en effet, le premier, comme nous le voyons chez les peuples restés dans l'état de nature ; l'âge d'airain lui a succédé... ne durerait-il pas encore ?

— Dans le 40^e et dernier numéro, qui ne porte ni épigraphe, ni billet contenant son nom, l'auteur critique notre programme, critique notre Institution, critique notre ordre social tout entier. C'est un *factum* où le rembruni succède au plaisant, le découragement à la familiarité. Mais l'auteur est un homme d'esprit, et nous l'attendons à une meilleure occasion.

CONCLUSION.

Deux mentions honorables (n^{os} 4 et 7), voilà, TT.°. CC.°. FF.°, le résultat du concours ouvert en 1834 par votre jury littéraire et maçonnique.

Forcés par notre conscience d'ajourner les prix que nous aurions été si heureux de proclamer, nous avons dû rechercher les causes de cette pénible nécessité; et nous croyons les avoir trouvées dans cette idée, malheureusement trop répandue aujourd'hui, que la Franc-Maçonnerie n'ayant plus d'ennemis puissants et ostensibles, n'a plus qu'à jouir en paix de son triomphe.

Il est, TT.°. CC.°. FF.°, des ennemis de notre Institution cent fois plus à craindre que les proscripteurs, ce sont les faux Frères, les Frères tièdes, apathiques. Le monde profane lui-même nous dit, tous les jours, qu'il est plus difficile de conserver que d'acquérir. Nous avons, tâchons de garder.

HENRI-WENTZ.



Visite des LL.: du Midi de la France

1837

L.: DES TRINOSOPHES

(ORIENT DE PARIS.)

Séance du 5 mai 1837.

TT.: CC.: FF.:,

L'indulgent accueil que vous avez daigné faire aux observations que je vous ai soumises sur les LL.: d'Angleterre, au retour de mon voyage dans ce pays où vous m'aviez accordé le pouvoir de vous représenter, cet accueil, dont je ne perdrai jamais l'heureux souvenir, m'aurait certainement engagé à solliciter le même honneur, lors des voyages que j'ai faits plus tard en Italie et en Allemagne. Mais d'abord, dans les parties de ce dernier pays que j'ai visitées, si la Maçonnerie n'existe pas, à proprement parler, de nom, elle existe, ce qui vaut mieux, de fait, et je n'aurais pu que vous rendre, d'une manière affaiblie, les documents dont la presse vous donne une connaissance approfondie et presque journalière. Quant à la belle et malheureuse Italie, qui jusqu'ici a manqué le but en le dépassant, j'ai dû n'y être Maçon que de cœur, et m'abstenir de toute démonstration qu'une politique nécessairement ombrageuse n'aurait pas manqué d'envenimer, ou au moins de dénaturer. Mais, j'ai eu la satisfaction de m'en assurer, le feu sacré dort sous la cendre, et, tôt ou tard, là comme ailleurs, notre belle Institution couvrira de son aile tutélaire ceux-là qui se sont faits ses ennemis.

Notre France devait nécessairement avoir son tour, et même je lui demande pardon de n'avoir pas commencé par elle : mieux vaut tard que jamais.

Pour une tournée de moins de trois mois dans nos départements méridionaux, vous n'attendez certes pas, T.°. C.°. F.°, un rapport solennel, un traité *ex professo*, mais seulement une causerie fraternelle sur ce qui m'a le plus vivement frappé. C'est donc à ce titre que je commence sans le moindre préambule.

Dix à douze villes ont principalement fixé mes regards : *Tours, Bordeaux, Toulon, Montpellier, Nîmes, Alais, Avignon, Marseille, Lyon, Clermont-Ferrand et Saint-Étienne.*

TOURS.

Il y a deux Loges : celle des *Amis réunis* et celle des *Enfants de la Loire*.

La première, qui a pour Vénérable le F.°. Juge aîné, notaire honoraire, s'est peu à peu dissoute, et ses membres ne se voient plus guère que dans des réunions privées, et comme de bons vivants.

La seconde L.°, qui a pour Vénérable le F.°. Basouge, Employé, présente une toute autre composition que la première. Ce sont presque tous des contre-maitres ou chefs d'atelier, qui prennent vraiment la Maçonnerie au sérieux. Quand je leur ai eu montré le pouvoir dont la L.° des *Trinosophes* a daigné m'honorer, ils voulaient à toute force convoquer une séance extraordinaire, ce que je me suis bien gardé d'accepter, pour ne pas déranger ces braves gens de leurs travaux.

Au surplus, leur nouveau compatriote, notre digne F.°. Vitalevi, qui se trouve maintenant à Paris, sera en position de donner les renseignements que l'on pourrait désirer.

•

BORDEAUX.

Il y a dix Loges dans cette ville : *les Amis réunis, l'Anglaise, la Candeur, l'Essence de la Paix, l'Étoile de la Gironde, la Fran-*

çaise d'Aquitaine, la Française élue Écossaise, et l'Amitié réunies, les Francs Chevaliers de Saint-André-d'Écosse, la Sincérité et le Triangle.

J'ai visité la Loge *Française d'Aquitaine*, dans sa séance du 19 août. A raison des vacances, les travaux n'y étaient pas dans une grande activité; on en fut même réduit, comme c'est l'usage pour les autres Loges du même Orient, et de presque toutes les villes de province, à s'occuper de travaux d'administration. L'accueil, au reste, a été des plus fraternels, et le souvenir des *Trinosophes* y est constamment présent.

TOULOUSE.

Cette ville compte huit Loges : celle des *Cœurs réunis*, qui a Chapitre; celle de la *Constance*, qui a Chapitre et Conseil; l'*Encyclopédie*; la *Française-Saint-Joseph-des-Arts*; la *Parfaite Harmonie*; la *Sagesse*, qui a Chapitre; l'*Union Sincère* et les *Vrais Amis réunis*.

J'ai visité, le 14 septembre, la Loge des *Cœurs réunis*. Il y avait la même tiédeur de travaux qu'à l'*Aquitaine*, de Bordeaux; mais le F.°. Cohen, Vén.°, m'a paru posséder le feu sacré; et les renseignements qu'il m'a donnés sur l'état général de la Maçonnerie, à Toulouse, ne justifient que trop ce qu'on m'avait dit ailleurs de leur laisser-aller.

MONTPELLIER.

Il n'y a qu'une seule Loge : celle des *Amis réunis dans la bonne Foi*. Je l'ai visitée dans la tenue du 19 septembre dernier. Comme on recevait à l'initiation un officier de la garnison, en présence d'un grand nombre de ses camarades, le Vén.°. F.°. Poutingon,

ancien garde magasin des vivres, avait cru devoir insister, autant que possible, sur les épreuves physiques; de là les squelettes, soupiraux, grils en fer et ardents, et autres plaisanteries, dont *les Trinosophes* ont depuis si longtemps fait justice.

Accueilli dans cette Loge avec des honneurs extraordinaires, et que je me plais à reporter entièrement sur la Loge *des Trinosophes* qui m'envoyait, j'ai eu la douce satisfaction d'y entendre son éloge par l'un des officiers les plus distingués de la garnison, le F.°. Vacheron, lieutenant ou 64° de ligne, qui, la mémoire et le cœur tout remplis encore du spectacle de quelques-unes de nos tenues, a exprimé hautement, au nom de la Loge qui s'y est associée, le vœu que notre F.°. Des-Étangs voulût bien couronner l'œuvre commencée par lui, en accompagnant ses cahiers d'instructions nouvelles et appropriées aux circonstances.

NISMES, ALAIS, AVIGNON.

La dernière de ces trois villes est bien portée sur l'Annuaire du G.°. O.°, comme ayant deux Loges : *la Réunion bienfaisante* et *les Vrais Amis réunis*; mais c'est à peu près pour la forme, et ses rares travaux n'ont aucune influence sur le pays, qu'absorbent presque entièrement les soins matériels du commerce, ou d'incessantes animosités politiques et religieuses.

Quant aux deux premières villes, ALAIS et NISMES, on ne prend pas même la peine d'y sauver les apparences; non seulement il n'y a aucune Loge, mais il serait, je crois, fort difficile d'en établir en ce moment. Il faut, en effet, avoir été sur les lieux, surtout à Alais, pour se faire une idée des cotteries qui y pullulent.

Quand je dis qu'il n'y a pas de LL.°, je me trompe, il y en a plusieurs, mais fraternité, concessions mutuelles, amour du progrès et de l'humanité, tout cela n'est pas de leur dictionnaire. Ce sont comme deux camps retranchés, dont les soldats renfermés sous diverses tentes, mais ne perdant jamais de vue leur drapeau, ne se réunissent, ne s'entendent que pour fomenter en eux la haine de leurs ennemis, et transmettre cette haine de génération en généra-

tion. Les anciennes dénominations d'*Ultras* et de *Libéraux*, qui, chez nous, grâce au ciel, tendent à se fondre de jour en jour, se traduisent là-bas par celles de *Catholiques* et *Protestants*.

Ce serait réellement un beau triomphe pour la Maçonnerie que de pouvoir pénétrer dans ces contrées pour y détruire des haines qui les ensanglantent si souvent, pour donner à des hommes exaltés et d'une vigueur peu commune, une direction en harmonie avec nos mœurs, notre siècle et les vues de la Providence.

MARSEILLE.

L'Annuaire du G. . O. . indique neuf LL. ., dont deux, l'*Aimable Sagesse* et la *Parfaite Sincérité*, ont chapitre.

Aucune tenue n'a eu lieu pendant les deux séjours assez peu longs que j'ai faits dans la ville; mais les Francs-Maçons auxquels j'étais adressé, et qui avaient été fort chauds il y a quelques années, m'ont assuré que la Maçonnerie était extrêmement tombée, que le commerce envahissait presque tout. Je n'ai pas eu de peine à le croire, en voyant le port, véritable mare qu'on se propose de curer depuis vingt ans, ce qu'on se proposera peut-être pendant vingt autres. Aussi le légitimisme de cette ville m'a-t-il paru le reflet beaucoup moins d'idées spiritualistes, religieuses ou méridionales, que de la comparaison toute naturelle entre la nullité où le commerce de Marseille se trouvait réduit par le blocus continental de l'Empire, et la prospérité inouïe que lui a donnée la paix de la Restauration.

J'y ai revu notre T. . C. . F. . le docteur Beulac (rue de Paradis, n° 40), qui, dans ses travaux scientifiques ou littéraires, comme dans le noble exercice de son art, est toujours Maçon et Trinosophe de cœur.

LYON.

Cette ville compte onze LL., dont sept avec chapitre, et une, le *Parfait Silence*, avec chapitre et conseil.

Les ordres du jour sont affichés publiquement dans un cadre exposé sous la porte de l'hôtel de Milan, à la place des Terreaux.

Malheureusement les représentations de M^{me} Albert, notre vaudevilliste, avaient lieu pendant mon séjour, et la Maçonnerie en a souffert, comme cela se passe habituellement dans les villes de province qui ont toujours, disent-elles, de la maçonnerie à leur disposition, et n'y ont pas toujours des acteurs de Paris.

Au surplus, il serait facile d'obtenir des renseignements positifs auprès de ceux de leurs Députés que nous connaissons plus particulièrement, comme les FF.. Des-Etangs, Pinet, Mure aîné, Lefèvre d'Aumale père, Bésuchet et Polak.

Dans cette ville de Lyon, qui d'abord m'a paru, sous beaucoup de rapports, valoir mieux que lors de mon voyage d'Italie, je n'ai pas eu le courage de trop blâmer l'esprit mercantile, l'amour presque exclusif du gros sou, en songeant que cette ardeur du travail avait, presque seule, fait totalement disparaître jusqu'aux traces de l'horrible secousse de 1834.

Que si, depuis ma visite, la misère des nombreux ouvriers en soie s'est réveillée immense, incommensurable ; hélas ! c'est là un fait d'une déplorable et presque inévitable périodicité, un désastre auquel tous les concerts, bals et souscriptions ne sauraient apporter que de pauvres soulagements, jusqu'au moment où l'on aura fait enfin comprendre à la population lyonnaise que presque partout le drap a remplacé la soie, que, pour cette dernière production, les capitalistes trouvent depuis peu un énorme avantage à commercer avec la Chine, et qu'enfin c'est le cas de faire comme les anciens copistes qui, momentanément ruinés par la découverte de l'imprimerie, ont cherché et trouvé, là ou ailleurs, de nouvelles et plus utiles occasions de travail, de nouvelles et plus abondantes sources de prospérité.

CLERMONT-FERRAND.

Cette ville n'a qu'une L., formée de la réunion des deux dont elle porte le nom, *Parfaite Harmonie et feu sacré*. Elle a aussi chapitre.

Le F. Lavandier, négociant, Vén. de la L., et qui a plusieurs fois assisté à nos travaux trinosophiques, non-seulement en a conservé tout l'esprit, mais s'occupe sans relâche à en pénétrer les Frères qu'il dirige. Il se fait un bonheur de mettre à profit l'un de ses premiers voyages à Paris pour nous demander le grade de Kadosch... Je connais peu de F. qui le méritent davantage.

Il m'a donné un exemplaire de ses Règlements, et la L. les lira, je crois, avec intérêt.

SAINT-ÉTIENNE.

On a bien raison de dire que la qualité vaut mieux que la quantité. Saint-Etienne, dont l'industrie a plus que décuplé la population depuis quelques années, et qui n'est peut être pas arrivé au tiers de sa course, n'a qu'une seule L., celle des *Élus*, fondée en 1828. Le Vén. est le F. Mémo, négociant. Je ne connais guères, même à Paris, de F. plus chaud que celui-là. Avec la coopération de ses FF., qui tous ont en lui une confiance si bien justifiée, il a loué un local vaste, isolé, on ne peut mieux approprié à la destination d'un Temple. Ornaments, tentures, livres, ustensiles divers, ils n'ont pas besoin de s'épuiser comme nous, en frais de location, tout leur appartient. Ils comptent sous peu demander au G. O. des lettres capitulaires, et leur digne Député, notre T. C. F. Périn, n'aura sans doute pas grand'peine à les leur faire obtenir.

J'ai aussi un exemplaire de leurs Règlements particuliers.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

Conformément aux instructions contenues dans le pouvoir de la représenter que la Loge des *Trinosophes* m'a fait l'honneur de m'accorder dans sa séance du 5 août dernier, voici les questions principales que j'ai soumises aux différentes Loges visitées ou à leurs principaux Dignitaires, quand il ne devait pas y avoir de tenues pendant mon séjour, et l'esprit général des réponses qui m'ont été faites :

1° Les Visiteurs ne sont-ils admis qu'après la lecture et la sanction du procès-verbal du dernier Conseil d'administration, lors même que cette sanction pourrait donner lieu à une discussion fort longue ? La Loge n'a pas oublié que cette question l'a fortement occupée dans sa séance du 5 août.

2° Tient-on beaucoup à la promulgation depuis si longtemps annoncée du nouveau Règlement du G.°. O.° ?

Presque partout c'est la Loge elle-même qui administre, et quand des travaux un peu plus considérables que de coutume nécessitent une exception, c'est-à-dire la tenue d'un Conseil d'administration composé des principales lumières, c'est le Vén.°, ainsi que la Loge, a daigné le décider sur ma proposition, qui a toute latitude pour la composition et la direction desdits travaux.

La plupart des Loges ont de petits règlements particuliers approuvés par le G.°. O.°. ou qui ne contraignent en rien ses dispositions essentielles, de sorte qu'on m'a paru tenir moins à ce point-là qu'à une correspondance plus suivie, plus intime, avec le sénat maçonnique, en qui, (je dois le dire pour être historien fidèle), on regrette de voir un peu trop souvent la Cour des comptes. Du

3° Que pense-t-on de la proposition émise par le F.°. Bazot, Secrétaire général du G.°. O.°, dans la brochure qu'il a fait paraître cette année et qui a pour titre *Tableau historique, philosophique et moral de la Franche-Maçonnerie en France*? La Loge se rappelle que le but de cet ouvrage serait de faire cesser l'état de simple tolérance où la Maçonnerie est en France vis-à-vis du Gouvernement, et de la faire reconnaître officiellement comme elle l'est en Angleterre, en Prusse, en Suède, aux États-Unis, au Brésil, à Haïti, et comme le sont même en France quelques institutions particulières telles que la Société philotechnique, la Société des antiquaires, etc., etc.

reste j'ai reçu quelques exemplaires de ces règlements particuliers, et la L.°. des *Trinosophes* les parcourra sans doute, comme moi, avec intérêt.

Aucun des exemples précités n'a paru faire impression nulle part. On ne voit pas le bien réel qui pourrait résulter pour la Maçonnerie d'un pareil état de choses, et l'on est frappé au contraire des nombreux inconvénients qu'il présente. Pour n'en citer qu'un seul, mais qui en résume beaucoup, c'est la police et tout son attirail qu'on voit déjà marcher tête levée.

Dans notre beau pays de France, où la liberté n'est si souvent, hélas ! qu'un vain nom ; où tant de gens qui, par leur âge, leur santé, leur fortune, seraient complètement à même d'en jouir, sont les premiers à la vendre, à la prostituer pour des brevets d'invention, des titres et cordons, des garottements de toute nature ; je n'ai, pour ma part, pas eu le courage de blâmer cette velléité d'indépendance, et, tout en rendant justice aux vues consciencieuses du F.°. Bazot, je crois ne pas sortir de la ligne trinosophique en faisant des vœux pour que notre Institution conserve le plus longtemps possible son allure libre et franche, ses principes universels et surtout son individualité.

TT.°. CC.°. FF.°, qu'il me soit permis, en finissant, de rappeler le vœu que notre digne Vénérable a émis en annotant de sa main la planche des convocations où il a bien voulu me faire figurer pour les travaux à l'ordre du jour : *l'Union, dit-il, fait la force ; la Loge compte sur tous ses enfants !* Ah ! oui, puissent tous les enfants de la Maçonnerie abjurer, eux du moins, les petites passions qui travaillent le monde profane ! Puissent surtout les *Vénérables*, et à leur tête les absents dont les noms sont, je le vois, sur toutes vos lèvres, saisir avec empressement, le mois prochain, l'heureuse occasion de la fête de l'Ordre pour oublier les dissensions qui n'auraient jamais dû s'élever entre eux, et continuer, comme par le passé, à nous éclairer de leurs lumières, à nous électriser de leurs talents, à nous édifier de leurs exemples !

HENRI-WENTZ, 33°.

Discours de la Fête d'Ordre d'Hiver

1839

G.°. O.°. DE FRANCE

L.°. DES TRINOSOPHES

Fête d'Ordre, vendredi 18 janvier 1839

ALLOCUTION DU F.°. HENRI-WENTZ

ORATEUR TITULAIRE,

PENDANT LA TENUE ET POUR L'INSTRUCTION DU RÉCIPiendaIRE

TT.°. CC.°. FF.°,

**C'est l'obéissance, c'est la religion du devoir qui me font aborder
aujourd'hui un poste où mes heureux devanciers, les Desgranges,
les Méallet, les Levée, les Dupin, les Mérilhou, les Berville, les**

26.

Renouard, les Bernaux, vous ont donné le droit d'exiger de l'orateur des Trinités, autre chose que du zèle, sauf à dire comme Horace, ce sage en négligé, ce philosophe pratique dont chaque âge fait son ami, mais qui n'était rien moins qu'inspiré à la bataille de Philippe : *relictâ non bene parmula*.

Quel serait en effet le devoir de votre Orateur ? Ce serait d'exposer au Récipiendaire l'origine et le but de la Franc-Maçonnerie, les promesses et les espérances de cette grande Institution ; ce serait de lui faire sentir toute l'importance, toute la solennité des obligations qu'il a contractées, des droits qu'il s'est acquis.

Mais d'abord, je ne pourrais que répéter, et répéter moins bien les instructions que vous venez d'entendre de la bouche de notre digne Vén., et puis, il ne m'est laissé que de bien courts moments pour ne pas mettre à une trop rude épreuve la juste impatience qui nous appelle tous à d'autres travaux.

Permettez donc que je me borne aujourd'hui à quelques indications sommaires, me promettant bien de les compléter incessamment, soit dans les tenues prochaines, soit dans l'un de ces entretiens qui, pour n'avoir pas lieu dans un Temple maç., n'en sont pas pour cela profanes, la Maç. étant un baptême véritable, dont le religieux caractère doit nous suivre partout.

Et d'abord, F. : nouvellement initié, pour ce qui est de l'origine de la Franc-Maç., beaucoup de gens très-sensés, pensant qu'un des bons moyens de savoir où l'on va c'est, en général, de savoir d'où l'on vient, sont remontés soigneusement à toutes les sources probables. Explorant tous les peuples anciens, ils ont cru voir cette origine dans l'Inde, dans les patries de Confucius, de Zoroastre, de Moïse ; ils ont suivi l'affiliation dans la Grèce, à Rome, puis dans les croisades, l'ordre des Templiers, et ainsi de suite jusqu'à nos jours.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le temps, de discuter de ce qu'il peut y avoir

de fondé, de spécieux, ou d'erroné dans ces diverses opinions; et quoiqu'il en soit des formes infinies qu'ont pu revêtir toutes les institutions semblables à la nôtre, pour nous autres Trinosophes, la Maçonnerie n'est ni aussi ancienne ni aussi récente, ni aussi cachée, ni aussi visible, elle est éternelle; c'est l'enrôlement général des bons contre les méchants, et cette opinion, ou, pour mieux dire, ce sentiment qui a présidé à la fondation de notre Loge, sous l'illustre F.°. Ragon, qui, l'année dernière, a si bien justifié, dans le cours-modèle qu'il nous a donné comme Vén.° titulaire, tous les mérites auxquels il doit le titre de Vén.° d'honneur; ce sentiment, dis-je, tout le monde se rappelle avec quel bonheur d'expressions il a été formulé par l'un de ses plus illustres successeurs, notre T.°. C.°. F.°. Des Etangs, dans ce petit livre plus substantiel que bien des gros volumes, et qui devrait être tiré à des millions d'exemplaires, *le Lien des Peuples*. « Dès qu'il y a eu des êtres souffrants, il y a « eu des Maçons pour les soulager; dès qu'il y a eu des hommes « injustes, il y a eu des Maçons pour réparer leurs torts, dès qu'il y « a eu des fourbes, des oppresseurs, il y a eu des Maçons pour les « haïr, pour les combattre, et pour diminuer les maux dont ils « désolaient la terre. »

Un jour viendra, qui n'est pas éloigné, où cette tribune vous entretiendra avec complaisance de nos usages qui sont tous emblématiques, de notre belle devise trinosophique qui certes n'a pas la prétention d'exprimer la triple sagesse, et signifie seulement que les meilleurs moyens pour y arriver, sont de bien penser, bien dire et bien faire. Elle vous parlera surtout de ce doux nom de Frère qui signifie que nos plaisirs sont des devoirs, et nos devoirs des plaisirs.

Mais, dès aujourd'hui, n'oubliez pas, T.°. C.°. F.°, les choses qui vous ont été dites à votre réception, et pour les graver en peu de mots dans votre mémoire, rappelez-vous notre évangile. Il apprend

que la Maç.^o. date du jour où il y a eu des malheureux, c'est-à-dire du commencement du monde.

- « Que son culte est Dieu et la vertu ;
- « Que ses dogmes sont le silence et le courage ;
- « Ses mystères, la lumière et la raison ;
- « Ses préceptes, la charité, l'humanité ;
- « Ses ministres, tous les hommes vertueux ;
- « Ses récompenses enfin, l'estime de soi, et l'amour de tous ses
- « Frères.

HENRI-WENTZ.

Secours Maçonniques 1839

BIENFAISANCE MAÇONNIQUE

RAPPORT

*Fait à la Loge des TRIMOPHES, Orient de Paris, le 3 avril 1839, par le
F. HENRI-WENTZ, son Orateur titulaire, et Off. du G. O. de France,
en présence du R. F. BOUILLY, Représentant particulier du G. M. de
l'Ordre.*

TT. CC. FF.,

Chaque époque, vous le savez, a une tendance bien prononcée; et, pour ne parler que des temps modernes, après l'époque des discussions religieuses où des hommes du premier mérite, les Arnaud, les Pascal, les Nicole ou leurs disciples, dépensaient un immense savoir à l'examen de la bulle *unigenitus*, ou des cinq propositions de Jansénius; après cette époque est venue celle des préférences littéraires, où la plus grande puissance du siècle fut certainement Voltaire; puis est arrivé, impérieux, le besoin des réformes sociales, c'est-à-dire la Révolution de 89, Révolution faite au nom de la liberté, confisquée par Napoléon au profit de la gloire, mais dont les contre-coups, ou, si l'on aime mieux, les

vastes influences sont l'âme de toutes ces assemblées délibérantes que nous voyons naître et grandir de nos jours. Le temps n'est plus, en effet, où Louis XIV redoutait tellement ces assemblées, même loin de lui, même à l'étranger, qu'il payait, dit l'histoire, des subventions ou subsides au roi d'Angleterre, pour reculer, le plus possible, la convocation de son Parlement. Aujourd'hui les assemblées sont souvent, trop souvent peut-être, souveraines, mais souveraines sans droit divin, et il n'est pas rare de voir l'une détruire l'ouvrage de l'autre.

Le monde maçonnique lui-même, il faut bien le dire pour être vrai, n'est pas exempt d'agitations semblables, et une exception à cette malheureuse règle est un trop grand bonheur pour que nous ne nous empressions pas de la saisir et de nous en féliciter.

Cette exception, TT.°. CC.°. FF.°, c'est la réunion de ce jour, car quelqu'en doive être le résultat, par cela seul qu'elle a lieu, elle témoigne hautement de l'importance que vous attachez tous à l'objet qui va nous occuper; vous rendez par là un nouvel et éclatant hommage à la bienfaisance, cette compagne inséparable de la force et de la bonté, et cet hommage, rien ne pourra faire désormais que vous ne l'ayez rendu, et qu'il ne porte ses fruits.

L'ordre du jour qui vous a été distribué, nécessairement circonscrit dans ses termes, parle de remédier aux abus que tout le monde reconnaît s'être introduits dans la distribution des secours maçonniques; à cet égard nous nous sommes dit :

La religion maçonnique, ancienne comme le malheur, éternelle comme la vérité, repose sur deux bases, sur deux colonnes : l'instruction et la bienfaisance. Nous avons payé une partie de notre tribut à la première, non-seulement en prenant part à des souscriptions collectives et individuelles pour l'éducation, le travail et l'industrie, mais en fondant une institution gratuite pour les adultes francs-maçons. Cet essai, déjà nous avons eu la consolation de le voir imité par plusieurs Loges de Paris et des provinces, et nous tirons si peu de vanité de notre œuvre, nous la regardons comme si naturelle, que ce serait un bien grand jour pour nous, celui où cette œuvre serait devenue inutile, et où la Mac.°. serait complètement rentrée dans les sages dispositions de l'art. 3 des règlements généraux, d'après lequel nul ne peut être initié s'il n'a le degré d'instruction nécessaire pour cultiver sa raison.

Quant à la bienfaisance, il est des Frères qui vont jusqu'à penser avec Rousseau que la pitié pour les méchants est de la cruauté envers les autres hommes ; oui, il est des Frères qui confondent la bienfaisance avec l'instruction, qui n'admettent comme nécessaire que l'instruction, en disant qu'elle suffit pour avoir du travail, et par conséquent pour éloigner la pauvreté.

Nous rendons justice à ce qu'il peut y avoir de spécieux dans un pareil puritanisme ; mais, les yeux fixés sur les vieillards, sur les infirmes, sur tous les êtres victimes de revers de fortune, injustes, ou même justes (puisque, dans ce dernier cas, le malheureux n'a pas la consolation de se dire : je ne l'ai pas mérité), nous mettons au contraire la bienfaisance en première ligne ; et si nous rappelions que la pitié peut, sans commettre beaucoup d'erreurs, s'adresser à tout ce qui respire, qu'elle est une source féconde de civilisation, puisqu'elle donne de la générosité à la victoire, du repentir à l'injustice, de la délicatesse à l'amour, à coup sûr ces sentiments échappés au cœur d'une femme d'esprit (1) trouveraient beaucoup d'échos dans cette enceinte.

Ayant l'honneur de représenter la L. des *Trinosophes* près du G. O. de France, je me suis, il y a déjà plusieurs mois, rendu l'organe de ses sentiments, en appelant l'attention du Sénat maçonnique sur les moyens d'améliorer la distribution des secours.

Malgré les immenses travaux de ses chambres, malgré les nombreuses séances consacrées à la révision, heureusement achevée aujourd'hui, des Règlements généraux de l'Ordre, le G. O. a cru devoir s'occuper de l'affaire avec un soin tout particulier ; mais comme il n'aurait pu prendre l'initiative d'une mesure quelconque, sans sortir des limites que lui a tracés la constitution, il s'est empressé de témoigner sa satisfaction qu'il éprouverait à voir les Loges reprendre le projet et le mener à bonne fin.

Nous sommes donc, TT. CC. FF., parfaitement autorisé à vous soumettre sommairement les différentes raisons qui se présentent pour ou contre, afin que, tout en suivant les infaillibles élans de vos bons cœurs, vous puissiez aborder franchement les obstacles inhérents peut être à l'établissement d'un meilleur ordre de choses.

(1) M^{me} de Rémusat.

Tous, TT.°. CC.°. FF.°, vous vous rappelez les essais plusieurs fois tentés pour des caisses centrales ou divisionnaires, ainsi que les projets d'accumulation pendant un certain temps, de tous les troncs de bienfaisance; mais ces empiétements sur la juste individualité des Loges, sur le désir naturel qu'elles ont d'être elles-mêmes les dispensatrices de leurs bienfaits, ont été bientôt abandonnés ou reconnus inefficaces, et la paresse comme la misère sont venues de nouveau élire, en quelque sorte, domicile dans les parvis de nos Temples.

L'une des mesures qui paraîtraient rallier le plus d'assentiments serait la réunion officielle, ne fût-ce qu'une fois par mois, ne fût-ce que comme essai, des Hospitaliers des Loges à Paris, réunion dans laquelle ces Frères, qu'on devrait toujours prendre parmi les plus libres et les plus zélés, pourraient se communiquer leurs registres ainsi que les demandes de secours en instance, et parvenir ainsi à distinguer des véritablement nécessiteux, les quémandeurs d'habitude, les pétitionnaires sans droits, les gens enfin, soit maçons, soit profanes, qui exploitent et refroidissent notre charité.

A ce sujet cependant il y aurait à examiner les questions de savoir si la mesure serait facultative ou obligatoire, temporaire ou indéfinie, quels seraient les lieux et jours d'assemblée, qui ferait les convocations, payerait ou ferait payer les dépenses. Ces questions une fois résolues, et avant peut-être de s'en occuper, il y en aurait une plus grave, celle de savoir si l'espèce de publicité résultant de la réunion dont il s'agit, et des communications qui devraient s'y faire, ne serait pas une infraction du secret dû aux malheureux, un abus de leur confiance.

Je dois, pour être Rapporteur, c'est-à-dire historien fidèle, ajouter sur-le-champ qu'on répond à cette dernière objection que les Hospitaliers honorés de la confiance de leurs Loges ne tarderaient pas à distinguer les pauvres honteux, méritant tout notre intérêt, des demandeurs pour lesquels la publicité est au contraire une bonne fortune, et qu'en s'éclairant mutuellement, avec leur discrétion habituelle, ils n'ont guère que ce moyen de connaître et de signaler à notre bienfaisance les FF.° véritablement dignes de trouver des secours, soit en nature, soit en argent, soit surtout en travail.

A défaut de cette réunion des Hospitaliers, qui, si elle a lieu,

finirait peut-être par tomber bientôt en désuétude, on a aussi parlé d'un registre des demandes et concessions de secours, d'une sorte de Grand-Livre de la bienfaisance, qui serait déposé chez le gardien du Temple, et que chaque F.°. reconnu pourrait consulter au besoin.

Le mal venant de plus loin, c'est-à-dire des initiations elles-mêmes qui sont faites trop souvent à la légère, et que l'élévation du prix prescrit par les nouveaux Règlements généraux ne saura prévenir tout à fait, peut-être le but auquel nous tendons tous serait-il mieux atteint si, dans l'impossibilité où l'on est de soumettre à toutes les Loges de France les diverses demandes d'initiation, l'usage pouvait du moins s'établir que pour chaque localité il y eût, ainsi, dit-on, que cela se voit déjà dans plusieurs villes, notamment à Bordeaux, un tableau régulièrement tenu de toutes ces demandes.

Dans le cas enfin où l'on craindrait que cette mesure, qui pourtant a lieu tous les jours dans les cercles ou sociétés du monde profane, ne donnât lieu à de fâcheuses indiscrétions, à des animosités plus fâcheuses encore, au moins faudrait-il être excessivement sobre des initiations dites d'urgence, et ne procéder aux réceptions en général qu'après des délais de quinze jours à un mois entre deux scrutins au moins.

Pardon, mes TT.°. CC.°. FF.°, mille fois pardon des développements auxquels nous nous sommes laissé entraîner, et cependant nous comptons encore sur votre habileté à lire dans le blanc des lignes. Quelle question, en effet, plus palpitante d'intérêt et d'actualité que cette question de la bienfaisance, puisque, tout en paraissant se borner à la Maçonnerie, nous la voyons se rattacher, en Angleterre, à l'impôt des pauvres, dans le midi de l'Europe à l'existence plus ou moins assurée des couvents et des corporations religieuses, dans notre France aux pétitions toutes récentes pour les ouvriers sans travail, partout, en un mot, à quelque grande nécessité sociale.

A Dieu ne plaise que les Trinosophes aient la prétention de vous imposer leurs idées ; ils ne veulent que provoquer la libre expression des vôtres ; ils ne vous disent pas : *faites telle ou telle chose, mais, pour Dieu, faites quelque chose, faisons quelque chose.*

De la franche et loyale discussion à laquelle vous allez vous

livrer, il ressortira nécessairement des vues utiles, car si, en général, les hommes assemblés s'électrisent presque toujours dans le sens du bien, que ne doit-on pas attendre de Maçons qui, en entrant dans ce temple, ont laissé à la porte toutes les petites passions du monde profane, et jurent sans cesse de n'être rivaux que pour faire du bien à leurs semblables ? De retour dans vos loges respectives, vous communiquerez à vos FF.°. la noble gymnastique à laquelle vous aurez assisté ; à notre prochaine réunion trinosophique du 3 mai, vous nous rendrez leurs impressions et les vôtres, et alors de même qu'aujourd'hui, chacun de nous, soyez en sûrs, pourra se dire : Je n'ai pas perdu ma journée.

HENRI-WENTZ.



Maison de Secours 1840

G. O. DE FRANCE

COMITÉ CENTRAL

Séance du mardi 25 février 1840.

RAPPORT

Fait par le F. HENRI-WENTZ, au nom de la Commission chargée d'examiner la proposition du F. DESANLIS, relative à l'établissement d'une Maison de Secours maç.

TT. CC. FF.,

De tout temps il y a eu des malheureux, de tout temps il y en aura, mais la bienfaisance, cette vertu qui trouve sa première récompense en elle-même, ne leur a jamais manqué; elle ne leur manquera jamais.

Au milieu des mesures généralement et universellement tentées par les Gouvernements, comme par les particuliers, pour mettre du baume sur toutes les souffrances, certes ce n'est pas la Franc-

Mac.. qu'on aurait vue en arrière, elle qui ne cherche à instruire les hommes que pour les rendre meilleurs et plus heureux.

Malgré tout ce qu'elle a fait, et tout ce qu'elle fait chaque jour, malgré l'honorable part qu'il lui est permis de revendiquer dans toutes les améliorations sociales, elle a reconnu toutefois qu'il lui restait encore beaucoup à faire.

Pour ne parler que des distributions de secours, vous vous rappelez la proposition que j'ai eu la faveur de soumettre au G.. O.. dans l'année 1838, et qui avait pour but de remédier aux abus introduits dans cette importante partie des attributions mac.. Ces abus, qui de vous ne les a pas présents à l'esprit?

Le G.. O.., ayant bien voulu prendre ma proposition en considération, diverses mesures ont été déjà essayées ou indiquées, comme la réunion périodique des divers hospitaliers pour se communiquer les demandes de secours adressées à leurs Loges, et les rapprocher de leurs registres tenus désormais avec régularité et par ordre alphabétique; comme l'établissement d'un registre spécial des demandes et concessions de secours, espèce de Grand-Livre de la bienfaisance qui serait déposé chez le gardien d'un temple, et que chaque F.. reconnu pourrait consulter au besoin; enfin, comme l'élévation du prix d'initiation. et l'avertissement donné à tous les Néophytes, qu'en général la devise des Mac.. est plutôt donner que demander ou recevoir.

Les nouveaux règlements généraux ont sanctionné ce dernier vœu; mais les autres ont été ajournés, dans la crainte que leur réalisation ne donnât lieu à de fâcheuses animosités, ou ne devint une infraction du secret dû aux malheureux, une sorte d'abus de leur confiance.

Éclairé par les discussions successives qui ont eu lieu dans notre chère Loge des *Trinosophes*, aux mois d'avril et de mai 1839, discussions, vous vous le rappelez, mes FF.., où avaient été invités tous les Présidents d'Ateliers de la capitale, et qu'un grand nombre d'Off.. du G.. O.., ayant à leur tête le T.. C.. F.. Bouilly, Représentant du Grand M.. et l'ill.. F.. Alexandre Delaborde, G.. M.. adjoint, ont honorées de leur présence et vivifiées par leurs allocutions; éclairé, dis-je, par cette noble gymnastique, le T.. C.. F.. Desanlis, vén.. titulaire de la respectable L.. Chapitre et aréopagiste de la *Clemente Amitié*, a pensé qu'un des

meilleurs moyens d'arriver au but que nous nous proposons tous, serait l'établissement, au nom de la Mac.°, d'une maison de secours Mac.°. Sa L.° a, dans une tenue du 19 novembre dernier, pris un arrêté entièrement conforme, et elle s'est empressée de l'adresser aux LL.°, de la correspondance du G.°, O.° de France. La commission de neuf membres nommée par les trois chambres pour l'examen de cette proposition, et composée des F.° Bessin, Besquait, Desneufbourgs, Lefevre-d'Aumale, Henri-Wentz, Gambini, Morand, Bourgoïn et Durocher, s'est réunie à cet effet les 17, 24 et 29 janvier dernier, et 15 février, et elle m'a chargé de vous faire connaître le résultat de ses investigations.

C'est de cette honorable tâche que je viens aujourd'hui, TT.° CC.° FF.°, m'acquitter devant vous; mais pour ne pas abuser de vos moments, ni vous fatiguer de redites inutiles, je me bornerai à vous soumettre sommairement les voies et moyens indiqués par votre commission, réservant pour la discussion les éclaircissements dont vous pourriez avoir besoin, de même que les réponses aux objections d'ensemble ou de détail que vous jugeriez à propos de nous adresser.

La proposition de notre T.° C.° F.° Desanlis a pour but : de supprimer, autant que possible, les secours en argent, et d'organiser une maison où l'on puisse placer les Maçons malheureux, maison dans laquelle ils recevraient, pendant une époque fixée d'après leur position, l'hospitalité et la nourriture, sauf à utiliser aussi leurs travaux.

La R.° L.° de la *Clément Amitié*, dont il est vén.° après avoir entendu le rapport très-judicieux qui lui a été fait à cet égard par le F.° Blanche, ainsi que la lumineuse discussion qui en a été la suite, a pris à l'unanimité, dans sa séance du 19 novembre dernier, un arrêté qui a pour objet de régulariser les diverses mesures d'exécution.

Déjà plusieurs LL.° de Paris ont adressé leur adhésion; déjà diverses offres ont été faites pour recevoir dès à présent les Mac.° malheureux dans des établissements tout formés, telles que maisons de santé ou autres, et dont une partie serait réservée à cette institution philanthropique.

Ces quelques mots, TT.° CC.° FF.°, vous paraîtront sans doute devoir dissiper les craintes qui se sont élevées, ou celles qui pour-

raient encore se présenter sur l'exagération présumée de notre maison de secours, sur la difficulté d'obtenir les fonds nécessaires à sa tenue, sur l'impossibilité pour elle de lutter jamais avec les hospices.

Ici, en effet, il ne s'agit pas de lutter avec les hospices, mais de leur venir en aide; et les simples détails suivants ne sauraient manquer de vous faire partager nos convictions sur l'utilité et la possibilité de l'Institution dont il s'agit :

1° Le G.^{. O.[.] sur les sommes qu'il destine chaque année au soulagement des malheureux, serait prié de voter annuellement une simple somme de Fr. 4,000}

2° Sur les quatre vingt dix-huit ateliers de Paris n'obtient-on que trente souscriptions de 400 fr. ce serait . . . 3,000

3° Les diverses souscriptions de toute la France (puisque les voyageurs de toute la France seraient au besoin soulagés par la maison de secours de Paris), ces souscriptions, provoquées par l'approbation du G.^{. O.[.] donneraient bien au moins six cents médailles de 5 fr. c'est-à-dire 3,000}

Ce qui fait sans exagération, un fonds annuel d'au moins. 7,000

Quelques membres de la commissions, dont le zèle éclatant a longtemps été mis à l'épreuve dans diverses fonctions de bureaux de bienfaisance et l'administration des hospices, ont même présenté des calculs d'après lesquels ces fonds annuels pouvaient aller à 40,000 fr.

Mais comme, en bonnes finances, il vaut mieux affaiblir qu'exagérer ses ressources, nous nous arrêtons au premier chiffre de 7,000 fr., et il nous donne encore le résultat ci-après.

Six FF.<sup>. malheureux nourris et entretenus chaque jours ne coûteraient pas plus de 2 fr. chacun, ce qui ferait par jour. Fr. 42
par mois 360
et par an 4,320</sup>

Il resterait donc encore pour les frais d'administration, mobilier, vêtements, bureaux, une somme de. 2,680

Dans le cas où l'on désirerait que les secours profitassent non-seulement aux Mac. malheureux, mais à leurs femmes et enfants, à leurs familles, la seule somme de 4,320 fr. dont il vient d'être parlé, permettrait de donner :

Bons divers, pour 9,000 livres de pain.	Fr.	2,000
— 600 de viande.		300
— — médicaments.		600
— vêtements et chauffage.		620
Secours en argent lorsqu'ils seraient indispensables . . .		300
Total.		<u>4,320</u>

Sans se bercer d'espérances chimériques, certes, TT. CC. FF. on doit penser que là ne se borneront pas les résultats désirés; que la publicité donnée à notre œuvre lui attirera de nombreuses assistances; qu'une foule de Loges y verront un moyen tout trouvé d'accueillir d'une manière utile les justes demandes qui leur sont adressées, comme aussi de faire justice de celles qui ne seraient pas fondées; qu'enfin, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, le G. O. pourra quelque jour, examinant l'ensemble de cette œuvre, en parler à peu près comme faisait Pierre-le-Grand lorsqu'il disait de la Russie : « Je l'ai trouvée rivièrè, je la laisse fleuve; mes successeurs en feront une mer. »

C'est pour réaliser tout ou partie de ces nobles espérances que la commission, dont je suis l'organe, vous propose, à l'unanimité, le projet d'arrêté ci-après :

Le G. O. de France,

Vu la décision prise, le 10 novembre 1839, par la R. L. de la *Clémentine Amitié*, O. de Paris, sur la proposition du T. C. F. Desanlis, son Vén., ayant pour objet l'établissement d'une maison de secours mac.;

Vu la demande faite au G. O. pour que la mesure par

tielle dont il s'agit devienne une mesure générale, prise au nom de la Maçonnerie ;

Vu le renvoi favorable de ce vœu fait à la commission par les trois chambres du G.°. O.°.

Vu le rapport de la commission nommée pour l'examen de cette affaire ;

Les colonnes consultées ;

Le F.°. Orateur entendu dans ses conclusions ;

Arrête ce qui suit :

ART. 1^{er}.

Il sera créé à Paris une maison centrale de secours pour les Maçons malheureux.

ART. 2.

Cette maison, dans laquelle les secours seront donnés de préférence en nature, et en argent dans des cas très-exceptionnels, sera destinée à recevoir les Maç.°. malheureux pendant un temps déterminé, et à leur procurer du travail.

ART. 3.

Une souscription sera immédiatement ouverte au secrétariat du G.°. O.°. pour concourir à son établissement.

ART. 4.

Le G.°. O.°. souscrit dès à présent pour une somme de 4,000 fr.

ART. 5.

Tous les ateliers de Paris, de la banlieue et des départements seront invités à ouvrir dans leur sein, une souscription volontaire dont la liste nominative et le produit seront également déposés au G.°. O.°.

ART. 6.

Tous les donateurs seront considérés comme fondateurs de la maison.

ART. 7.

Un conseil nommé par le G.^g. O.^g., et composé de quinze membres, savoir: Neuf officiers, pris en nombre égal dans chacune des chambres, trois députés et trois présidents, sera chargé de l'administration générale.

Tous les six mois, ce conseil soumettra ses comptes aux commissaires des ateliers souscripteurs, lesquels seront nommés par eux pour cet effet seulement. Ces comptes après avoir été approuvés par la réunion des commissaires, devront être sanctionnés par le G.^g. O.^g..

Le conseil d'administration pourra délibérer au nombre de cinq membres, et à la majorité absolue des présents.

Il sera renouvelé tous les ans par tiers, et les membres sortants, désignés par le sort, ne pourront être réélus qu'après une année d'intervalle.

Les premiers comptes seront rendus dans la première quinzaine de mars 5841; les élections des nouveaux membres se feront dans la seconde quinzaine du même mois.

ART. 8.

Les listes de souscriptions, de même que les divers comptes-rendus seront publiés tous les ans par la voie de l'impression et adressés à tous les ateliers de la correspondance.

ART. 9.

Les ateliers souscripteurs nommeront, de concert avec la commission, un correspondant pour chacun des quarante-huit quartiers de Paris, lequel devra donner au conseil d'administration tous les renseignements qu'il se sera procurés sur les titres des pétitionnaires.

ART. 40.

Tous les fonds de la maison de secours maç.[°]. seront déposés dans une caisse spéciale au G.[°]. O.[°]. de France.

Un employé du secrétariat tiendra le registre des secours et admissions.

ART. 41.

Un règlement pour le droit de présentation, pour l'admission et pour le régime intérieur de la maison centrale des secours maç.[°]., sera arrêté immédiatement au conseil d'administration.

ART. 42.

Une expédition du présent arrêté, précédé de l'exposé des motifs, sera transmis, le plus tôt possible, à tous les ateliers de la correspondance.

Le rapporteur,

Signé : **HENRI-WENTZ.**

Ce rapport et cet arrêté ont été approuvés par le comité central à l'unanimité.

(24 Boules Blanches.)



CONFÉRENCES MAÇONNIQUES.

Juin et Juillet 1840.

Orient de Paris, le 24 juin 1840.

Au Vén. : d'une Loge de Paris,

T.°. C.°. F.°,

A une époque comme la nôtre, où l'art de la parole mène à bien des choses, les conférences établies dans votre Resp.°. L.°, peuvent avoir de bons résultats, si le Président reste toujours maître de lui et des autres, si surtout il n'appelle la discussion que sur de larges et nobles questions, que sur des questions discutables.

Est-ce là, permettez-moi de vous le demander, le caractère de celle que vous avez fait afficher dans les parvis du Temple, et mise à l'ordre du jour pour le 4^{er} juillet prochain ?

Ces mots : *La croyance en Dieu est-elle indispensable, dans l'ordre moral, à l'institution sociale ?* N'ont-ils pas un synonyme plus court ? Ne veulent-ils pas dire : Faut-il croire en Dieu, et pour les personnes qui savent lire dans le blanc des lignes, n'y voit-on pas déjà, en gros caractères, la réponse : NON !....

Sur un pareil sujet, le doute serait déjà, pour l'homme comme pour le citoyen, un déplorable malheur, puisqu'il n'y a que Dieu seul de vrai ; mais pour un Maçon, le simple énoncé de la question est une sorte de forfaiture ; c'est un démenti donné au frontispice de nos Temples, de nos planches d'architecture, de tous nos actes ; c'est une violation flagrante du serment que nous avons prêté d'éviter toute espèce de discussions politiques ou religieuses ; en un mot, cette question est telle que je défie le plus grand ennemi de notre Ordre, de rien imaginer qui soit capable de lui faire plus de tort.

Certes ce n'est pas moi qui irai vous dénoncer au commissaire de police, auquel pourtant je dirais par là qu'il ne fait pas son métier. Je n'aurai même pas le courage d'invoquer près de vous ma qualité d'Officier du G.°. O.°. de France, qui pourtant redouble pour moi l'obligation imposée à chaque Maçon de défendre l'Ordre contre toute espèce de fanatisme et de superstition, (car si l'athéisme n'était pas un non-sens, ce serait, de tous les fanatismes, le pire); mais, comme votre F.° en Maç.°, comme votre confrère au barreau, comme homme du monde qui s'est déjà rencontré plus d'une fois avec vous sur la route du bien, je vous dirai :

T.°. C.°. Frère, vous avez trop d'esprit, vous avez un trop bon esprit pour vous mettre à la queue des d'Holbach, des Lamettrie et autres semblables malheureux. Vous ne voudriez pas donner raison à M. de Maistre, lorsqu'il appelle le bourreau, la seule clé de voûte de la société actuelle. Vous qui savez tant de choses, vous n'avez pu oublier l'exclamation de Gallien, le vers de Voltaire, le mot de Fénelon, et la part que dans le concert des plus hautes intelligences de tous les temps et de tous les pays, pour reconnaître et adorer un Être-Suprême, a prise, il y a quelques siècles, même un certain M. de Robespère.....

Hâtez-vous donc, je vous en conjure, hâtez-vous de supprimer une question qui n'en a jamais été, qui n'en sera jamais une véritable, une question qui donnerait à croire que vous n'avez pas eu de mère, que vous n'avez jamais aimé, jamais souffert, jamais espéré, que vous n'espérez plus rien.

Assez d'autres sujets ne sont-ils pas là qui sollicitent votre examen, et, ce qui vaut mieux cent fois que les plus éloquentes discours, que les plus grandes habiletés dont ce monde fourmille, assez de belles et bonnes actions ne sont-elles pas là qui ne demanderaient pour naître qu'un peu de suite dans nos bonnes volontés? Provoquez-les, T.°. C.°. Frère, avec énergie, avec persistance, et quel que soit alors l'édifice que vous élevez, je serai heureux et fier d'y apporter mon grain de sable.

Salut cordial et frat.°,

Signé : HENRI-WENTZ, 33°.

Paris, 26 juin 1840.

Au même Vén. :

T. . C. . F. .,

Qu'y avait-il donc de si singulier dans ma lettre d'avant-hier, et comment un avis aussi simple, aussi fraternel, a-t-il pu passer à vos yeux pour un excès de zèle et pour de l'obscurantisme ?... Si la gymnastique à laquelle vous avez la bonté de me convier devait avoir lieu dans l'intimité, ou même entre quatre murs, eussent-ils un quart de lieue de long, je m'y rendrais avec empressement, parce que mes humbles, fermes et consolantes croyances n'ont rien à craindre de toutes les opinions contraires ; mais dans un Temple maç. . pour que ma seule présence ne fût pas déjà regardée comme une sorte d'acquiescement, la première chose que j'aurais à faire, ce serait, avant même que vous prissiez la parole comme rapporteur, de la demander pour un rappel au règlement, c'est-à-dire pour représenter que la question est indiscutable, et, ma foi, la vie est trop courte, trop précieuse, pour se lancer à brûle-pourpoint dans des querelles sans fin.

Puissiez-vous donc, T. . C. . F. ., n'avoir pas à vous repentir de votre téméraire essai ; puisse le torrent ne pas dépasser les digues que vous vous serez efforcé de lui donner. Mais que dis-je ? il est impossible que, sachant par cœur nos règlements passés, présents et avenir, vous ne reconnaissiez pas enfin que vous les enfreindriez sciemment et violemment, si vous mainteniez l'ordre du jour du 1^{er} juillet. J'espère donc encore, et vous salue sans la moindre rancune de ce qu'il y a d'un peu amer dans votre réponse.

HENRI-WENTZ.

Juillet 1840.

Malgré mes représentations, la séance a eu lieu ; mes lettres, m'a-t-on dit, ont été lues publiquement, et, bien que l'Orateur ait donné des conclusions contraires à la discussion de la question, d'accord en cela avec les avis de cinq officiers du G.°. O.°. alors présents, le Vén.°, appelant à voter, même les visiteurs, a fait décider que la question serait maintenue pour l'ordre du jour du mercredi 5 août.

— Le 6 juillet tout cela a été rapporté au G.°. O.°, dans la Chambre de correspondance et des finances qui, après délibération, a renvoyé l'affaire à la Chamb.°. symb.°, en la recommandant à toute son attention.

— Le 7 juillet, la Chamb.°. symb.°. a répondu à ce vœu. Considérant que l'infraction aux règlements était flagrante, et que la question relative à l'existence de Dieu avait pu être lue par un grand nombre de profanes appelés le 30 juin à la cérémonie funèbre du F.°. Vassal, plusieurs FF.°, dis-je, réclamaient instamment la suspension de la Loge, mais je suis parvenu, comme Orateur, à faire admettre les conclusions suivantes :

« Le Secrétariat écrira sans délai à la Loge *des Amis de l'honneur français*, dans la personne de son Vén.°, pour lui rappeler
« que la question mise à l'ordre du jour du 4^{er} juillet courant, et
« la délibération à laquelle ont été admis les FF.° visiteurs, dans
« cette même séance, sont une violation manifeste des art. 98,
« 318 et 321 des Règlements généraux ; et lui enjoindra non-seu-
« lement de ne pas donner suite au projet de discussion annoncé,
« ce qui l'exposerait aux peines prononcées par l'art. 473, mais
« encore à supprimer sur le champ l'annonce mise dans les parvis
« du Temple, et à répondre sous trois jours que l'Atelier se sou-
« met à la présente décision. »

L'Atelier s'est soumis à l'unanimité ; mais dans la planche qui en donne avis, il est dit que c'est *malgré l'illégalité et l'arbitraire de la décision, tant au fond qu'en la forme.*

Dans la séance de la Ch.°. symb.°. du 24 juillet 1840, j'ai, pour éviter toute guerre de plume ou autre, pris comme Orateur et fait adopter des conclusions ayant pour but le classement de la pièce avec blâme des expressions inconvenantes qui la terminent.

HENRI-WENTZ.

Institution des Récompenses Maçonniques

FONDÉE PAR LE GRAND ORIENT DE FRANCE

Le 30 octobre 1939. — 9^e Année.

G.°. O.°. DE FRANCE

SOLSTICE D'HIVER 5840

FÊTE D'ORDRE, 26 DÉCEMBRE 1940

RAPPORT

Du F.°. HENRI WENTZ, au nom de la Commission des Récompenses.

TT.°. CC.°. FF.°,

L'année dernière, à pareille époque, et dans un rapport aussi fidèle que bien écrit, notre bon F.°. Pillot vous a rendu compte des faits honorables, et quelquefois glorieux, qui vous ont engagés à décerner des médailles d'honneur au R.°. F.°. Bouilly, ce doyen

des hommes de lettres et des gens de bien; au F.^o. Morand, que vingt ans d'utiles travaux font regarder comme l'un des plus fermes appuis du G.^o. O.^o.; au F.^o. Des-Etangs père, le célèbre Vén.^o. des *Trinosophes*, l'auteur du *Véritable lien des peuples*; au F.^o. Perrin, le philanthrope par excellence; à la R.^o. L.^o. d'*Isis-Montyon*, si bien présidée par le F.^o. Chemin-Dupontés, L.^o. si empressée, si ingénieuse à récompenser toutes les vertus sociales; enfin au F.^o. Descous, qui a porté en Afrique la Franc-Maç.^o., c'est-à-dire la plus haute, la meilleure des civilisations.

Cette année il était difficile que nous fussions aussi riches; et cependant, les actions dont on a bien voulu me faire la faveur de vous soumettre le récit, vous donneront la douce satisfaction de voir que le feu sacré vit toujours, et que l'institution des récompenses maç.^o., fondée en 1838, par le G.^o. O.^o. de France, marche de plus en plus vers le noble but que vous vous êtes proposé.

Tout près de cette grande cité où tant de distractions emportent comme à leur insu de si bons, de si beaux caractères, il est un homme modeste, qui ne vit que pour se dévouer. Jean-Baptiste-Etienne Michel, natif du Vigan, département du Gard, n'est âgé que de 40 ans, et en voilà plus de 24 que sans cesse il expose ses jours pour arracher quelques victimes à la fureur des éléments. Dans ce grand nombre d'actions, plus belles les unes que les autres, et dont les attestations authentiques ont été soigneusement vérifiées par votre Commission, il en est sept principales; mais qu'il nous soit permis de nous borner à une ou deux citations.

Tout le monde se rappelle l'incendie qui a détruit, en 1824, la fabrique de poudre fulminante, située à la plaine d'Ivry, en face de Bercy, et dont les éclats, semblables à ceux d'un tremblement de terre, ébranlèrent le sol, troublèrent la Seine, et portèrent la terreur à plus d'une lieue à la ronde. A la première explosion, Michel traverse le fleuve, et, arrivé au lieu du danger, où son instinct l'appelle, il écarte la foule curieuse, lui adresse d'énergiques reproches, et cherche en vain à lui communiquer un peu de son dévouement. Seul alors il s'avance sur les tuiles brûlantes, sur les poutres embrasées, et au moment où une voix, partie de l'étage supérieur, lui crie de s'éloigner, un paquet renfermé dans une couverture de laine tombe à ses pieds, il était rempli de poudre et d'autres matières inflammables, et une détonation épouvantable jette le malheureux Michel à quarante pas, aveuglé, évanoui, presque mort.

Mais la mission providentielle de notre digne Frère ne devait pas finir là : grâce à la vigueur de sa constitution, il ne tarde pas trop à se réveiller de son anéantissement ; il s'assure qu'il vit encore, que Dieu lui a conservé tous ses membres ; mais, hélas ! une dernière explosion venait d'effacer tout. « Michel, lui dit-on, il n'y a rien à « sauver de la fabrique, mais plusieurs ouvriers sont ensevelis dans « les décombres ! — Ensevelis ! s'écrie Michel ; oh ! mes bras seront « encore assez forts pour les disputer à cet enfer ! » Et, comme l'archange dont il porte le nom, il vole combattre encore la redoutable puissance du feu. En vain les spectateurs veulent barrer son chemin ; il les écarte en les provoquant à le suivre ; les cris, les exhortations, rien ne l'arrête. « Une quatrième explosion vous menace, ajoute-t-on. — Eh bien ! répond-il, j'y suis habitué maintenant. » Il arrive impatient, retire un homme ou plutôt un cadavre du milieu des charbons ardents, et le porte à la foule, qui battait des mains. « Soignez, dit-il, s'il est possible, celui-là, je vais en « chercher d'autres ! » Déjà, en effet, il est de retour au sein de l'incendie, déterrante les corps, appelant les blessés, rapportant trois fois encore de malheureuses victimes, et ne cessant son héroïque mission que lorsqu'il n'entend plus de gémissements, et que ses forces épuisées le font presque tomber sans connaissance devant le public, qui le comble de bénédictions.

Nous dépasserions de beaucoup le temps et les limites qui nous sont donnés, s'il nous fallait vous rappeler, même succinctement, tous les traits de courage et de dévouement du brave Michel de Bercy, car c'est ainsi qu'on le nomme. Sur les bords de la Seine, où il a établi son séjour, il veille comme une Providence, et maintes fois son exemple eût fait pâlir les plus intrépides nageurs. Non content d'arracher aux flots leurs malheureuses victimes, ces pauvres asphyxiés, qui ne sont plus pour la foule que des cadavres, il les prend, les tourne, les retourne, aspire leur haleine, introduit dans les poumons un courant d'air pour leur donner un mouvement progressif ; il ressuscite pour ainsi dire ses semblables, et profite de l'admiration qu'il cause pour recueillir sur-le-champ d'abondants secours, auxquels il joint encore sa modeste offrande.

La commune où il est né est si fière de son enfant, qu'elle a placé son buste dans l'une des principales salles de la mairie.

La R.. L.. chapitrale des *Cœurs Sincères*, à l'Or.. de Paris,

qui, elle aussi, s'honore de compter le F.°. Michel au nombre de ses membres, sollicite pour lui une récompense maç.°, aussi avez-vous été heureux d'accueillir avec empressement une aussi juste demande.

Jusqu'ici, TT.°. CC.°. FF.°, les Atel.°. ou Maç.°. que vous avez récompensés, et qui méritaient si bien de l'être, avaient attiré l'attention publique par l'éminence de services spéciaux, c'est-à-dire de services rendus, soit à la Maçonnerie proprement dite, soit à l'humanité souffrante. Il est un autre F.°. dont la bonté n'est égalee que par sa modestie, qui, reçu Maç.°. en 1819 dans la R.°. L.°. *des Disciples de Saint-Vincent de Paule*, n'a vu dans la Maçonnerie qu'un plus vaste champ ouvert à l'infinie charité dont le ciel l'a doué; qui a toujours été Hospitalier des divers Atel.°. dont il a fait partie, parce qu'on savait que, pour ces belles et délicates fonctions, il faut autre chose que les talents d'un caissier; un F.°. qui, parvenu par son seul travail à une position voisine de l'opulence, a été obligé de refaire plusieurs fois sa fortune, épuisée qu'elle avait été par ses largesses envers les malheureux sans distinction; un F.°. sur qui la renommée de ces mêmes largesses a appelé, chose horrible à penser et surtout à dire! oui, mes FF.°, a appelé le poignard d'un misérable assassin, tentative heureusement déjouée par la divine Providence, et qui certes était bien de nature à ralentir son dévouement, mais qui n'a servi qu'à le rendre plus vaste, plus ingénieux; un F.°. enfin qui, sans être découragé le moins du monde par l'abus que l'on fait de sa charité, donne, tant aux Maç.°. qu'aux profanes, par cela seul qu'il les croit malheureux, tantôt les secours gratuits de son art, tantôt des cautionnements qui, en définitive, restent à sa charge, tantôt des prêts ou, pour mieux dire, des présents en argent, et tout cela, sans négliger sa famille, pour le soutien de laquelle il s'est réduit au plus strict nécessaire.

Tous, TT.°. CC.°. FF.°, vous avez nommé le nouveau saint Vincent de Paule, notre bon, notre excellent F.°. Regnard Bruno.

Nommé Off.°. honoraire du G.°. O.°. de France au mois de mars 1833, après douze années d'activité de services, le F.°. Regnard Bruno (Nicolas-Jean-Baptiste), né à Rheims, département de la Marne, le 9 août 1768, chirurgien-dentiste du bureau de bienfaisance du 10^e arrondissement de Paris, quoique retenu chez lui

depuis plus de deux ans par ses infirmités, était toujours de cœur et d'âme au milieu de nous ; et il nous en a donné une preuve bien touchante, bien digne de lui, en nous envoyant, à la fête dernière, pour le tronc des pauvres, 150 jetons valant 300 francs qu'il avait acquis autrefois par une longue exactitude aux travaux du G.°. O.°. Qu'ai-je besoin d'ajouter que, malgré son honorable gêne actuelle, ce digne F.°. a souscrit pour la maison de secours, et qu'il sait prendre sa part de toutes vos bonnes œuvres. C'est donc à lui que, dans le G.°. O.°. extraordinaire du 16 de ce mois, vous avez décerné la seconde médaille d'honneur

Plusieurs LL.°. de la Correspondance du G.°. O.°. de France se sont distinguées, dans le cours de l'année 1840, les unes en honorant et propageant l'instruction, en soignant surtout, chez les enfants et les adultes, l'éducation dont on oublie trop, dans le monde, que l'instruction n'est et ne doit être qu'une partie ; les autres en échangeant fréquemment des députations avec les Atel.°. des OO.°. voisins, afin d'entretenir partout l'harmonie et l'unité sans lesquelles on ne fait rien de bien ; celles-ci en prenant et exécutant l'engagement sacré de ne proposer, pour l'initiation à nos mystères, que des hommes probes, éclairés, dignes en tout de porter le nom de Maç.°.; celles-là en formant des livrets de caisse d'épargne pour de pauvres enfants d'ouvriers ; en souscrivant pour les victimes des tremblements de terre de la Martinique, pour les victimes peut-être plus à plaindre encore des dernières inondations du Rhône et de la Saône, et pour la maison centrale de secours ; en se donnant enfin, grâce à toutes sortes de sacrifices, ce que nos vœux appellent depuis si longtemps pour la capitale, un Temple maç.°. parfaitement approprié à sa destination.

Le G.°. O.°. rend justice à ces nobles efforts ; mais, outre qu'aucun Atel.°. ne peut en revendiquer pour soi l'ensemble exclusif, on ne voit rien là qui sorte de la ligne des travaux d'usage, rien qui porte ce caractère grandiose auquel seul doivent être attribuées les récompenses décernées au nom de toute la Maçonnerie.

Pour remplir de son mieux l'honorable tâche que vous lui avez imposée, votre Commission a examiné attentivement, et comme vous elle encourage complètement de ses vœux et de ses espérances, une autre institution maç.°, maison centrale de secours, toute récente, et qui est en voie de progrès ; mais, bien que vous lui ayez

donné toute latitude pour les propositions de récompenses, plusieurs motifs de délicatesse et de convenance ont paralysé, pour cette fois, sa bonne volonté.

Il ne me reste donc plus à moi, son Rapporteur, qu'à vous remercier, TT.°. CC.°. FF.°, de votre bienveillante attention, doublement heureux si vos suffrages donnent à notre travail la nouvelle sanction dont il a besoin, et si le simple récit des belles actions qu'il fait connaître peut, l'année prochaine, permettre à mon successeur d'en proclamer un plus grand nombre.

HENRI-WENTZ.

Paris, le 8 mars 1841.

ORIENT
ANCE.

Symb.,..

A M. le baron de Humboldt,

CONSEILLER D'ÉTAT, A BERLIN.

T.. C.. et T.. Ill.. F..,

En rentrant, à Berlin l'automne dernier, du voyage que vous aviez fait avec S. M. le Roi de Prusse, à Königsberg, où j'ai eu tous les regrets du monde de ne pouvoir aller vous offrir mes hommages, on vous a sans doute remis, à votre hôtel, la lettre par trop aimable que Madame la comtesse Victorine de Chastenay, dont j'ai l'honneur d'être connu depuis mon enfance, avait eu la bonté de me donner pour vous. Il est impossible que vous ne reveniez pas bientôt dans notre Paris, qui est aussi le vôtre, par l'admiration qu'il vous porte, ainsi que tout le monde savant, de même que par l'affection que vous lui avez toujours témoignée; et plus heureux, cette fois, je pourrai du moins me dédommager en prenant une petite part, comme auditeur, de ces délicieuses causeries où la science et l'esprit ne le cèdent qu'à la bonté.

Qu'il me soit permis, en attendant, de faire hommage, par votre intermédiaire, à la grande Loge nationale de Prusse, et au nom du G.. O.. de France, du procès-verbal de notre dernière fête solsticiale. Je serais heureux et fier de voir par là naître et s'étendre des communications fraternelles entre deux GG.. OO.., dont les membres sont si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer.

Daignez agréer, T.. C.. et T.. Ill.. F.., l'assurance nouvelle de mon respect.

HENRI WENTZ, 33^e,

Officier du G.. O.. de France,

Avocat à la Cour Royale, rue de l'Université, 46.

Paris, le 8 mars 1844.

GRAND ORIENT
DE FRANCE.

A M. John Fowler,

Chambre Symb.:

LIEUTENANT G.°. COMMAND.°. DE LA GRANDE LOGE D'IRLANDE, A DUBLIN
(*Free Maçon-Hall*).

T.°. C.°. F.°. FOWLER,

Bien que l'époque des vacances, et l'absence du Souv.°. Grand Command.°, l'Ill.°. F.°. duc de Leinster, eussent, pendant mon séjour à Dublin, borné vos travaux maç.° à de simples mesures d'administration, à de fraternelles causeries, le G.°. O.°. de France n'en a pas moins appris avec grand plaisir les protestations que vous avez bien voulu me renouveler de votre ancienne affection pour lui, et il serait charmé de voir vos communications mutuelles reprendre la même activité que par le passé.

C'est dans cette pensée que je m'empresse de vous transmettre, en son nom, le procès-verbal de notre dernière fête solsticiale. Les sentiments qui s'y trouvent exprimés auront à coup-sûr de l'écho dans la Grande Loge nationale d'Irlande, et mon intermédiaire dans cette occasion me rendra aussi fier qu'heureux.

Veuillez agréer, T.°. Ill.°. Lieutenant Grand Command.°, et partager avec tous vos dignes FF.°, l'assurance nouvelle de notre sincère attachement.

HENRI-WENTZ,

Officier du G.°. O.°,

Avocat à la Cour Royale, rue de l'Université, 46.

Paris, le 8 mars 1844.

ORIENT
NCE.

Symb. : ..

A M. Winkler,

CONSEILLER AULIQUE, WEBERGASSE, N° 28 ; — VÉN. : DE LA GRANDE
LOGE DE SAXE, A DRESDE.

T. : C. : F. : WINKLER,

A peine rentré à Paris de mon voyage d'Allemagne, je n'ai presque eu rien de plus pressé que de communiquer à mes amis, et surtout à mes bons FF. : du G. : O. : de France, ce qui m'a le plus frappé dans ce beau pays.

Aujourd'hui que, grâce au ciel, l'Europe entière tend plus que jamais, quoi qu'on fasse et dise, à ne former qu'un seul peuple, qu'une seule famille, ce qui naturellement venait en première ligne, ce devaient être les institutions et les hommes voués à l'accomplissement de cette grande œuvre ; aussi la grande Loge nationale de Saxe et son digne Vén. : n'ont-ils pas tardé à exciter nos plus vives sympathies.

En mon particulier, je n'oublierai jamais la belle école d'enfants soutenue par nos FF. : Saxons, et si bien dirigée par l'excellent M. Manitiis, les agapes fraternelles si bien ordonnées par le T. : C. : F. : de Perra, et la bonne causerie que vous avez vous-même daigné m'accorder le 25 septembre dernier, malgré vos nombreuses occupations civiles, causerie qui m'en a plus dit, en de trop courts instants, que ne pourraient faire de longs cahiers et de gros livres.

Permettez donc qu'enhardi par tant de gracieusetés, je fasse

hommage, par votre intermédiaire, à la grande Loge nationale de Saxe, et au nom du G.°. O.°. de France, du procès-verbal de notre dernière fête solsticiale.

Le G.°. O.°. de France, sous les yeux duquel j'ai eu la faveur de mettre le procès-verbal que vous avez bien voulu me donner pour lui, de vos travaux du 9 juillet dernier, verrait avec le plus grand plaisir se continuer et s'étendre de pareils échanges d'amitié. Mon voyage d'Allemagne, n'eût-il même d'autre résultat, que je le regarderais encore comme l'une des plus heureuses idées de ma vie.

Veuillez agréer, T.°. C.°. Vén.°, et partager avec tous vos dignes FF.°, l'assurance nouvelle de mon dévouement.

HENRI-WENTZ, 33°,

Officier du G.°. O.°. de France,

Avocat à la Cour royale, rue de l'Université, 46.

Or.^{. de Paris, le 20 janvier 1842.}

1° *Au T.^{. F.^{. Bernaux,}}*

Vén.^{. DES TRINOSOPHES, rue du Cloître-Saint-Méry, n° 20 ;}

2° *Au T.^{. C.^{. F.^{. Olivier,}}}*

Député des AMIS DE L'HONNEUR FRANÇAIS, au Contentieux de la Caisse
hypothécaire, rue Cadet, n° 9, — ou rue du Petit-Carreau, n° 23.

T.^{. C.^{. F.^{. BERNAUX,}}}

T.^{. C.^{. F.^{. OLIVIER,}}}

On ne décrète pas la politesse, et cependant, à prendre même les choses du meilleur côté, n'est-ce pas un peu ce qu'avec votre participation, la Resp.^{. L.^{. des *Trinosophes* a essayé de faire dans sa dernière séance, en mettant aux voix, malgré mon opposition, la question de savoir si l'Orateur serait tenu de céder son banc à tous les FF.^{. qui voudraient prendre la parole dans la discussion ?}}}

Certes, il n'est pas un F.^{. qui me connaisse dont je craigne, en cette occasion, le reproche de susceptibilité personnelle, d'amour-}

propre froissé, d'autant plus que mes fonctions d'Orateur expiraient ce soir-là même; et c'est précisément parce que ce dernier motif m'empêche de revenir à la charge officiellement, que je vous demande la permission de vous soumettre officieusement et fraternellement quelques courtes observations suivies d'une humble demande de conseil, demande assurée d'avance d'un bon accueil; car il n'y a guère que l'ignorance orgueilleuse qui mérite d'être abandonnée à elle-même.

Les principales raisons données à l'appui de la proposition, c'est qu'on parle mieux du banc de l'Orateur, qu'on y est mieux entendu, que diverses Loges en ont adopté l'usage, et que cet usage n'étant formellement défendu par aucun article des Règlements, on ne voit pas pourquoi il serait aujourd'hui entravé. On a même été jusqu'à citer l'exemple de la Chambre des députés.

Comme première fin de non-recevoir, je pourrais me borner encore à rappeler ici les art. 115, 116, 537 et 539 des Statuts généraux qui protègent contre tout envahissement la place et les fonctions d'Orateur, ou même, et souvent à plus fort titre que celles des surveillants, du secrétaire, de chaque principal fonctionnaire et même du Vén.°.

Mais laissons, pour un moment, le droit strict, lequel est pourtant fondé sur de hautes convenances, et voyons les objections en elles-mêmes. Eh bien ! pas une encore qui semble concluante.

Ainsi, au G. O., dans toutes les discussions, chaque F.° parle de sa place, et il est parfaitement entendu lorsqu'il sait se faire écouter; même usage invariable dans les cours et tribunaux, pour MM. les conseillers ou juges rapporteurs; même usage dans le parlement d'Angleterre, dont la comparaison cloche beaucoup moins que celle qu'on a faite de notre Chambre des députés, puisque dans cette dernière, il y a une tribune spéciale, au moyen de laquelle on ne dérange personne.

La marche contraire, suivie par exemple dans la Resp.^o L.^o. des *Amis de l'honneur français*, peut avoir son bon côté, en tant qu'il s'agit d'une gymnastique plus oratoire que maç.^o, mais ce n'est là qu'une exception, une exception momentanée, et vouloir la généraliser serait non-seulement sauter à pieds joints sur les Règlements, mais même rendre un très-mauvais service à beaucoup de nos FF.^o. N'en est-il pas beaucoup, en effet, qui, peu habitués, peu enclins à parler en public, veulent bien présenter de leur place quelques courtes, modestes et justes réflexions, et ne se soucient pas le moins du monde de l'insigne honneur que vous prétendez leur faire en les appelant à l'Orient?

J'ajouterai même, pour en finir avec les raisons trop péremptaires des Règlements, que cette place à l'Orient est déterminée d'une manière positive par les articles 349, 350, 357 et 358.

Tout ceci, T.^o C.^o F.^o, est de la raison en droit, ce qui déjà est bien quelque chose. Quant à la raison en fait, elle nous a été donnée, vous devez vous le rappeler, car cette fois-là en vaut dix, par le second F.^o qui a pris la parole dans la discussion des secours maç.^o, et qui, pour enlever d'assaut la tribune de l'Orateur, prétextait son état de souffrance, tandis qu'il s'est fait entendre, je le parierais, de la Loge du concierge.

La conclusion de tout ceci est, T.^o C.^o F.^o, ainsi que je vous le disais au commencement de cette lettre, pour vous prier de vouloir bien me dire jusqu'à quel point l'art. 537 des Statuts généraux me lie les mains. Dois-je signaler au G.^o O.^o la délibération prise, malgré mon opposition, dans la dernière séance de la L.^o. des *Trinosophes*? ou bien, faut-il, comme cela serait si facile et si agréable, jeter le manteau de la charité sur toutes les objections plus ou moins fraternelles, qui ont eu lieu de part et d'autre dans cette discussion, et dire avec le sage : Patience ! patience !!

J'ai voulu laisser passer note fête d'Ordre, où une indisposition

datant déjà de neuf jours m'a mis, bien à regret, dans l'impossibilité absolue de me rendre, avant de vous écrire cette lettre qui eût pu, malgré moi, y jeter quelques nuages. Puissiez-vous du moins, T.°. C.°. F.°, ne pas tout à fait la regarder comme le rêve d'un malade ; *ægrî somnia*. — Mais que dis-je ? c'est à bien plus forte raison dans ce cas là que le baume de la charité serait nécessaire. J'attends donc avec confiance et vous salue de cœur.

Signé HENRI-WENTZ, 38°.

IME RECTIFIÉ

LOGES

de

SINCÉRITÉ

et

Parfaite Union

de Besançon

N° 29832

envoi, avec
clustons, du
rier de l'at-
du Régime
ifié.

Régime Rectifié 1842

O.° de Paris, 18 juillet 1842.

AU GRAND ORIENT DE FRANCE

EN SA CHAMBRE GÉNÉRALE

Resp.° Président.

Forcé de m'absenter de Paris pour deux ou trois jours, je crois devoir vous soumettre par écrit le résultat de mes investigations sur le Régime rectifié, rite auquel la respectable L.° de la Sincérité et Parfaite Union, Or.° de Besançon, demande l'autorisation de reprendre ses travaux.

Le rapport de notre bon F.° Faultrier, basé sur le travail également ci-joint de notre bon F.° Pillot, en date du sept juin dernier, rappelle bien l'historique du grade, ses diverses phases et fluctuations, l'époque de son agrégation au G.° O.° de France; mais,

dans aucune des pièces communiquées à la Chamb.[•] Symb.[•], dans aucune des pièces explicatives qui ont été produites, il n'est question du fond de la chose, et vous avez sans doute présent encore à la pensée l'assentiment qui m'a été donné par la presque unanimité des Ill.[•] M.[•] de la Chamb.[•] Symb.[•], lorsque j'ai dit que la connaissance de ce fond était la première condition des conclusions de votre orateur.

Ayant donc examiné avec soin, grâce à l'obligeance accoutumée du chef de notre secrétariat, toutes les pièces originales, tous les cahiers et serments du grade, tous les documents anciens et nouveaux qui s'y rattachent, j'ai acquis la conviction qu'à part quelques formules empruntées à la langue latine, quelques adoucissements dans les termes du serment des récipiendaires, les trois premières grades du régime rectifié, n'ont de différence avec nos grades symb.[•] qu'en ce qu'ils mettent comme condition *sine quâ non*, comme point de départ, l'obligation d'être chrétien, tandis que la première loi de la Maç.[•], comme sa plus douce observance, est de fraterniser avec tous les hommes, sans acception de pays, de couleur ou de culte.

Une fois placé sur ce terrain, je me suis demandé s'il n'y avait pas là quelque chose de nature à porter atteinte aux principes généraux et surtout à l'unité de la Franc-Maç.[•]. Je me suis demandé si cette unité ne serait pas gravement compromise par la demande additionnelle de l'atelier impétrant, qui parle déjà de la collation des grades supérieurs à la maîtrise et rentrant dans les attributions d'un directoire de la cinquième province de la langue française, afin de parvenir à la nomination d'un G.[•] M.[•].

Après y avoir murement réfléchi, j'ai pensé, en définitive, moi qui suis chrétien dans l'âme, qui m'en ferais gloire, si l'on pouvait se glorifier de son bonheur, que si la Maç.[•] interdit, par amour de la paix, les discussions politiques et religieuses, elle n'a jamais voulu et ne voudra jamais interdire à ses enfants l'exercice de leur reli-

gion, attendu qu'une religion, même fausse, est encore la plus sûre garantie que les hommes puissent avoir de leur probité mutuelle, et que l'oubli de toute religion tôt ou tard conduit l'homme à l'oubli des devoirs de l'homme. J'ai pensé que tels avaient été sans doute les principes qui avaient dicté le concordat de 1844, et l'arrêté du G.^o. O.^o. du 18 novembre 1844, arrêté qui reconnaissant le régime rectifié comme faisant partie de son domaine, ne pourrait être abrogé ou modifié que par un autre arrêté solennel et accompagné de toutes les formalités voulues en pareil cas. Par conséquent, j'adopte la première partie des conclusions de notre bon F.^o. Faultrier, pour la reprise des travaux de la L.^o. *Sincérité et Parfaite Union*, Or.^o. de Besançon, au régime rectifié.

Quant à la seconde partie de ces conclusions, par laquelle il propose de passer à l'ordre du jour sur la demande relative au directoire de Bourgogne, il me semblerait peu prudent d'engager ainsi la responsabilité de la Chamb. symb.^o, et plus convenable, sous tous les rapports, de renvoyer la chose à l'examen du grand Collège des rites.

Maintenant, Resp.^o. Président, que j'ai, comme membre de la Chamb.^o. symb.^o, apporté mon contingent d'observations dans la discussion générale de l'affaire dont il s'agit, je m'empresse, pour le cas où la Chamb.^o. se croirait suffisamment éclairée, de donner, aux termes de l'art. 539, mes conclusions comme orateur : Elles tendent :

1^o A ce que la Chamb.^o. symb.^o. accorde à la respect.^o. L.^o. *Sincérité et Parfaite Union* Or.^o. de Besançon, l'autorisation de reprendre ses travaux au régime rectifié;

2^o A ce que toute la partie de la demande de cette L.^o. qui se rattache aux directoires de Bourgogne ou autres, soit renvoyée à l'examen du G.^o. Collège des rites;

3° A ce qu'il ne soit donné suite à l'ensemble de l'affaire du régime rectifié qu'après la sanction du G. O. .

Veuillez agréer, resp. . Président, et partager avec tous nos bons FF. . de la Chamb. . symb. ., le nouvel hommage de mon vieux dévouement.

Signé : H.-WENTZ. 33°.

Fête Funèbre 1843

G. O. DE FRANCE

(Page 10 du Bulletin.)

POMPE FUNÈBRE

Du 11 Mars 1843.

DISCOURS

Du F. HENRI-WENTZ, Orateur de la Chambre Sym.

TT. CC. FF.

Lorsque les beaux génies dont s'honore notre France étaient appelés à l'insigne et périlleux honneur de faire une oraison funèbre, non-seulement ils pouvaient s'y préparer par de graves et consciencieuses études; non-seulement la religion prêtait à leur voix mortelle ses temples augustes et son immortelle voix, mais on ne leur donnait qu'une seule existence à célébrer, à juger; mais toute latitude leur était accordée pour développer, devant leurs heureux auditeurs, les nobles sentiments dont leur âme était remplie.

Les nombreux travaux du G.°. O.°. de France ne lui ont pas permis, vous le savez, d'aspirer à tous ces bonheurs, et aujourd'hui moins que jamais.

A peine rentré, en effet, d'un assez long voyage en Orient, dans ce beau pays d'où nous est venue la lumière, et où nous voudrions pouvoir dire, hélas ! qu'elle est seulement *sous le boisseau*, nous devions d'autant moins craindre d'avoir à porter la parole dans la solennité de ce jour, que le discours de la dernière fête funèbre, ayant été fait par l'Orateur de la Ch.°. symb.°. notre digne chef d'emploi, le F.°. Lefevre-d'Aumale, nous pouvions espérer dès lors d'avoir tout le temps nécessaire pour méditer ses hauts enseignements, et que des absences, des maladies, et autres circonstances fâcheuses n'ont laissé parvenir que très-tardivement, que très-incomplètement, dans nos mains, les matériaux de l'édifice que nous avons à vous présenter.

Si donc nous ne reculons pas tout-à-fait devant la lourde tâche qui nous est imposée ; si nous ne vous demandons pas grâce et merci, TT.°. CC.°. FF.°, c'est que d'abord notre amour-propre doit se taire devant notre devoir, c'est que sans doute vous n'attendez de nous qu'une énumération rapide des principaux faits qui se rattachent aux FF.°. décédés, c'est qu'enfin la haute et féconde pensée de la mort, qui nous domine tous ici, est de toutes les pensées celle qui commande la plus grande indulgence, la charité la plus universelle.

Depuis notre dernière fête funèbre du 27 février 1844, dans laquelle vous êtes venus, avec le même empressement religieux qu'aujourd'hui, payer un juste tribut d'hommages aux vingt-trois FF.°. que le G.°. O.°. de France avait eu la douleur de perdre pendant les années 5838, 5839, 5840, dix nouveaux FF.°. ont été enlevés à notre amour.

28 juin 1844.

Le F.°. FOURBERT (Michel), né à Saint-Hilaire du Harcourt (Manche), le 26 novembre 1767, membre de la R.°. L.°. de *l'Amitié*, qu'il a présidée plusieurs fois.

Il fût reçu Officier du G.^o. O.^o. le 18 mars, 1822, et remplit les fonctions de secrétaire de la Chambre symb.^o., il avait obtenu et retiré ses lettres d'honneur en 1831.

Le F.^o. Foubert, qui, malheureusement pour nos jouissances d'esprit et de cœur, ne venait depuis cette époque que trop rarement parmi nous, avait d'abord suivi la plus indépendante carrière de l'association humaine, la carrière du barreau. Pénétré de cette vérité que l'avocat doit se faire le premier juge de la cause qu'on le charge de défendre, que les discussions des parties seraient, en général, peu longues si le tort n'était que d'un côté, et qu'enfin on voit bien peu de querelles résister aux nobles efforts d'un conciliateur désintéressé; après avoir été procureur du roi, puis juge à Coutances, il se fit nommer juge de paix à Versailles. Il remplissait depuis douze ans, et avec autant de bonheur pour lui-même que de succès pour les autres, les admirables fonctions de cette magistrature paternelle, lorsqu'à l'une de ces époques de réaction, qui sont inséparables des révolutions, il fut destitué. Et, singulier exemple des vicissitudes de la vie humaine! le pouvoir qui le frappa était celui-là même, pour le soutien duquel sa tête, vingt ans au paravant, avait failli tomber sur un échafaud. Il ne dut en effet la vie, dans cette circonstance, qu'à son ami, notre bon F.^o. Caille, qui parvint, malgré lui, à le faire passer pour fou.

Rentré dans la vie privée, le F.^o. Foubert, qui n'avait jamais perdu de vue ses études classiques, ces bons guides dans la route du beau et du bien, se mit à cultiver les muses, mais sans aucune prétention, pour le charme de ses amis, de ses parents, de ses FF.^o. du G.^o. O.^o., se rappelant ces jolis vers du chevalier de Cailly :

Il n'est que de trop beaux esprits ;

Mais qu'il est peu de gens aimables !

Obligé, généreux, souvent même au-delà de ce que permettait l'honorable diminution de sa fortune, doué d'un caractère aimable et enjoué, notre F.^o. Foubert, était un modèle de cette ancienne galanterie française qui, si l'on n'y prend garde, n'existera bientôt plus que dans les livres et dans les souvenirs de nos pères. Il savait que si pour le magistrat, pour le militaire, pour presque toutes les professions et positions, il y a des temps de repos et d'arrêt, des vacances, des quartiers d'hiver, rien de tout cela n'existe pour

l'homme du monde qui doit toujours être à son poste, et notre bon F.^o. y est resté au milieu même des souffrances de la maladie qui nous l'a enlevé.

10 juillet 1841.

Il y a aujourd'hui quatre-vingts ans (14 mars 1763), que naquit à Paris le F.^o. LAMBIN DE BONNIÈRES (Louis-Marie), membre de la R.^o. L.^o. des *Admirateurs de l'Univers*. Admis au G.^o. O.^o. le 24 juin 1831, dans la Ch.^o. du Sup.^o. Cons.^o. des Rites, il passa ensuite à la chambre de Correspondance, pour y remplir les fonctions d'aumônier-hospitalier, fonctions pénibles autant qu'importantes, puisqu'elles exigent la présence du dignitaire à toutes les séances. Il les remplissait encore avec le plus grand zèle au moment de son décès.

Passionné pour les principes de 89, le F.^o. Lambin de Bonnières fut un des vainqueurs de la Bastille, et servit pendant quelques années comme soldat de la république. Rentré dans la vie civile, il se maria, fut père de quatre enfants, mais, hélas ! pas un ne lui a survécu, et leur pauvre mère les avait même précédés dans le tombeau. Les malheureux étaient devenus sa seconde famille ; aussi la plus grande partie de sa vie a-t-elle été donnée à la mise en pratique des premiers préceptes de la Maç.^o. La place qu'il occupait dans les bureaux de la Préfecture de la Seine lui laissant toutes ses soirées libres, il était comme prédestiné à celle d'hospitalier du G.^o. O.^o., qu'il a constamment remplie avec une chaleur d'âme incomparable.

20 décembre 1841.

Le F.^o. DESPATYS (Pierre-Etienne), baron Despatys de Courteil, né à Clamecy, le 17 septembre 1753, Vén.^o. des *Cœurs Unis* à l'Or.^o. de Melun, fonctions qu'il a presque constamment remplies depuis l'année 1783, c'est-à-dire pendant 60 ans !

C'est en 1784, que le F.^o. Despatys a commencé sa carrière judiciaire, comme lieutenant criminel du bailliage d'Auxerre. La Révolution de 89 l'a fait juge à Melun, et membre de cette célèbre assemblée constituante qui a bien pu soulever des haines, mais à laquelle personne n'a été en droit de refuser son estime.

A l'exception de ce court et trop long espace de temps, stigmatisé dans l'histoire du juste nom de terreur, le F.^o. Despatys a exercé le ministère public sans interruption sous l'ancien régime, sous l'empire et sous la restauration. Cette continuité des mêmes fonctions sous des régimes différents, est chose qui étonne; mais notre F.^o. était l'un de ces hommes devant lesquels l'impudeur des réactions politiques reste désarmée, parce qu'ils ont un point d'appui inébranlable dans les populations qui les protègent de leurs respects et de leurs suffrages.

Elu député en 1816, il a continué son mandat législatif jusqu'en 1834.

Nommé dès 1825, président du tribunal de Melun, le F.^o. Despatys en a rempli les fonctions avec cette noblesse de tenue, cette netteté de diction, cette constante impartialité qui réalisaient en lui l'idéal des formes du magistrat.

En l'an xii, le F.^o. Despatys avait été nommé membre de la Légion d'honneur; en 1814, Napoléon le fit baron de l'Empire; enfin, en 1835, il fut élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur. Ces honneurs vinrent toujours le chercher, il ne les sollicita jamais, non plus que les places qu'il a occupées pendant sa longue carrière. Membre toujours réélu du Conseil municipal et de toutes les commissions de bienfaisance, il attachait le plus grand prix à ces fonctions, parce qu'elles le mettaient à même de se dévouer plus particulièrement aux intérêts et aux besoins de ses concitoyens. Aussi n'aurez-vous pas de peine à croire que l'homme privé était digne de l'homme public; et s'il peut exister un adoucissement à la douleur de ses deux fils, héritiers d'un si beau nom, c'est la pensée, la certitude qu'une âme aussi pure reçoit dans le sein de Dieu la récompense de ses vertus; ce sont aussi les regrets universels et la manifestation du deuil et de l'estime publique. Peu de jours, en effet, s'étaient écoulés depuis son décès, que la R.^o. L.^o. des *Cours Unis* de Melun, qui dès le 19 juillet 1835, avait célébré dignement sa cinquantième année d'entrée au milieu d'elle, donna,

en son honneur, l'une des plus imposantes fêtes funèbres qui soient conservées dans les fastes de la Maçonnerie, et, l'année suivante, son portrait fut inauguré dans la chambre du Conseil du Tribunal civil. C'est là que le digne ami du vertueux et infortuné Bailly continue d'animer de son regard tous ceux qui sont appelés au terrible honneur de juger leurs semblables.

21 février 1849.

Le F.^o. de COURTIVRON (Louis-Antoine-François Marie, vicomte), né à Courtivron, près Dijon, le 4 août 1786; membre de la R.^o. L.^o. du *Parfait Contentement*, reçu Officier du G.^o. O.^o. le 14 décembre 1835, et attaché à la Ch.^o. du Sup.^o. Conseil des Rites, dont il faisait encore partie au moment de son décès.

Issu d'une des familles les plus considérées de France, neveu du maréchal de Clermont-Tonnerre et du cardinal du même nom, son éducation fut entourée des plus grands soins; mais, arrivé à l'âge où chacun doit acquitter sa dette envers la patrie, il embrassa la carrière militaire, qu'il parcourut constamment avec honneur et distinction. Il servit dans divers corps de l'armée, notamment dans cette garde qui fit trembler toute l'Europe, et, parvenu au grade de chef de bataillon, il ne prit sa retraite que lorsque ses blessures lui en firent impérieusement la loi.

Membre de plusieurs sociétés savantes, il s'y distinguait par une foule de productions empreintes d'un vif sentiment des arts, d'un amour épuré des lettres. C'était peu pour lui de porter aussi loin que possible la bienfaisance et l'abnégation de lui-même; son *Traité de la natation*, honoré des plus augustes suffrages, continue de rendre à l'humanité, après sa mort, les services qu'il n'a cessé de lui prodiguer pendant sa vie.

Attaché de cœur à notre Institution, il se plaisait à en méditer les sages préceptes, et surtout à les mettre en pratique. C'est surtout dans ce double but qu'on le vit, animé d'une piété aussi vive qu'éclairée, entreprendre le voyage de la capitale du monde chrétien, pour honorer le Souverain Pontife, et profiter du gracieux

accueil qu'il en recevait, afin de détruire dans son esprit une partie au moins des calomnies dirigées contre notre Ordre.

Membre de plusieurs Loges de la capitale, notre F.^o. y fut constamment chéri et estimé; et comment, en effet, ne pas estimer et chérir un homme qui, lié par sa naissance, par ses relations de famille avec les plus grands noms de France, se rappelait sans cesse que *noblesse oblige*, et donnait à tous un modèle de douceur et de simplicité ?

Dès le lendemain, l'impitoyable mort nous porta un coup que nous appellerions plus cruel encore, si, parmi nous, le cœur pouvait établir des catégories dans l'affection que nous portons à nos Frères.

Le 22 février 1842 est mort le F.^o. RÉGNARD-BRUNO (Nicolas-Jean-Baptiste), né à Rheims le 6 août 1768, Officier honoraire du G.^o. O.^o., où il fut admis le 9 mars 1821. Il a rempli les fonctions d'aumônier avec un zèle et une charité sans bornes jusqu'en 1832, époque à laquelle il a retiré ses lettres d'honoraire.

Né de parents aussi recommandables par leurs vertus que par leur position sociale, le F.^o. Régnard-Bruno n'eut pas plus tôt terminé ses études, que, ne pouvant résister au désir d'être utile à ses semblables, il entra chez les religieux de la Charité, à Paris, en qualité de chirurgien; mais la Providence lui réservait de rudes épreuves, et durant les années qu'il passa dans cette maison, il serait aussi difficile de compter les peines, les tourments dont l'abreuverent des ennemis fanatiques de tout pieux devoir, que les victimes vouées à la mort qu'il sauva, au péril de ses jours, en les cachant dans les salles des malades confiés à ses soins.

Vous tous qui m'entendez, et qui l'avez connu, vous surtout, disciples de Saint-Vincent de Paul, chez lesquels il reçut le baptême maç.^o., dites-nous avec quelle ardeur il suivait les préceptes de votre vertueux patron. Dites-nous s'il a vu dans la Maçonnerie autre chose qu'un plus vaste champ ouvert à sa charité.

Le F.^o. Régnard-Bruno a toujours été Hospitalier des divers Atel.^o. dont il a fait partie, parce qu'on savait que, pour ces belles et délicates fonctions, il faut autre chose que le talent d'un caissier.

Parvenu par son seul travail à une position voisine de l'opulence, le F.^o. Régnard-Bruno a été obligé de refaire plusieurs fois sa fortune; épuisée qu'elle avait été par ses largesses envers les malheureux sans distinction; et, chose horrible à redire! le bruit de ces largesses a bien pu un jour appeler sur sa tête le poignard d'un misérable assassin! Cette tentative, heureusement déjouée par le doigt de Dieu, était bien de nature à ralentir au moins son dévouement; elle n'a servi qu'à le rendre plus vaste, plus ingénieux.

Sans être découragé le moins du monde par l'abus que l'on fait de sa charité, notre F.^o. donne, tant aux Maç.^o. qu'aux profanes, par cela seul qu'il les voit ou les croit malheureux, tantôt les secrets de son art, tantôt des cautionnements qui, en définitive, restent à sa charge, tantôt des prêts, ou, pour mieux dire, des présents en argent, et tout cela sans négliger sa famille, pour le soutien de laquelle il s'est réduit au plus strict nécessaire.

Quoique retenu chez lui depuis plus de trois ans par ses infirmités, notre Frère était toujours de cœur et d'âme au milieu de nous, et il nous en a donné une preuve bien touchante, bien digne de lui, en nous envoyant, à la fête de 1839, pour le tronc des pauvres, 450 jetons valant 300 francs, qu'il avait acquis autrefois par une longue exactitude aux travaux du G.^o. O.^o.

Réclamait-on ses secours lorsqu'il avait tout donné, lorsque sa bourse était vide, le Mont-de-Piété était là, il y engageait sur-le-champ son argenterie ou ses effets.

Une consolation était bien due à cette belle âme, outre celles qui n'eurent que Dieu pour confident, et la voici :

Comme il sortait de l'hôpital de la Charité, il y a près d'un demi-siècle, on lui dit qu'un pauvre père de famille venait de mourir, laissant une femme, une sœur et trois enfants presque sans pain (1). Cette famille devient aussitôt la sienne. Se privant du nécessaire, il procure de l'ouvrage aux deux femmes, instruit et marie les deux filles, et le petit garçon qu'il met en nourrice, il ne le quitte pas qu'il n'en ait fait un homme. Cet enfant est aujourd'hui le digne chef d'un des premiers établissements d'éducation de la capitale.

(1) L'abbé P...

Le G. O. de France, qui a fondé, en 1838, la noble Institution des récompenses maç., s'est empressé de décerner l'une de ses médailles à notre T. C. F. Régnard-Bruno. Puisse son héritier la conserver longtemps, la conserver toujours! que de titres ne valent pas celui là!

2 mars 1943.

Le F. RAMPON (Antoine-Guillaume, comte), né à Saint-Fortunat (Ardèche) le 16 mars 1759. Élu Grand Conservateur de l'Ordre en 1819, il a conservé cette dignité jusqu'à sa mort. Il prenait le plus grand intérêt à la Maçonnerie en général, et en particulier au G. O., qu'il venait présider chaque fois que sa santé, affaiblie par l'âge et les fatigues de la guerre, le lui permettait.

Entré au service, comme soldat, le 14 mars 1775, à peine âgé de seize ans, Rampon passa par toute la filière des grades jusqu'au 12 janvier 1792, époque où il obtint le grade de sous-lieutenant. Il fit les campagnes de la Révolution et de l'Empire, et gagna tous ses grades à la pointe de son épée. Nous dépasserions de beaucoup les limites qui nous sont fixées, si nous voulions seulement énumérer les champs de bataille où il a dignement soutenu la gloire du nom français, les blessures qu'il a reçues en Espagne, en Italie, en Egypte, en Allemagne, partout enfin où l'appelaient la défense et l'honneur de la patrie; qu'il nous soit permis de nous borner à quelques traits.

Les 11 et 12 floréal an II, à l'affaire de la Montagne des Alberts, après un combat des plus opiniâtres, il défit complètement l'ennemi, et s'empara de cette position importante, quoique ses troupes fussent très-inférieures en nombre.

Dans la journée du 21 germinal an IV, le général autrichien, après avoir attaqué et culbuté toutes les positions du centre de l'armée française, se porta sur la redoute de Montelesimo. Rampon, voyant cette redoute, qu'il commandait, attaquée par toutes les forces ennemies, et au moment d'être enlevée, fit, au milieu du feu, prêter à sa troupe le serment de se défendre jusqu'à la mort. Trois fois l'ennemi attaqua cette redoute, et trois fois il fut repoussé avec la plus grande vigueur; il fut enfin obligé de battre en retraite,

et le Directoire adressa au chef de brigade Rampon des félicitations publiques sur son généreux serment, que la peinture et l'histoire se sont empressées de reproduire.

Au combat de Lonato, Rampon sortit par sa bravoure d'un des pas les plus périlleux, et c'est à cette occasion que le général en chef Bonaparte dit dans son rapport ces mots historiques : *« J'étais tranquille : la 32^e brigade était là. »*

Le 15 ventôse an vi, il força le fameux passage de Gumenen, que l'ennemi avait hérissé de canons.

Désigné par le général en chef pour le suivre en Egypte, Rampon prit part aux périls et aux succès de l'armée d'Orient.

Le 7 frimaire an vii, il entra le premier à Suez.

A la bataille de Monthabor, il coupa l'ennemi vers les montagnes de Naplouse.

A la bataille d'Alexandrie, le 30 ventôse an ix, le général Rampon eut deux chevaux tués sous lui, et ses habits criblés de balles.

Rentré en France le 24 brumaire an x, il ne tarda pas à être nommé sénateur, conformément aux dispositions de l'article 45 de la Constitution de l'an viii.

Admis à la retraite le 49 brumaire an xi, le général Rampon fut classé comme membre de droit dans la 9^e cohorte de la Légion d'honneur. Titulaire de la sénatorerie de Rouen, il fut créé Comte de l'Empire, et appelé, le 18 mars 1809, au commandement du camp de Boulogne.

Le 4 avril 1813, il se renferma dans Gorcum, où il soutint un siège en règle, et, fait prisonnier de guerre après la plus honorable capitulation, il rentra en France à la paix de 1814.

Le roi le nomma pair de France le 9 juin 1814, et chevalier de Saint-Louis le 27 du même mois. Le général Rampon siégea à la Chambre des pairs pendant les Cent-Jours, et lorsque, après Waterloo, l'armée se fut repliée sur Paris, il eut le commandement du côté sud de la capitale. Louis XVIII ne le rappela à la Chambre héréditaire que le 5 mars 1819. Depuis cette époque, il n'a point cessé de prendre part aux travaux législatifs, se tenant toujours dans la ligne d'une opposition sage et modérée.

24 avril 1849.

Le F.^o. Bouilly (Jean-Nicolas), né à Tours (Indre-et-Loire) le 24 janvier 1763.

Admis au G.^o. O.^o. le 24 juin 1824, nommé successivement Orateur et Président de cette Chambre et de celle de Correspondance ; élu en 1835 Représentant particulier du G.^o. M.^o., dignité qu'il a possédée, honorée et fait honorer jusqu'à sa mort.

C'est ici, TT.^o. CC.^o. FF.^o., que nous avons besoin d'un redoublement d'indulgence de votre part : pouvons-nous, en effet, oublier que cette tribune, d'où nous osons élever notre faible voix, a longtemps retenti des accents si pleins d'onction du doyen des hommes de lettres et des gens de bien, du F.^o. Bouilly ?

Pouvons-nous oublier que c'était lui qui présidait notre dernière fête funèbre, pressant sa fin prochaine, mais ne la redoutant pas.

S'il est des sujets pour lesquels la trop grande modestie de nos FF.^o., ou, il faut bien le dire, la coupable négligence de leurs familles, mettent quelquefois votre Orateur dans un assez grand embarras, il en est d'autres dont l'abondance l'accable. Telle est la vie de l'ancien Représentant du G.^o. M.^o.. Mais un Frère qui, comme lui, appartient à l'histoire, n'a pas besoin de tous nos efforts pour vivre dans la mémoire des hommes, et surtout dans celle des femmes et des enfants, qui ne cesseront jamais de l'appeler leur *ami*. Souffrez donc que je me borne à récapituler, aussi brièvement que possible, les titres du F.^o. Bouilly à l'estime, à la reconnaissance publique.

Appartenant à une famille de l'ancienne magistrature, dès qu'il eut fini ses études au collège de sa ville natale, ses parents lui firent faire son droit à Orléans, dont l'Université, très-renommée, était composée de professeurs habiles, propagateurs des principes et des immortels travaux de Pothier. La carrière du barreau fut, pendant longtemps, l'objet de sa plus vive ambition, le but constant de ses travaux. Présenté au serment d'avocat à la grand'chambre du parlement de Paris, par l'illustre et malheureux Tronçon du Coudray, dont la mâle éloquence égalait déjà les nobles qualités de l'âme, il

le prêta entre les mains du président d'Aligre, et à la requête de l'illustre avocat-général Seguier, père de notre premier Président actuel, et digne descendant de cette illustre et ancienne lignée de magistrats, l'une des gloires de la France. Présenté par son parrain judiciaire au Cicéron français, le grand Gerbier, dont le bienveillant accueil l'électrisa; vainqueur dans sa première cause, du célèbre Tronchet, admirateur et presque ami de Mirabeau, il voyait s'ouvrir devant lui la carrière la plus appropriée à ses goûts, à ses facultés morales, lorsque l'exil du Parlement dans la ville de Troyes lui fit changer de direction, et, réveillant en lui ses premiers instincts littéraires, lui permit de se livrer à son indomptable passion pour le théâtre.

Mais la Révolution approchait, et trop honnête homme, trop indépendant surtout pour suivre les intrigants qui déjà commençaient à l'exploiter à leur profit, le F.^o. Bouilly se réfugia dans sa belle et paisible patrie, sur ces bords délicieux de la Loire, où les antiques mœurs de ses habitants se ressentent de l'air doux et salubre qu'on y respire. Là, revêtu, presque malgré lui, de fonctions publiques, il n'usa de son crédit que pour faire le bien, et surtout empêcher le mal.

On a bien raison de dire que les premières impressions ne s'effacent jamais. Revenu à Paris, l'entraînante camaraderie qui unit et resserre les liens du jeune barreau, ne peut ralentir son penchant secret pour les brillantes illusions du théâtre. Il ne tarde pas à se lier avec Grétry, dont il adorait la fille, et qui, même après la mort tragique de cette admirable enfant, filleule de la belle et malheureuse Marie-Antoinette, a, toute sa vie, voulu voir en lui un gendre, un fils, un ami. C'est en compagnie de ce grand, de ce délicieux compositeur, qu'il donna son opéra-comique de *Pierre-le-Grand*, le premier des trente-quatre ouvrages qu'il a fait paraître sur les principaux théâtres de la capitale, et qui composent la moitié de sa carrière littéraire. Les principaux sont: au Théâtre-Français, l'*Abbé de l'Epée* et *Madame de Sévigné*; à Feydeau, *les Deux Journées*, *Une Folie* et *Françoise de Foix*; au Vaudeville, *Haine aux Femmes*, la *Leçon de Botanique* et *Fanchon la Vieilleuse*.

Mais c'est surtout ce que le F.^o. Bouilly a écrit pour la jeunesse qui respire cette douceur et cette franchise qu'on cherche vainement dans la plupart des moralistes. Les *Contes* et les *Conseils à ma fille*, les *Jeunes Femmes*, les *Mères de famille*, les *Contes aux*

enfants de France, les Encouragements de la jeunesse, sont dans presque toutes les bibliothèques ; nous plaindrions sincèrement le lecteur qui n'aurait pas dû à ces ouvrages, à ces émanations d'un bon esprit, d'une belle âme, quelques douces larmes, quelques résolutions généreuses.

Une anecdote charmante, que tout le monde a lue ou lue, *le Nid de fauvettes*, inspira de très bonne heure, au F.^o. Bouilly, cet amour indéracinable d'une sage indépendance qui lui fit constamment fuir l'ambition, et résister aux séductions de la puissance, soit que cette puissance fût la belle et malheureuse reine de France, Napoléon, Charles X, ou le roi des Français. Aussi n'est-ce qu'à la demande de tous les hommes de lettres de la capitale qu'il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur, digne récompense d'une longue vie consacrée toute entière à *bien penser, à bien dire, à bien faire*.

Lié avec toutes les célébrités de l'époque, avec tous les artistes de Paris, dont il avait soutenu les efforts, préparé ou partagé les succès, avec tous les littérateurs qu'il retrouvait, à la Société philotechnique, à celle des Enfants d'Apollon, ou dans le monde, rien n'a pu le faire dévier du sentier qu'il avait choisi sur la montagne de la vie, de cette position à mi-côte, où l'on ne craint ni la foudre, qui, comme le dit Horace, frappe toujours les monts les plus élevés, ni les débordements des fleuves qui noient les bas-fonds.

La seule ambition qu'il aurait eue, sans doute, eut été d'entrer à l'Institut. Il ne nous appartient pas de trop scruter les motifs qui s'y sont opposés : faisons seulement des vœux, puisque le passé n'est plus à nous, pour que le docte aréopage n'admette jamais dans son sein que des hommes supérieurs au F.^o. Bouilly.

Adieu, encore une fois, T.^o. C.^o. F.^o. Bouilly, toi que le G.^o. O.^o. de France a constamment entouré de son admiration, de ses récompenses, de son amour ! toi dont il était fier, qu'il montrait à ses amis comme à ses ennemis ! Adieu, nous ne verrons plus ta belle vieillesse, nous n'entendrons plus ta voix si harmonieuse, si pénétrante, qui était l'âme de nos travaux, la joie de nos fêtes ! mais, du sein de Dieu, où ton inépuisable bonté a dû te placer, reçois le serment que nous renouvelons tous ici, de rester fidèles à tes préceptes, à tes exemples !

Le F.^o. Bouilly a été remplacé, dans ses fonctions de représen-

tant particulier du G.°. M.°, par notre T.°. C.°. F.°. Bertrand, que la confiance si bien méritée de ses pairs, les négociants de la capitale, a revêtu plusieurs fois de la magistrature consulaire ; que le Roi, juste appréciateur de tous les genres de mérite, a récemment décoré de l'Étoile de l'honneur, et qui, par l'aménité de son caractère, la grâce et l'à-propos de ses improvisations dans nos fêtes maçonniques, nous fait des promesses dont nous ne tarderons pas à voir les successifs accomplissements.

3 août 1849.

Le F.°. DELAUNAY (Pierre-André), né à Fontenay-aux-Roses, près Paris, le 15 janvier 1768, Officier honoraire du G.°. O.°, admis à nos mystères dans la L.°. du *Centre des Amis*, le 30 mars 1797, député en 1802, Officier attaché à la Ch.°. Symb.°. le 24 juin 1807. Il a rempli scrupuleusement les devoirs imposés à ses fonctions jusqu'en 1819, époque à laquelle il a retiré ses lettres d'honoraire.

Fils d'un entrepreneur de bâtiments, le F.°. Delaunay fut, dans sa jeunesse, destiné à l'architecture, qu'il étudia à Paris au sortir du collège Montaigne. Ses études spéciales eurent pour objet l'architecture civile : il se fit surtout remarquer, pour son goût particulier, pour le *confortable* dans les constructions intérieures des habitations qu'il dirigea. D'une probité et d'un désintéressement à toute épreuve, joignant à ses connaissances architectoniques les connaissances non moins précieuses de la valeur relative des terres, il a joui jusqu'à sa mort de la confiance des autorités civiles et judiciaires pour les expertises qui étaient de leur ressort.

Ce fut lui qui, après la Révolution, et lors de la reprise des travaux du G.°. O.°, fut chargé, par le R.°. F.°. Montaleau père, son ami et chef de l'Ordre maç.°, sous le titre de G.°. Vén.°, d'approprier aux besoins du G.°. O.°. les bâtiments du Couvent de la Miséricorde, rue du Colombier, et plus tard d'ériger le Temple actuel appartenant également au F.°. Roëttiers de Montaleau.

Apprenant, le 3 août dernier, que notre bon F.°. Delaunay venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, nos excellents FF.°,

les docteurs Janin et Durocher, quittent en toute hâte la séance du G.^{. O.[.] , où ils se trouvaient alors, et volent auprès du malade pour lui prodiguer les secours de leur art, les consolations de leur amitié. On dit que les approches de la mort calment ordinairement toutes les agitations de l'âme, ces causes de nos défauts et de nos peines. On dit aussi que les mourants, près d'expirer, éprouvent presque toujours un soulagement qui leur laisse le temps de jeter un dernier regard sur la vie, semblables au voyageur qui s'assied un instant pour contempler le pays qu'il a parcouru avant de descendre le revers de la montagne. Hélas! ce calme, ces jouissances n'ont pas été pour notre pauvre F.[.] Delaunay; l'attaque avait été foudroyante! Il a donc quitté cette vie au milieu des regrets de ses nombreux amis et d'une famille éplorée à laquelle il a laissé pour principal héritage l'estime de tous, juste récompense de ses vertus solides autant que modestes.}

15 septembre 1842.

Le F.[.] BAPST-MÉNIÈRE, né à Hall (en Souabe), le 5 avril 1774, Officier honoraire du G.^{. O.[.] , où il fut admis le 9 janvier 1825, et d'où il retira ses lettres d'honneur en 1835, en signalant cette circonstance par un don de 500 francs pour la caisse hospitalière.}

Destiné de bonne heure au commerce, le F.[.] Bapst-Ménier se fit remarquer dans celui de la bijouterie, et fut joaillier de la Couronne sous l'Empire, la Restauration et le régime actuel.

Sa probité généralement reconnue lui attira les missions les plus importantes du gouvernement et la plus fructueuse clientèle.

Mais c'est surtout comme membre du Consistoire protestant de Paris, dont il fut élu membre plusieurs fois, et toujours à l'unanimité, qu'il se distingua par la plus modeste comme par la plus active charité.

Chargé, en 1814, comme capitaine de la garde nationale, de protéger le Musée lors de l'entrée des étrangers dans Paris, il s'acquitta de cette mission avec une prudence et une fermeté qui lui valurent des félicitations du baron Denon, directeur-général. Le 23

mars 1816, il reçut de sa compagnie une épée d'honneur, en témoignage de l'estime, de l'attachement que tous ses membres lui portaient, et pour la bonne harmonie qu'il avait su maintenir dans les rangs à cette époque difficile.

En 1818, il fut nommé chef de bataillon, et, en 1821, membre de la Légion d'honneur. Il conserva ce grade jusqu'au licenciement de la garde nationale. Ses concitoyens voulaient, en 1830, le replacer à leur tête comme chef de légion ; mais se reprochant déjà de ne plus pouvoir remplir ses fonctions au Consistoire avec le même zèle qu'autrefois, il refusa ce nouvel honneur, alléguant les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever à sa famille et à ses nombreux amis.

Il nous serait facile, T.T.. CC.. FF., de vous faire connaître une foule de traits annonçant le bon cœur, le noble caractère, l'inépuisable charité du F.. Bapst-Ménier ; mais sa modestie se fut alarmée de ces investigations ; respectons-la.

28 octobre 1842.

Le F.. DELABORDE (comte Alexandre-Louis-Joseph), né à Paris en 1774 ; ancien Grand-Maître adjoint de l'Ordre maç.. en France.

Le marquis Delaborde, père du comte Alexandre, était originaire du Béarn. Voué de très-bonne heure au commerce, sous le patronage d'un de ses oncles qui faisait d'immenses affaires avec l'Espagne et les Indes, il était parvenu par son intelligence, sa probité, sa popularité à l'une des plus grandes fortunes financières des temps modernes, plus de dix-huit cent mille livres de rente. Le noble usage qu'il en faisait, en commandant des travaux d'une utilité générale, d'une magnificence princière, en fondant de vastes établissements de bienfaisance, en soutenant le crédit de l'État, comme l'honneur de ses concitoyens, tous ces titres à l'admiration, à la reconnaissance publique, ne purent, hélas ! le garantir de la tourmente révolutionnaire.

Orphelin dans la fatale journée du 48 avril 1794, orphelin d'un

aussi digne père, le comte Alexandre Delaborde, alors âgé de vingt ans, et qui, destiné à la marine, comme ses deux frères aînés, victimes tous deux de leur sublime dévouement dans l'expédition de Lapeyrouse, avait été élevé au collège de Juilly, se réfugia en Autriche. Il y servit dans les dragons de Kinski, et, durant le cours de cinq campagnes, fut blessé plusieurs fois. S'il a eu le malheur de porter les armes contre son pays, on ne saurait lui en faire un crime ; ce fut le résultat presque forcé de sa position. Mais le traité de Campo-Formio le rendit à sa première patrie et à la culture des arts, dont il avait puisé le goût dans ses premières années auprès de son père, qui les protégeait avec autant de libéralité que de discernement. Ce goût, qui ne tarda pas à devenir une passion, le conduisit en Italie, puis en Espagne, où il conçut le projet de consacrer à la Péninsule un ouvrage dans le genre de celui que M. le comte de Choiseul-Gouffier, notre ambassadeur à Constantinople, venait de publier sur la Grèce. Suivi dans cette vue par d'habiles dessinateurs qu'il entretint à ses frais tout le temps que durèrent ses pittoresques caravanes, et bon dessinateur lui-même, il fit paraître le *Voyage pittoresque d'Espagne*, ouvrage rempli d'érudition, d'exactitude, que l'on consultera toujours avec fruit, et dont la publication lui coûta des frais immenses.

Plusieurs souverains de l'Europe, notamment Charles IV d'Espagne, avaient souscrit pour un très-grand nombre d'exemplaires, coûtant 3,000 francs chacun ; mais les événements de la guerre continentale rompant toutes les relations industrielles des nations étrangères avec la France, M. Delaborde vit ses espérances de juste indemnité détruites, et le reste de sa fortune gravement compromis. Ce fut là un des motifs qui le déterminèrent à s'attacher à l'Empereur et à courir la carrière des emplois.

Nommé auditeur au Conseil d'État en 1806, il accompagna l'Empereur à Madrid ; puis fut chargé, pendant la guerre de 1809 avec l'Autriche, de diverses missions pour le succès desquelles il tira un grand parti de la connaissance qu'il avait du pays et des relations qu'il y avait conservées. Il fut nommé maître des requêtes en 1810, et chargé, en 1811, des services des ponts et chaussées du département de la Seine. Appelé en 1814 aux fonctions d'adjudant-major de la garde nationale, il accepta la pénible mission d'aller, pendant la nuit de la reddition de Paris, traiter de la capitulation au nom et pour la part de la garde nationale. Pendant les cent jours, il fut premier écuyer du prince Lucien.

Deux ans auparavant, en 1813, M. Delaborde avait été nommé membre de la troisième classe de l'Institut, en remplacement de M. de Toulangeon. Cet honneur, l'une des plus belles consécration du mérite littéraire, était bien dû au savant plein de goût, au laborieux antiquaire, au publiciste consciencieux qui, dans une foule d'ouvrages et de discours, avait su augmenter les richesses nationales.

Cet honneur, il l'a justifié de nouveau par vingt années d'utiles travaux politiques, littéraires et artistiques. Nous rangerons parmi ces derniers, sa belle et nationale description des Château et Musée de Versailles.

Ses soins constants pour la propagation de l'instruction élémentaire, pour l'amélioration des prisons, des hospices, pour le soutien de toutes les entreprises sagement libérales, le désignèrent au choix des électeurs, qui l'envoyèrent, en 1822, à la Chambre des députés, et qui, depuis cette époque, n'ont pas cessé de l'y maintenir, ne pouvant qu'applaudir à ses lumières, à son patriotisme; nous ajouterions aussi à son désintéressement, si l'excès n'était pas blâmable en toutes choses, si l'on ne savait pas qu'il faut toujours être juste avant d'être généreux.

A cette preuve de l'estime de ses concitoyens, ses confrères ne tardèrent pas à en ajouter une autre, en le nommant questeur de la Chambre, fonctions où sa parfaite amabilité sut concilier sans peine les exigences parlementaires et les convenances sociales.

On ne sait pas assez tous les services que rendit notre F.. Alexandre Delaborde, soit à la Maç.. française, si violemment attaquée en 1823, et qu'il soutint envers et contre tous, de concert avec les maréchaux Macdonald et Beurnonville; soit comme aide de camp du Roi, par son heureuse intervention auprès du pouvoir, lors du dernier état de siège de Lyon, et en réussissant à faire donner par la liste civile d'importantes commandes au commerce ébranlé de cette ville.

Ce fut dans cette même année 1834 que le F.. Alexandre Delaborde a été élevé à la dignité de G.. M.. adjoint de l'Ordre maç.. en France, et il n'est pas un seul de vous, TT.. CC.. FF.., qui ne se rappelle la chaleur, la grâce, l'à-propos qu'il ne cessa d'y apporter.

Fixé dans ces derniers temps en Italie, le F.°. Alexandre Delaborde ne voulut pas avoir les honneurs d'une place dont il n'avait plus les charges, et il donna sa démission en 1844.

Il fallait, pour G.°. M.°. adjoint de l'Ordre maç.°. en France, un F.°. haut placé dans l'opinion publique, d'une noble indépendance de caractère et de position, aimant la Maç.°, c'est-à-dire la connaissant bien, *voulant, pouvant, sachant* s'en occuper; d'une noble fermeté pour bien exercer le commandement, d'une grande douceur pour se le faire pardonner. Aussi avez-vous choisi, pour remplacer le F.°. Alexandre Delaborde, un de ses confrères à la Chambre des députés, un homme constamment chargé de travaux de confiance dans la Chambre comme en dehors, porteur d'un nom que la fidélité immémoriale à la gloire comme au malheur, a rendu populaire, en un mot le comte Emmanuel de Lascase.

— Et maintenant, TT.°. CC.°. FF.°, que nous venons de jeter quelques fleurs sur la tombe de nos FF.°. décédés, que nous venons de payer un juste, mais faible tribut d'hommages à leur mémoire chérie, nous reposant sur vos fidèles souvenirs du soin de compléter cette faible esquisse, ne nous reste-t-il plus rien à faire? Les pieuses réflexions qu'à dû faire naître en nous la solennité de ce jour seraient-elles sans résultat? Nous espérons que non.

Pour tout véritable Franc-Maçon, le doute n'existe pas, le doute, *cette mer agitée dont la religion est l'unique port*. A quiconque oserait nier Dieu, le Franc-Maç.°. dit : « Faites-moi un brin de « mousse; » à quiconque voudrait nier l'immortalité de l'âme, il demande s'il y aurait un tourment sur la terre qui ne fût préférable à l'anéantissement. S'il désigne quelquefois Dieu, sous le nom de Grand Arch.°. de l'Univers, c'est par respect pour d'anciennes traditions, pour d'anciens symboles; car il sait bien que « Dieu seul « est un mot réel, seul présente une idée », et que, par une propriété mystérieuse comme lui-même, c'est un mot *sui generis*, un mot *tétragramme*, comme au temps de Pythagore. Il sait, le Franc-Maç.°, « que la vertu elle-même serait une grande démençe, si, « derrière les hommes, il n'y avait Dieu. » Oui, c'est notre foi qui découvre bien loin à l'horizon le triangle lumineux, la délivrance promise; mais le poète l'a dit : « La foi qui n'agit point, est-ce « une foi sincère ! »

L'impitoyable loi des probabilités nous assure que tous ceux qui assistent à cette fête n'assisteront pas à la prochaine; que quelques-uns y assisteront peut-être avec un autre rôle que celui d'auditeur. Dans quelques jours, que dis-je, tout à l'heure peut-être, vous, moi, nous irons rendre compte à notre Créateur de l'emploi de ses dons. Rappelons-nous donc bien vite, pour ne l'oublier jamais, que l'amour, la tendresse paternelle, la piété filiale, *toutes les affections qui donnent du prix à la vie, s'anoblissent encore à la pensée de la mort*; que la mort est la plus grande, la meilleure leçon de la vie; et faisons en sorte que l'éternité soit pour nous comme *ces belles contrées de l'Orient, dont on respire l'air embaumé avant d'en avoir touché le sol!!!*

Gloire à Dieu!!!

HENRI-WENTZ.



Inspection des LL. de l'Ouest de la France

1843

G. O. DE FRANCE

CHAMBRE SYMBOLIQUE

Séance du mardi 21 novembre 1843.

TT. CC. FF.,

Cette année ce n'a plus été en Italie ou en Espagne, en Allemagne ou en Angleterre, en Orient ou dans la patrie d'Homère que j'ai, pendant les dernières vacances du Palais, voulu porter mes pas curieux, mais dans la partie de notre bonne France qui, presque seule, m'était jusqu'ici à peu près inconnue, la Bretagne et la Vendée.

Informée de mon projet, la Ch. symb. a daigné, dans sa séance du 8 août dernier, me confier l'honorable mission d'inspecter les Atel. existants dans les divers départements de l'Ouest.

Je viens vous rendre compte de ce mandat, laissant, bien entendu, de côté, les observations profanes du touriste, même celles de l'avocat, sur tout ce qui se rattache aux prisons, bagnes et autres établissements pénitentiaires, et me bornant à la partie purement maç.

Je craignais, en commençant ma tournée, qu'il ne s'élevât quelques difficultés ou objections, et sur l'art. 448 des statuts généraux d'après lequel toute Commission d'inspection doit être composée de trois membres, et sur le pouvoir même dont j'étais porteur, lequel, dans l'énumération des départements, ne fait pas mention de ceux

du Morbihan, de la Manche et du Calvados; mais j'ai bien vite été rassuré, les At.° et Maç.° que j'ai vus ayant tous lutté de cordialité pour moi, et surtout de déférence pour le G.° O.° que j'avais l'honneur de représenter.

Nantes (26 et 27 septembre 1843).

Les deux LL.° de cette ville ont chacune un local séparé, un matériel en propre, un régime distinct. La première par l'ancienneté, *Paix et Union*, est presque uniquement composée d'ouvriers et de chefs d'ateliers. L'autre, *Mars et les Arts*, renferme les armateurs, les négociants, les artistes, les personnes enfin tenant aux professions libérales; et comme à chacune de ces LL.° est attaché une sorte de cercle ayant jardin, billard, jeux de société, ou chaque F.° peut venir, chaque jour, du matin au soir, les visites mutuelles sont rares, les affiliations plus rares encore.

Lorient (1 et 2 octobre 1843).

La R.° L.° *Nature et Philanthropie*, qui a mérité par son zèle de participer aux récompenses maç.° instituées par le G.° O.°, avait tenu séance récemment. et, pour ne pas trop déranger ses membres, la plupart très-occupés, j'ai dû résister à l'offre que l'on me faisait d'en convoquer une extraordinaire; mais dans une assez longue conférence avec les principaux Off.° de la L.° et du Chap.°, j'ai appelé leur attention sur les différents objets consignés dans l'instruction qui a été faite en exécution de l'arrêté du Comité central du 9 novembre 1839, et j'ai recueilli leurs vœux, du moins les plus pressants. En première ligne est celui de la création d'un Conseil de 30°, pour laquelle ils m'ont même adressé la demande officielle ci-jointe que je prierai le chef de notre Secrétariat de vouloir bien soumettre, ou faire renouveler directement, suivant l'usage, au grand Conseil des Rites, car, malgré mon titre de 33°, je n'aurais pas pu prendre sur moi de les dispenser de toutes les formules voulues en pareil cas.

Ici se présente tout naturellement un objet qui m'a paru de la plus haute gravité, je veux parler du Rite des *Sublimes Élus de la vérité*, dont le siège métropolitain est à Rennes, dans le sein de la *Parfaite Union*; qui a des dépendances à Brest, Niort et Roche-

fort; qui, en un mot, se dit antérieur au G.°. O.°. de France, et par conséquent indépendant de lui. Les statuts de ce Rite qui m'ont été communiqués officieusement, ont, comme bien vous pensez, TT.°. CC.°. FF.°, provoqué de ma part une foule d'observations que je vous demanderai la permission de renouveler, lorsque vos travaux le permettront, en présence d'un des membres les plus éclairés de cette Chamb.°, dont j'ai vu le nom porté sur leur tableau, le R.°. F.°. Luczot.

Brest (6 octobre 1813).

Malgré toutes mes instances pour qu'on ne dérangeât pas les *Disciples de Sully*, le T.°. C.°. F.°. Michel, leur digne Vén.°, a voulu les convoquer extraordinairement, et j'ai eu le bonheur d'assister à une séance des plus régulières. Une réception devait avoir lieu, mais de consciencieuses investigations ayant fait, après une longue discussion, ajourner le profane, j'ai appelé l'attention de la L.°. constituée dès lors en L.°. de famille, non-seulement sur les instructions arrêtées dans le Comité central du 9 novembre 1839, mais encore sur la prochaine révision des statuts généraux, qui fait un devoir aux At.°. de transmettre à la Commission leurs vœux et leurs vues pour le bien de l'Ordre. J'ai entendu avec une vive satisfaction les discussions lumineuses que l'on a commencées sur quelques-uns des principaux points, et surtout l'engagement formel, qui a même été consigné au procès-verbal, de consacrer la plus grande partie des séances prochaines à cette grave matière, pour le résultat vous en être adressé dans une suite de procès-verbaux réguliers.

Après la tenue, pendant laquelle, je le répète, tout s'est passé avec une décence parfaite, j'ai visité en détail, les livres, les archives, les diverses dépendances de l'At.°. des *Disciples de Sully* établies dans un local concédé à cet effet par l'une des premières et plus anciennes notabilités de la ville, le T.°. C.°. F.°. Guilhem père, ancien député du Finistère, et dont les fils suivent fidèlement les nobles traces.

Le Rite des *Sublimes Élus de la vérité*, dont j'avais la faveur de vous parler à l'occasion de la L.°. de Lorient, ma fourni le sujet d'un assez long entretien avec le T.°. C.°. F.°. Mangin-d'Oins, également ex-Député du Finistère, et Président de la section de ce

Rite établi à Brest. Nous parlerons sérieusement de tout cela en présence du F.°. Luczot, qui nous expliquera sans doute comment il est possible de prêter serment au G.°. O.°, seul dispensateur et régulateur des Rites en France, et de faire partie d'un At.° ou Rite qui se dit hors de son obédience (art. 240).

Rennes (13 octobre 1843).

A peine informé de mon arrivée, le T.°. C.°. F.°. Boucault, Vén.° de la *Parfaite Union*, s'est empressé de rapprocher, sur les planches déjà prêtes à partir, le jour de la convocation, en sorte que j'ai eu le même bonheur qu'à Brest, celui d'assister à une tenue de L.°. — Même régularité de travaux, même louable approbation des diverses dépendances de l'établissement maç.°, même promesse de s'occuper sérieusement de la prochaine révision des statuts; mais il faut bien le dire aussi, même singularité de situation pour ce qui touche au régime des sublimes *Élus de la vérité*.

Caen (20 octobre 1843).

La plupart de FF.°. Officiers de la R.°. L.°. la *Thémis* étant absents, une tenue, même extraordinaire, était presque impossible; mais j'ai longtemps causé avec le Vén.°, et indépendamment des objets d'une utilité générale, pour lesquels il m'a promis d'appeler l'attention de ses FF.° à l'occasion de la prochaine révision des Statuts généraux, il est plusieurs points qui ont donné lieu de sa part à des explications satisfaisantes.

Ainsi, bien que la L.°. ait vu ses finances fortement diminuées par plusieurs dépenses extraordinaires, notamment par un vote de 200 francs pour les malheureuses victimes de la Guadeloupe, le Vén.° m'a fait espérer une subvention prochaine pour la maison de secours.

Si l'Annuaire de 1843 n'indique pas le député de la *Thémis*, c'est qu'il n'a pu être nommé qu'après l'impression; mais il a remis ses pouvoirs en juin dernier; c'est le F.°. Charles Jobert.

Il y a même une demande pour la reprise des travaux du Chap.°. qui est en sommeil depuis 1828, et pour laquelle on m'a dit avoir récemment déposé 77 francs à votre Secrétariat.

Les livres et archives de *la Thémis* sont bien tenus; elle compte 69 membres cotisants.

Falaise et Lisieux (22 et 24 octobre 1843).

Les At. de ces deux villes continuent d'être en sommeil; l'importance toujours croissante du pays, sous les rapports industriel, commercial, et surtout agricole, fait désirer que le réveil ne tarde pas trop, et quelques causeries aimables avec deux ou trois des anciens membres seraient probablement de nature à l'opérer.

Rouen (27 et 28 octobre 1843).

Les six LL. de cette ville, qui se tiennent dans deux locaux séparés, étaient malheureusement pour moi en vacances à cause des fêtes de la Toussaint. J'ai pu néanmoins visiter, dans tous ses détails, le grand Temple de la rue des Carmes, et la vérité me force à dire que, sous beaucoup de rapports, le nôtre, TT. CC. FF., pourrait lui porter envie. Aujourd'hui du reste que, grâce au chemin de fer, Rouen est pour ainsi dire un faubourg de la capitale, rien de plus facile pour chacun de nous que de s'en assurer, et il en résulterait sans doute des avantages réciproques.

Et maintenant, TT. CC. FF., que je viens de vous rendre un compte sommaire de ma mission, disposé que je suis à la compléter de mon mieux par mes réponses aux interpellations qui me seraient faites, permettez-moi de vous soumettre quelques observations générales, en forme de résumé.

1° La maison de secours passe trop, auprès des LL. des départements, pour n'être utile qu'à Paris; il y aurait donc lieu de leur faire sentir, ne fût-ce que dans le prochain compte-rendu annuel, que cet établissement est réellement d'un intérêt général pour l'Ordre.

2° La province se plaint généralement du trop grand nombre d'initiations qui ont été légèrement faites à Paris depuis une douzaine d'années. Ne pourrait-on pas, pour prévenir le renouvellement de ses trop justes plaintes à cet égard, ajouter à la désignation, un peu trop élastique peut-être, d'*hommes libres* portée à l'art. 2 des Statuts, celle d'*indépendants*, ou tout autre complétant l'idée?

3° Une foule de bons esprits, tant à Paris que dans les départements, désirent faire disparaître de nos Statuts les incompatibilités, les anomalies, les lacunes, les impossibilités qui s'y trouvent encore. Ne serait-ce pas le cas de profiter de l'expiration prochaine de la période quinquennale pour donner un peu de vie aux articles 257 et 860, en provoquant, par une circulaire, l'envoi des vœux et observations des At.°, comme, dans le temps, on l'a fait si utilement en France pour notre admirable Code civil? Cette circulaire ne serait-elle pas la meilleure réponse que le G.°. O.° pourrait faire, en ce moment, à tous ceux qui lui reprochent de ne pas être à la hauteur de sa mission, et, en philosophie comme en bienfaisance, en science comme en humanité, de se laisser devancer par les institutions profanes?

4° J'ai reçu, tant en L.° que dans l'intimité, de nombreuses plaintes sur la trop grande latitude laissée à la malveillance pour écarter indéfiniment un Récipiendaire, souvent très-digne, de l'Ordre, au moyen de trois boules noires dont on ne rend aucun compte à personne; sur les difficultés que l'on croit trouver dans les instructions maç.° pour confier le grade de Rose-Croix à un Israélite; sur les entraves apportées à l'affiliation par les art.° 336 et 344. et d'un autre côté sur la facilité de les éluder; sur ce qu'il y a de singulier dans la présence d'un Grand Maître Adjoint de l'Ordre, quand on fait semblant de ne pas penser au Titulaire qui existe; sur beaucoup d'autres objets encore, mais je n'y insisterai pas, tout cela devant trouver place dans les observations que l'on m'a promis d'adresser au G.°. O.° pour l'époque de la révision des Statuts.

Je me bornerai à exprimer le vœu qu'à l'avenir l'Annuaire indique les jours de tenues des différentes LL.° de la Correspondance. Les Inspecteurs et les Frères visiteurs trouveraient, dans cette bien simple mention, une grande économie de temps, et des avantages qui frappent tous les yeux. Pour cela, que faudrait-il? un mot de demande formelle à chacun des députés. Quant à la crainte qu'on aurait eue jadis de donner par là trop de facilités aux FF.° quémanteurs, elle doit être bien diminuée, si tant est qu'elle existe encore, depuis la fondation de la maison centrale de secours.

HENRI-WENTZ.



Discours de la Fête d'Ordre d'Été

1844

G.°. O.°. DE FRANCE

SOLSTICE D'ÉTÉ 5844

FÊTE D'ORDRE, LUNDI 24 JUIN 1844

DISCOURS

Du F.°. HENRI-WENTZ, *Orateur de la Chambre symb.°.*

TT.°. CC.°. FF.°,

Appelé, par mes fonctions, au dangereux honneur de porter la parole au nom du G.°. O.°. de France, dans la solennité de ce jour, une première pensée m'est venue naturellement, c'est la crainte de vous dire, et de vous dire moins bien, ce que vous auriez déjà entendu, plusieurs fois peut-être, de la bouche de mes habiles prédécesseurs.

J'ai donc voulu connaître les sujets divers qu'ils ont traités devant vous, et la chose m'a été facile, grâce à la bienveillance habituelle, au zèle éclairé du F.°. Pillot, chef de votre Secrétariat, qui m'a ouvert vos archives si bien mises en ordre par ses soins et ceux des TT.°. CC.°. FF.°. Vaussier et Lécalle.

Mais, après avoir lu attentivement et médité les soixante-six procès-verbaux des fêtes solsticiales célébrées au G.°. O.°. de France depuis des siècles, mon embarras, pour ainsi dire, a redoublé.

Ne craignez pas, TT.°. CC.°. FF.°, que, pour justifier ou même expliquer mon impuissance, je veuille faire l'inventaire fidèle de toutes vos richesses à cet égard, travail qui pourtant aurait son utilité, tant on oublie vite; mais qu'il me soit permis, avant d'aborder franchement ma tâche, de vous soumettre quelques-unes des difficultés qu'elle m'a offertes.

Sous l'empire des anciens Statuts, votre Orateur était spécialement chargé de rendre un compte analytique des travaux du G.°. O.°. dans l'intervalle de chaque fête d'ordre, et les attributions du Secrétaire concernaient surtout la statistique. Peu à peu les rôles ont changé, c'est-à-dire que celui du Secrétaire s'est étendu, s'est augmenté d'une partie de celui de l'Orateur, et que ce dernier, à l'instar de ce qui a lieu pour les mercuriales du Palais, a, chaque fois, traité quelque sujet de morale maçonn.° ou de philosophie générale.

D'après cet usage, qui date déjà de loin, et auxquels les Statuts de 1839 ont donné force de loi, le vaste champ de la pensée a été sillonné dans tous les sens.

L'homme du siècle, qui pourrait bien avoir reçu la lumière dans les lieux mêmes où l'on place généralement le berceau de la Maçonnerie, en Egypte, Napoléon, à qui tant d'éloges étaient dus pour avoir sauvé la France de l'anarchie, et en avoir fait la nation la plus puissante des temps modernes, Napoléon ne pouvait pas trouver la Maçonnerie insensible; et son nom a retenti dans nos Temples, avec un enthousiasme d'autant plus vrai, qu'alors princes, ministres, maréchaux de France, magistrats, fonctionnaires de toute classe, simples particuliers, tout le monde se faisait un plaisir, un honneur d'assister à nos séances.

Aux dithyrambes sur nos victoires, aux stances sur les malheurs

de la guerre, succédèrent bientôt les odes à la paix, les actions de grâces à ses auteurs; mais, au milieu de ces manifestations tant soit peu officielles, une place noble et grande fut toujours laissée au développement de quelque une de ces vérités qui sont la base de notre Ordre.

C'est ainsi, par exemple, que, lors de la suppression des Loges provinciales, pouvoir intermédiaire entre la diète maçonn. et les Atel. réguliers, mais dont le temps était fini, des appels successifs furent faits à la fusion et à la régularisation de toutes les Loges; et ces appels furent entendus par près de neuf cents Ateliers dont se composait alors la Maçonnerie française.

Pour le maintien d'un pareil résultat, on redoubla partout d'indulgence, en prenant pour mot d'ordre cette belle pensée d'un de nos plus illustre prédécesseurs, le T. C. F. comte Régnauld, de Saint-Jean-d'Angély : « craignons d'élever des monuments de dis-
« corde, en publiant des œuvres où les dissensions sont rappelées,
« et n'oublions pas que notre Ordre est une association de mystère
« et d'amour. »

Plus tard, et toujours dans cet esprit de suite si nécessaire en tout, on vous parla de l'*union* qui fait la force; des *devoirs* de l'*homme*, dont l'accomplissement seul lui donne des droits; de l'*amitié*, qui doit avoir pour bases la vérité et la vertu; de la *modération*, signe caractéristique de la bonté unie à la force; du *désintéressement*, qui est presque tout le secret de la prospérité des Sociétés maçonn.; des *compensations*, système vrai si on l'applique à l'ensemble de la création, et qui cesse de l'être appliqué aux individus; des alternatives du *bien* et du *mal*, qui ont fourni à la philosophie religieuse son plus fort argument en faveur de l'*immortalité de l'âme*, dogme qui, à lui seul, explique tout le système du monde.

Certes, T. C. F., une Institution qui repose sur de telles maximes, semblerait trouver grâce devant la calomnie, si ce n'était, au contraire, le propre de la calomnie de s'attaquer à tout ce qui est beau et bon. Plusieurs discours ont donc été consacrés à la réfutation victorieuse des violentes attaques qui ont été dirigées contre notre Ordre, et au rappel de tout le bien qu'il a déjà opéré.

Comme dédommagement de ce qu'il y a de triste dans le passé,

on a porté naturellement les yeux vers l'avenir, et l'on vous a parlé de l'*avenir*, non de cette espérance que, dans un de ses mauvais moments, le poète arabe compare à une : « jolie promenade conduisant à une mauvaise auberge. » Mais de cette espérance que le vertueux Dupont de Nemours appelait : « Ce riche capitaliste qui « prête au malheur présent sur le bonheur à venir ; » et, passant de cette idée générale à ses applications particulières, on vous a entretenus des espérances permises à la Franc-Maç., si elle sait être fidèle à elle-même.

Qui dit espérance, dit aspiration vers le bonheur. Vous avez donc assisté à la recherche de ce bonheur que l'on confond trop souvent avec la prospérité, oubliant que celle-ci résulte presque toujours du savoir faire ou du hasard (s'il y a un hasard) tandis que le véritable bonheur, dans la puissance, dans la gloire, dans l'ambition, dans la fortune, dans les plaisirs, dans la Maç., elle-même, ne vient qu'à la suite du devoir.

En jetant quelques fleurs sur la tombe des FF.°° décédés, vos Orateurs se sont rendus les fidèles interprètes de votre reconnaissance, pour les services de ces Frères; de la reconnaissance, cette mémoire du cœur que le monde profane a si courte, et qui ne fait jamais défaut à la Maç.°°. dont elle est une des plus douces joies; et comme à ces pertes succédaient forcément des acquisitions nouvelles, les nouveaux membres appelés dans votre sein apprenaient, en même temps, la marche qu'ils avaient à suivre pour être, à leur tour, les fermes soutiens d'une Institution grâce à laquelle la justice a de l'activité, l'innocence un appui, l'indigence des secours, la vertu des panégyristes, le zèle des admirateurs, la piété des disciples, et le royaume de César de bons citoyens.

Plusieurs fois des torrents d'érudition ont coulé devant vous, apportant les débris des Institutions antiques, sœurs de la nôtre, depuis les anciennes et pompeuses fêtes du soleil, hommage touchant et pur des peuples primitifs, jusqu'aux mystiques contemplations des ordres monastiques; depuis les temples de l'Égypte et de la Grèce, jusqu'à ceux de Strasbourg et de Westminster; depuis les temps de Confucius, de Zoroastre, de Moïse, de Pythagore et de Virgile, jusqu'aux Croisades, jusqu'à l'ordre des Templiers, jusqu'aux Associations religieuses, politiques et industrielles de nos jours.

Tout en rendant justice à ce qu'il y a de véritable intérêt dans ces recherches, dans ces assertions, dans ces combats d'érudition, la Maç., quant à moi, ne m'a jamais semblé ni aussi ancienne, ni aussi récente, ni aussi cachée, ni aussi visible; mais éternelle comme l'enrôlement des bons contre les méchants. Depuis longtemps, en effet, je suis de l'avis du T.°. C.°. F.°. Des-Étangs, ancien Vén.°, de notre Loge des *Trinosophes*, lorsqu'il dit dans son *Lien des peuples*, petite brochure dix fois plus substantielle que bien des gros volumes : « Dès qu'il y a eu des êtres souffrants, il y a eu des « Maçons pour les soulager; dès qu'il y a eu des hommes injustes, « il y a eu des Maçons pour réparer leurs torts; dès qu'il y a eu « des fourbes, des oppresseurs, il y a eu des Maçons pour les haïr, « pour les combattre, et pour diminuer les maux dont ils désolaient « la terre ! »

S'il y a une chose sur laquelle tous les Maç.°. véritables sont d'accord, c'est la convenance, rappelée dans tous les Statuts, d'éviter soigneusement les discussions politiques et religieuses, et les rares exceptions que l'on pourrait opposer à cette règle, comme la fête célébrée à l'hôtel de ville, le 16 octobre 1830, n'ont fait encore que la confirmer.

Aussi, après quelques digressions amenées par la force des circonstances, et tendant à prouver que la vraie politique n'est que la philosophie, c'est-à-dire la Maçonnerie appliquée au gouvernement des nations, et que la Maç.°. où le pouvoir s'exerce par la persuasion, n'a pas été trop flattée quand on l'a appelée gouvernement modèle, s'est-on bien vite empressé de revenir aux anciennes habitudes, en continuant de traiter, à vos diverses fêtes d'ordre, quelque sujet de morale ou de philosophie.

Alors cette tribune a retenti de paroles souvent éloquentes, et toujours généreuses, sur la *dignité en Franc-Maç.°.*; sur le *travail*, cet art pratique du bonheur; sur la *liberté*, qui n'est durable qu'autant qu'elle est basée sur la modération; sur l'*éducation morale*, lien naturel entre toutes les classes de la société; sur la *philosophie de l'histoire*; sur nos *préjugés*, dont l'histoire est celle des malheurs du monde; sur l'*indifférence* et le *zèle* en Franc-Maç.°.; sur l'*étude*, envisagée d'une manière plus sérieuse que ne l'a fait

l'auteur si justement regretté des *Messéniennes*, dans son joli poème se résumant en ce vers :

L'étude après l'amour est le meilleur des maux ;

Sur la nécessité de plus en plus grande de l'*union*, la création du G.°. O.°. comme centre, n'ayant pas eu d'autre cause ; sur l'*emploi du temps*, cette étoffe, comme disait Franklin, dont la vie est faite ; sur la *Mission* de la *Franc-Maç.*°, qui est de guider l'homme vers l'accomplissement de ses destinées ; sur le *duel*, cette question à laquelle notre illustre F.°. Dupin aîné, a attaché son nom, comme il l'avait fait à celle de l'inamovibilité de la magistrature, « question » dans laquelle il avait contre lui une loi muette, un préjugé ressemblant à un principe, et une jurisprudence inflexible ; » enfin, sur ce que la *Maç.*° a déjà fait et peut faire encore pour le bien de la société.

Dès l'année 1825, on se plaignait, à cette tribune, de l'épuisement des sujets. Jugèt, TT.°. CC.°. FF.°, par la longue, quoique imparfaite encore, énumération de ceux que je viens d'y ajouter, si je n'avais pas raison de vous parler, en commençant, des difficultés de ma position.

Sachant, avec le vieux poète Chaucer, qu'il n'y a presque rien de *neuf en ce monde que ce qui a vieilli*, je voulais d'abord vous soumettre un travail, aussi rajeuni que possible, sur quelques-uns des sujets à l'ordre du jour, comme l'esclavage, le régime pénitentiaire ou l'instruction publique ; mais des pouvoirs plus compétens, plus officiels que le nôtre, viennent d'envahir ces vastes champs, et la moisson a été si abondante, si riche, j'espère pouvoir ajouter bientôt si fructueuse, qu'il me resterait à peine quelque chose à glaner.

Habitué, comme vous savez, à consacrer, chaque année, les deux ou trois mois des vacances du Palais à quelque voyage à l'étranger, j'avais eu aussi la pensée de vous entretenir et des pays où la *Maç.*° est florissante ou reconnue, et de ceux où elle est méconnue ou persécutée. Mais d'abord, j'ai déjà abordé succinctement ces sujets, soit dans ma correspondance, soit dans mes rapports écrits ou ver-

baux; et aujourd'hui, pour y donner toute la latitude qu'ils comporteraient, il me faudrait toucher à la politique, fruit défendu, ou vous donner, moi aussi, mes impressions de voyages, autres fruits qui probablement ne seraient guère plus de votre goût.

Enfin, et c'est ici ma dernière objection, je me suis demandé si, à l'instar de mes prédécesseurs, les FF.: Dupaty, Alissan de Chazet, Bouilly, je ne ferais pas un heureux appel à votre indulgence, en sortant quelque peu des routes frayées, des chemins battus, en essayant de parler avec vous, et avec votre coopération, cette langue de tous les temps, de tous les pays, de toutes les conditions, « la seule qu'on n'apprenne pas, et dans laquelle, au lieu d'analyser ses sentiments on les donne, » autrement dit, en humble prose, en essayant de vous faire un petit discours en vers. Ce qui m'encourageait dans cette témérité : « c'est qu'il ne faut qu'une « belle nuit, la solitude d'un grand bois, le bruit du vent autour de « la cheminée d'une cabane, une mort soudaine, une prière à l'église, l'exaltation d'un sentiment tendre, la joie d'un bonheur « imprévu, un songe, une ombre, pour jeter une âme pensante « dans cette disposition particulière qui a été le génie de Byron et « de l'auteur de Réné. »

Mais, bien vite, je me suis rappelé l'axiôme de Gresset :

« Que sans quelques grains de folie

« On ne rime plus à trente ans.

Et la défense bien plus énergique d'Horace d'être poète médiocre :

« Médiocribus esse poëtis

« Non homines, non ~~ei~~, non concessere columnas. »

Je me suis rappelé surtout qu'en général ce qui est, est plus poétique que ce que nous rêvons, et que les prodiges actuels de la science et de l'industrie, parentes très-éloignées, sinon ennemies de la poésie, rendaient cette vérité plus frappante que jamais.

Quel merveilleux de la poésie pourrait, en effet, lutter aujour-

d'hui contre les merveilles, par exemple, de la vapeur, cette découverte moderne, que déjà l'on peut assimiler à celles de l'imprimerie, de la découverte de l'Amérique, de la poudre à canon, du télescope, de la boussole, en un mot à toutes celles qui ont changé la face du monde ! Cette découverte qui commence à réaliser le rêve de l'illustre Leibnitz pour la conciliation de tous les gouvernements, de toutes les sectes de philosophie, de tous les cultes religieux ! Oui, l'emploi de la vapeur, et bientôt celui de l'air atmosphérique, n'ont peut-être pas besoin de plusieurs siècles pour amener les hommes à n'avoir presque plus qu'une même langue, une même unité de mesure, une même monnaie, une même législation, une même morale, un même Dieu !

C'est pour la prompte édification possible de ce temple majestueux, dont celui de Salomon n'était que la figure, que tous les hommes doivent être des ouvriers, que les ouvriers doivent tous apporter quelques pierres. Nul ne saurait s'en exempter, et nous, Francs-Maç.°, moins que personne, nous qui devons avoir pour mission d'être les moniteurs de la grande classe du genre humain,

L'arrêté pris par le G.°. O.°. de France, le 15 décembre 1843, et portant qu'à l'avenir, indépendamment des séances indiquées par les Statuts généraux, le G.°. O.°. aura quatre tenues extraordinaires par an, lesquelles seront exclusivement consacrées à la discussion des affaires d'intérêt général pour la Maç.°, cet arrêté, qui a déjà reçu un heureux commencement d'exécution par la délibération à laquelle ont donné lieu, dans le G.°. O.°, du 12 avril dernier, les lumineux rapports présentés au nom de la Commission permanente par nos bons FF.°. de Saint-Jean et Pouchet, cet arrêté, dis-je, témoigne hautement de la constante sollicitude du Sénat maç.°. pour aller au-devant de tout ce qui peut être utile à l'Ordre.

Le premier Bulletin trimestriel qui en a été publié récemment, vous fait embrasser d'un coup-d'œil l'état actuel de la Franc-Maç.°, les causes de son malaise, et la nécessité de réformes efficaces.

Prenant donc les choses au point où la Commission permanente les a laissées, nous vous demanderons la permission, TT.°. CC.°. FF.°, de descendre un moment de la hauteur des généralités, et de mettre à profit l'époque, aujourd'hui arrivée, de la révision quinquennale des Statuts de 1839, pour rechercher avec vous les incom-

patibilités, les anomalies, les lacunes, les impossibilités, les double-emplois, en un mot, toutes les imperfections qui existeraient encore dans ces mêmes Statuts : bien connaître les causes d'un mal, n'est-ce pas être aux trois-quarts de sa guérison ?

Et d'abord, répondant à ces esprits aventureux qui, dans leur imprudent prosélytisme, voudraient faire table rase, pour substituer, quoi ? nous ne le savons pas, ou, pour mieux dire, nous ne le savons que trop ; nous les prions encore et toujours de se rappeler que notre mission n'est pas de détruire, mais de conserver et améliorer, n'est pas de blâmer, mais d'encourager et de protéger. Nous nous garderons par conséquent de les suivre sur les terrains brûlants où ils se lancent en aveugles ; mais vous allez voir que nous ne reculons devant aucune difficulté présentée consciencieusement.

Le titre d'*hommes libres*, donné aux Francs-Maç., a déjà fourni carrière, vous vous le rappelez, à des définitions interminables, des plus passionnées, et dans lesquelles, remontant plus haut que le déluge, confondant le libre arbitre de l'homme, cette émanation même du Créateur, avec la position plus ou moins libre que les circonstances lui ont faite, on voulait nous amener tout ce qui n'est pas esclave, c'est-à-dire presque tout le monde, c'est-à-dire tout le monde, puisque l'esclave même qui touche le sol de notre France, est libre. Ne pourrait-on donc pas, pour rester dans le vrai à cet égard, et tout en continuant de laisser une grande latitude à la juste appréciation des Loges, ajouter, par exemple, au mot *libre*, celui d'*indépendant*, ou tout autre complétant l'idée ?

Presque tout le mal venant de la trop grande facilité des initiations, surtout depuis 1830, peut-être serait-il nécessaire de préciser le degré d'instruction et surtout d'éducation exigible des récipiendaires.

L'élection des députés est aussi chose très-importante, et nous ne saurions passer sous silence la douloureuse nécessité où l'on nous a mis, notamment depuis la dernière fête d'été, de refuser plusieurs FF.° qui ne présentaient pas les garanties désirables. C'est donc le cas plus que jamais de reconnaître que le *pouvoir* ne saurait être *visé de droit* que pour les députés qui ont déjà subi l'épreuve prescrite par l'art. 461.

Les rapports des Atel.° entre eux peuvent donner lieu, comme

ils l'ont déjà fait, à de graves abus; et si le bon sens public a déjà fait justice de tout ce qui rappelle des tendances fédéralistes, il n'en reste pas moins, ce me semble, quelque chose à faire pour régler, d'une manière satisfaisante, la nature et l'étendue des affiliations et de la Correspondance entre les LL.°.

A l'occasion des diplômes accordés aux Maç.° réguliers, et qui présentent si souvent des lacunes, nous nous demandons s'il ne serait pas possible d'apporter plus de régularité, plus d'unité surtout, dans la mode de leur délivrance.

Bien que les Atel.° aient le droit de régler leurs finances et d'en diriger l'emploi, il ne faudrait pas, non plus, qu'ils trouvassent là le moyen d'éluder les sages dispositions relatives aux divers droits de réception et d'affiliation. Par contre, n'y aurait-il pas justice à rendre les formalités de l'affiliation ou de la régularisation moins strictes que celles qui sont prescrites pour l'initiation ? Enfin, pour cette dernière, l'initiation, qui se trouve ajournée *indéfiniment*, s'il y a trois boules noires au scrutin, n'y aurait-il pas lieu d'empêcher que la malveillance ne pût profiter d'une disposition aussi large, aussi voisine de l'arbitraire ?

Ce qui se passe dans nos Loges ayant, quoi qu'on fasse, de l'écho dans le monde civil, n'est-il pas à craindre que la classification, qui d'ailleurs pourrait être plus logique, des fautes et délits maç.°, et leur jugement, surtout en ce qui touche l'honneur, ne soient de nature à causer des procès de diffamation, et à amener l'appareil de la justice dans nos paisibles sanctuaires ? ne faudrait-il pas, en conséquence, au lieu d'insister, en tout état de cause, sur la mise en jugement d'un prévenu, accueillir avec empressement la démission que ce F.° donnerait de ses fonctions, chaque fois, bien entendu, que cela pourrait se faire sans compromettre les justes droits du trésor, ou des membres de l'Atel.° ?

Les Règlements actuels parlent bien des Commissions d'inspection annuelle des divers Atel.° de la Correspondance; mais ils se taisent sur les Commissions qu'il y aurait lieu de nommer extraordinairement pour des cas particuliers, et avec moins de formalités que celles d'un Comité central.

Les mesures relatives à l'exclusion, à l'interdiction ou suspen-

sion, paraissent aussi avoir besoin d'être mises en meilleure harmonie.

Quant aux Règlements particuliers des Loges, on aura sérieusement à examiner s'il est bien nécessaire qu'elles en aient; et si le prochain Code maç.^o, pour la formation duquel tous les Atel.^o de France sont convoqués dans la personne de leurs députés, ne devrait pas être la règle unique de tous les Maç.^o français, sauf quelques légères prescriptions locales, et à l'imitation de notre admirable Code civil qui s'applique au Basque comme à l'Alsacien, au Normand comme au Bourguignon.

L'institution des récompenses maç.^o, fondée par le G.^o. O.^o. en 1838, et dont nous avons été si heureux de proclamer trois fois les bons résultats, malheureusement n'a pas figuré dans la dernière solennité solsticiale; et cependant les belles actions n'ont pas manqué; la bienfaisance, qui s'exerce dans le monde profane d'une manière plus large que par le passé, n'est certainement pas restée en arrière dans notre Ordre, dont elle est le principe et la fin. C'est donc aux Atel.^o de la Correspondance que s'adressent tous nos regrets à cet égard. Dieu veuille que notre successeur n'ait pas à les renouveler!

— La Maison centrale de secours maç.^o passe trop, auprès des Loges des départements, pour n'être utile qu'à Paris. Nous ne ferons pas à nos bonnes Sœurs l'injure de leur rappeler la fable des *Membres et de l'Estomac*; mais nous les prierons de vouloir bien relire l'exposé même des motifs, et nul doute que cette institution, si florissante à l'étranger, notamment en Angleterre et en Saxe, où j'ai vu des hospices et des écoles fondés et entretenus par la seule Maç.^o, ne reçoive enfin chez nous l'extension dont elle est susceptible.

Il y aurait bien encore, TT.^o. CC.^o. FF.^o, une foule de détails, de doutes, de propositions à vous soumettre, convaincu que la *prosperité et la stabilité de toutes les institutions dépendent presque toujours des lois organiques qui les constituent et les régissent*; mais d'abord, le temps ne nous le permettrait pas, et les principales questions de principes, que nous venons de soulever, com-

portent nécessairement l'examen et le classement ultérieurs de toutes les dispositions purement administratives qui s'y rattachent.

Il y a aujourd'hui douze ans, l'Ill.^l. F.^l. maréchal Macdonald nous renouvelait l'espérance de voir le Roi accepter la Grande Maîtrise de l'Ordre. Si de graves considérations doivent retarder encore un pareil bonheur, qui donnerait en France à la Maç.^l. l'existence légale qu'elle a eue en Autriche sous Joseph II, en Russie sous Catherine-le-Grand, cette existence légale qu'elle a encore aujourd'hui en Angleterre, en Prusse, en Suède, aux États-Unis, au Brésil, à Haïti, où elle est protégée par les Rois ou chefs des États; si l'espoir que nous avons eu plus tard de voir le Roi remplacé dans cette Grande Maîtrise par l'un des princes ses fils doit être aussi ajourné, que du moins, et c'est par là que nous terminerons, pour ne pas abuser plus longtemps de votre patience, que du moins il nous soit permis d'exprimer un vœu qui sera entendu dans cette enceinte : c'est que nous ne soyons pas privés plus longtemps des deux fonctionnaires qui restent à nommer parmi nos grands Dignitaires, savoir : un second G.^l. M.^l. adjoint et un G.^l. Conservateur. Dans un moment où, méconnaissant la bonne foi qui de tout temps a présidé aux transactions du G.^l. O.^l. de France, on nous menace du plus singulier des procès, où l'on nous fait le plus singulier des reproches, celui de rester fidèles à nos engagements; dans un moment où les ennemis de notre belle institution ne dédaignent pas de descendre jusqu'à des farces de théâtre pour essayer de la tourner en ridicule, nous ne saurions trop serrer nos rangs et nous rapprocher de nos chefs.

« Il fallait, disions-nous, dans la fête funèbre du 14 mars
« 1813, pour G.^l. M.^l. adjoint de l'Ordre maç.^l. en France, un
« F.^l. haut placé dans l'opinion publique, d'une noble indépen-
« dance de caractère et de position; aimant la Maçon.^l., c'est-à-
« dire la connaissant bien, voulant, pouvant, sachant s'en occuper;
« d'une noble fermeté pour bien exercer le commandement; d'une
« grande douceur pour se le faire pardonner. Aussi avez-vous
« choisi, pour remplacer le F.^l. Alexandre Delaborde, un de ses
« confrères à la Chambre des députés, un homme constamment
« chargé de travaux de confiance à la Chambre comme en dehors,

« porteur d'un nom que la fidélité immémoriale, à la gloire comme
« au malheur, a rendu populaire, en un mot le F.°. comte Emma-
« nuel de Lascases. »

Malheureusement, la santé de cet Ill.°. F.°. n'est pas aussi forte que son zèle, et son absence dans la solennité de ce jour en est une nouvelle et bien triste preuve.

« Le F.°. Bouilly, disions-nous encore dans la même fête funèbre,
« a été remplacé dans ses fonctions de représentant particulier du
« G.°. M.°. par notre T.°. C.°. F.°. Bertrand, que la confiance si
« bien méritée de ses pairs, les négociants de la capitale, a revêtu
« plusieurs fois de la magistrature consulaire, que le Roi, juste ap-
« préciateur de tous les genres de mérite, a récemment décoré de
« l'Étoile de l'honneur, et qui, pour l'aménité de son caractère, la
« grâce et l'à-propos de ses improvisations dans nos fêtes maç.°,
« nous fait des promesses dont nous ne tarderons pas à voir l'entier
« accomplissement. »

On n'est pas plus heureusement, plus facilement prophète que nous ne l'étions alors, et aujourd'hui nous n'avons plus à offrir que des remerciements. N'est-il pas vrai, TT.°. CC.°. FF.°, que ces remerciements partent du fond de nos cœurs? N'est-il pas vrai T.°. C.°. F.°. Bertrand, que vous croyez à leur sincérité?

Continuez donc, cher et digne représentant de notre G.°. M.°, continuez à nous fortifier de vos exemples, à nous embraser de votre charité, de votre *amour, ce sentiment au-dessus des paroles, et qui, comme la musique, exprime dans une langue à part ce que nulle langue ne peut exprimer.*

Et maintenant, TT.°. CC.°. FF.°, vous tous qui m'écoutez, me pardonnerez-vous, dans un jour de fête comme celui-ci, où il ne devrait se faire entendre que des paroles fraternelles, que des chants d'allégresse, me pardonnerez-vous les détails si arides, si prosaïques, si peu oratoires dans lesquels je me suis vu obligé d'entrer? J'ai besoin de le croire, et, faut-il vous l'avouer? Je le

crois un peu : d'abord, parce que le fond des idées vous appartient ; parce que j'ai tâché d'être l'interprète de vos vues, de vos désirs, de vos efforts dans une voie de sages progrès ; et puis, parce que l'indulgence, trop souvent vaine formule, est aujourd'hui chose réelle, j'ai pensé dire obligatoire. Je m'empresse donc de finir par où j'aurais dû commencer, en vous priant de répéter avec moi la devise chérie de notre saint Patron :

« Aimons-nous les uns les autres : toute notre loi est là!!! »

HENRI WENTZ.



INSPECTION
Des Loges du Midi de la France et de la Corse
1845

G.. O.. DE FRANCE

SÉANCE DE LA
CHAMBRE SYMBOLIQUE
Du mardi 15 décembre 1845.

RAPPORT

Du F.. HENRI WENTZ.

TT.. CC.. FF..,

Dans votre séance du 22 juillet dernier, informés du projet que j'avais de consacrer mes vacances du Palais à la visite de la Corse et de la Sardaigne, avec retour, s'il était possible, par l'Algérie et les Iles Baléares, vous avez bien voulu me confier l'honorable mission d'inspecter les divers Atel.. qui se trouveraient sur mon passage,

J'étais prêt, dans votre avant-dernière séance, à vous rendre compte de ce mandat, comme je l'avais fait le 24 novembre 1843, pour l'inspection dont vous m'aviez chargé dans nos départements de l'Ouest; mais l'heure avancée des travaux m'a forcé d'ajourner.

L'arrêté pris par le G.°. O.°. le 11 juillet 1844, en conformité de l'art. 417 des Statuts généraux de l'Ordre, et le tableau donné aux commissaires inspecteurs, des 89 questions auxquelles il n'y a plus que les réponses à mettre en regard, ont simplifié autant que régularisé la marche à suivre en pareille circonstance; et pour ce qui me regarde personnellement, j'aime à croire que les documents ci-joints, relatifs à la Loge *des Écossais de Marseille*, à celle de l'*Union d'Ajaccio*, et, à celle de la *Parfaite harmonie française de Bastia*, les seules qu'il m'ait été possible d'inspecter, tant le curieux, l'étrange pays de Corse m'a pris de temps, aideront le G.°. O.°. dans la noble tâche qu'il s'est imposée de connaître la véritable situation des Atel.°. de son obédience, de venir en aide à leur faiblesse, d'encourager leurs efforts, d'écouter leurs justes vœux.

Quant à ces derniers, ils sont encore, presque partout, la répétition de ceux dont j'ai été plusieurs fois l'intermédiaire, soit comme inspecteur du G.°. O.°, soit comme mandataire et député de notre bonne Loge des *Trinosophes*.

Ainsi, relativement à la désignation un peu vague de la qualité d'homme *libre* exigée de tout profane voulant se faire recevoir Maçon; surveillance plus stricte des dispositions de l'arrêté du G.°. O.°. du 12 avril 1844, qui déclare irréguliers tous les Maç.°. ou Atel.°. réfractaires à ces dispositions; — Régularisation de la nature et de l'étendue des affiliations, comme de la correspondance entre les Loges; — Unité dans le mode de délivrance des diplômes accordés aux Maçons réguliers; — Formalités de l'affiliation ou de la régularisation moins strictes que celles qui sont prescrites pour l'initiation à laquelle les Règlements actuels les assimilent; — Mesures à prendre pour empêcher qu'un profane refusé par une Loge

ne se fasse recevoir trop légèrement dans une autre, et ne vienne ensuite braver celle qui l'a refusé; — Par contre, nécessité d'aviser à ce que la malveillance ne puisse plus, au moyen de trois boules noires, jusqu'ici tenues secrètes, faire ajourner indéfiniment la réception d'un homme honorable; — Applanissement des difficultés que l'on croit trouver dans les instructions maçonniques, pour conférer le grade de R.°. C.°. à un Israélite; — Fondation d'Atel.° dans un grand nombre de villes qui en sont encore aujourd'hui dépourvues, et qui, pour la plupart, en auraient d'autant plus besoin que les anciennes dénominations d'Ultras et de Libéraux, qui, chez nous, grâce au ciel, tendent à se fondre de jour en jour, se traduisent, chez elles, par celles de catholiques et protestants, et autres tout-à-fait étrangères à l'esprit de charité dont nous devons être animés les uns vis-à-vis des autres. — Enfin, puisqu'il faut finir, examen très-sérieux de la question de savoir si, en présence de la faible santé de notre G.°. M.°. adjoint, qui empêche le bon F.°. de Lascases, d'opérer tout le bien qu'il avait projeté pour l'Ordre, en présence du peu de sympathie pour la Maçonnerie que la circulaire non-officiellement rapportée du ministre de la guerre, semble indiquer aujourd'hui dans certaines régions du pouvoir; en présence surtout de l'opinion trop généralement répandue, que la liberté d'enseignement, la liberté de la presse, la liberté individuelle, la liberté des cultes, et toutes celles qui s'y rattachent, sont presque de la Maçonnerie un anachronisme, bon tout au plus à amuser les hommes qui n'ont rien de mieux à faire; examen, dis-je, de la question de savoir si ce ne serait pas le cas ou jamais, et tout en rendant justice aux scrupuleuses convenances qui n'ont pas permis, tant qu'à vécu le roi Joseph, d'élire un autre G.°. M.°. de l'Ordre maç.° en France, de songer aujourd'hui à cette importante nomination, de même qu'à celles du second G.°. M.°. adjoint, et du Grand Conservateur.

Peut-être, TT.°. CC.°. FF.°, jugerez-vous prudent, au contraire, de voir d'abord s'éclaircir un peu l'horizon, et d'imiter Fabius qui

a sauvé la République romaine en temporisant; mais, même dans ce cas, peut-être aussi ne serait-il pas hors de propos que le G.°. Q.° fit savoir aux Loges, ne fût-ce que dans l'un des prochains Bulletins trimestriels, ou dans le compte-rendu de la prochaine fête d'Ordre, et en provoquant de nouveau leurs observations pour la • révision des Statuts, qu'il ne perd pas plus de vue cet objet que tous ceux qui les intéressent.

La Ch.°. symb.°. a ordonné le double renvoi de ce rapport à la Commission permanente et à la Commission de la révision des Statuts.

HENRI-WENTZ.



LOGE DES TRINOSOPHES

3 juillet 1846.

TT.. CC.. FF..

Depuis notre fête d'Ordre, la Maç.. a fait, comme le barreau, une bien grande perte : le F.. Philippe Dupin n'est plus.

— Sous quelques jours, l'ordre des avocats, à la tête duquel il s'était placé presque dès son début, désignera le jeune confrère appelé à l'honneur de prononcer son éloge à la rentrée prochaine, et d'avance on peut être sûr que cet éloge, que cette biographie seront dignes de celui qui en est l'objet et du corps qui l'a demandé, comme un juste hommage à l'une de ses plus grandes gloires.

Ainsi le biographe ne manquera pas de nous montrer Philippe Dupin, guetté par la renommée, doué d'un talent semblable à celui de son illustre frère, quoique peut-être d'une nature moins riche, moins hardie. Avocat de la police correctionnelle comme des grandes audiences; sachant monter et descendre à propos; allant droit aux faits en redoutant le dogmatisme et l'absolu; peu audacieux pour la forme, côtoyant le rivage des idées convenues et du bon sens; se laissant facilement aller aux plaisanteries faciles, et mettant les quatre-vingt-six départements, qui vérifient et contrôlent avec un soin si jaloux les réputations qu'on leur expédie de Paris, dans l'impossibilité de s'inscrire en faux contre la sienne.

On le montrera également devenu homme politique, et préparant, par ses lumineuses discussions dans les bureaux de la Chambre des députés et dans les séances du Conseil général de son département, les hautes destinées que sa fin prématurée l'a seule empêché d'atteindre.

Mais là, comme dans l'église et le cimetière de Clamecy, où je me suis associé, en votre nom, aux honneurs rendus à la mémoire de Philippe Dupin, la Maçonnerie sera encore mise à l'écart, notre noble Maçonnerie qu'il aimait tant, qu'il savait si bien faire aimer, si bien faire comprendre, ce qui est la même chose.....

C'est donc à nous, TT.°. CC.°. FF.°, qu'il appartient, sous peine d'être ingrats, de dire tous les services que le F.°. Philippe Dupin a rendus à notre Ordre dans les divers camps où il a suivi son drapeau, lequel est partout le même, quelles que soient les mains qui le portent; et qui de vous ne se rappelle ses mâles instructions comme Vén.°, ses chaleureuses allocutions comme Orat.°! Cette noble tâche sera dignement remplie quelque jour par votre Orateur; mais en attendant, ne daignerez-vous pas vous unir à moi pour prier notre digne Vén.°. de commander une batterie de deuil, suivie du glorieux vivat d'usage, à la mémoire de notre Illustre et tant regretté F.°. Philippe Dupin?

HENRI-WENTZ.



Enquête sur la Loge de L'AMITIÉ

(O.°. DE PARIS) 1846

G.°. O.°. DE FRANCE

CHAMBRE SYMBOLIQUE

Séance du mardi 7 juillet 1846.

RAPPORT

De la Commission d'Enquête sur l'affaire de la Loge L'AMITIÉ.

La Chambre symb.°, dans sa séance du 17 mars dernier, ayant pris connaissance d'une lettre adressée au G.°. O.°. par M. le préfet de police, dans laquelle ce magistrat se plaint de ce que la Loge de *l'Amitié*, O.°. de Paris, s'occupe de matières politiques, contrairement aux Statuts généraux de l'Ordre, a cru devoir, usant de la faculté à elle donnée par l'art. 473 desdits Statuts, prononcer la suspension provisoire de la Loge de *l'Amitié*, et elle a nommé une Commission pour procéder à une enquête sur les faits signalés.

Rapporteur de cette Commission, j'ai la faveur de vous soumettre le résultat de nos investigations.

Aussitôt la réception de la lettre du secrétariat, en date du 28 avril dernier, qui nous a donné connaissance officielle de notre

nomination, nous avons convoqué le Vén. et les principaux Officiers de la Loge inculpée, en les invitant à nous communiquer les livres d'Arch. esquissés et autres pièces relatives à leurs divers travaux.

Ces FF. se sont rendus à notre invitation le 4 mai.

A nos diverses observations sur la forme même de leurs livres, sur l'absence de pagination et de signatures, sur les diverses lacunes et omissions qui se rencontrent, les FF. ont reconnu qu'en effet, il y avait, à cet égard, beaucoup à désirer, et ils ont donné pour raison et pour excuse que très-souvent le Frère secrétaire titulaire manquait, et que son suppléant d'office négligeait de lui remettre ses notes; que le défaut de pagination n'existe que sur le deuxième registre, ce à quoi ils s'engagent à remédier, et que le défaut de signatures n'existe que sur des procès-verbaux fort anciens, ce qui serait aujourd'hui sans importance. Enfin, quant aux lacunes, les FF. ont allégué que cela tenait le plus souvent à ce que divers orateurs, ayant promis de donner leurs discours, négligeaient de le faire.

Nous avons ensuite interpellé ces FF. sur la plainte de M. le préfet de police relative aux discussions politiques.

A cet égard ils nous ont répondu que, malgré tous les soins pris par les Vénérables de maintenir la discussion des sujets à l'ordre du jour dans les limites tracées par les Statuts, il avait pu arriver quelquefois à des Orateurs, le plus souvent étrangers à la Loge, de faire quelques excursions tenant indirectement aux systèmes fourrériste et phalanstérien; mais que ces FF. avaient toujours et immédiatement été arrêtés ou rappelés à l'ordre par le maillet du Président.

Nous avons insisté en leur représentant, d'après leurs procès-verbaux eux-mêmes, que l'une des questions mises à l'ordre du jour, celle de *l'organisation du travail*, avait sans doute motivé les inquiétudes de l'administration; à quoi ils ont répondu que les termes mêmes de cette question témoignent du soin qu'on a eu d'éloigner toutes discussions défendues, puisqu'elle était conçue ainsi : « *Quels sont, dans l'état actuel de la Société, les meilleurs moyens à employer pour l'organisation du travail ?* »

Ils ont complété leur justification à cet égard en représentant les

procès-verbaux des tenues du 9 avril 1845, où la Loge dit formellement qu'elle rejette les systèmes absolus.

— Du 11 juin suivant, où la parole a été retirée à un Frère qui s'écartait de la question.

— Du 9 juillet, où quelques opinions un peu hasardées, émises par des visiteurs, ont été combattues et repoussées avec l'assentiment de la Loge.

— Enfin du 12 novembre, dernier jour où l'on se soit occupé de la question; et dans laquelle, loin de rien dire de défavorable à l'ordre social, on aurait, au contraire, émis le vœu si social de la formation des colonies agricoles.

Au surplus, les FF. de *l'Amitié* ont assuré que la question était retirée de l'ordre du jour pour n'y plus reparaitre, avant la plainte de M. le préfet de police, et ils ont terminé en protestant de leur attachement à tous les principes conservateurs de la Maçonnerie.

Dans cet état de choses, votre Commission s'est posé les deux questions suivantes :

1° La Loge de *l'Amitié* a-t-elle enfreint les divers articles des Statuts généraux qui prohibent toute discussion politique ou religieuse?

2° En cas d'affirmative, quelle pénalité y aurait-il lieu de proposer?

Sur la première question, votre Commission pense que si la Loge de *l'Amitié* ne s'est pas livrée complètement et volontairement à des discussions prohibées, néanmoins les écarts et les intempérances de langage auxquels se sont laissé entraîner quelques Orateurs, sont de nature à justifier les inquiétudes de l'autorité, et tombent par conséquent sous le coup des pénalités maçonniques, toute Loge se trouvant responsable des faits qui se produisent dans son sein, et particulièrement lorsqu'elle y a donné lieu par une question mise à son ordre du jour.

Sur la deuxième question, celle de la pénalité :

Attendu que rien dans les antécédents de la Loge *l'Amitié* ne lui parait lui avoir mérité le moindre blâme de la part des autorités civiles ou maçonniques ; qu'au contraire, ses travaux se recommandent par la considération justement attachée aux noms honorables qui en font, ou en ont fait partie, tels que les Frères Mérielhou, de Belleyrne et autres ;

Attendu que la question du travail, qui semble avoir motivé la plainte de l'autorité, a été abandonnée avant que le G . O. . ait été saisi de la plainte ;

Attendu que les FF. . de *l'Amitié* nous ont assurés qu'à l'avenir ils éviteraient toutes les occasions de fournir matière à semblables plaintes ;

Attendu enfin que depuis près de quatre mois, la Loge a été privée de ses travaux par le fait de la suspension provisoire prononcée le 17 mars dernier, et surtout du plaisir de se réunir en famille pour sa fête d'Ordre d'été ;

Votre Commission vous propose de suspendre la Loge de *l'Amitié* pour trois mois.

Le Président,

Signé HENRI-WENTZ.

Le Rapporteur,

Signé MANSAIS.

Ces conclusions ont été adoptées dans la séance de la Chambre symb. . du 24 janvier 1846.

HENRI-WENTZ.



G. O. de France

Ch. Symb.

AFFAIRE

DE LA L.

des Trinosophes.

N° 35,665.

G. O. DE FRANCE

PROTESTATION du F. GUILHERY

Dans la Loge des TRINOSOPHES.

DÉPOSITION DU F. HENRI-WENTZ.

Paris, le 3 mars 1847.

T. C. F. HENRI-WENTZ,

Vous êtes parti si précipitamment mardi dernier, que je n'ai pu vous parler comme je le désirais.

Vous connaissez la protestation du F. ... contre le discours du F. ... La Commission nommée par la Ch. symb., n'a pu se faire représenter ce discours : des mesures ultérieures vont être prises pour y parvenir; en attendant, comme vous figurez au nombre des témoins qu'indique le F. ..., et que les procès-verbaux de la L. des *Trinosophes* indiquent que vous-même avez fait des observations, la Commission vous prie de vouloir bien lui dire ce que vous savez à ce sujet.

Si vous le désirez, vos renseignements resteront confidentiels ; mais, vous savez qu'il ne s'agit pas d'un F. individuellement, mais d'un délit maç. qui touche essentiellement au pouvoir du G. O. et à la régularité dans laquelle il doit maintenir les Atel. de sa correspondance.

Je ne doute pas de l'empressement que vous mettrez à répondre à la demande que la Commission vous adresse par mon intermédiaire, et, dans le cas où, au lieu de m'écrire, il vous conviendrait mieux de m'indiquer un rendez-vous, je m'y rendrai exactement.

Recevez mes salutations frat. et croyez moi,

[Signature]

Votre tout dévoué,

[Signature]

Signé : LEFEBVRE d'AUMALE,

Président de la Commission d'enquête.

Orléans, 6 mars 1847 (samedi matin).

T. C. F. LEFEBVRE d'AUMALE,

Et moi aussi je regrette beaucoup d'avoir été forcé de quitter la séance dernière de la Ch. symb. avant sa clôture : d'abord parce que cela m'a privé du plaisir d'entendre votre rapport sur la plainte de notre bon F. et puis parce que cela vous a donné la peine de m'écrire au nom de la Commission d'enquête nommée pour informer sur cette triste affaire. Je vais tâcher de réparer tout cela de mon mieux.

N'ayant malheureusement que trop connaissance des faits, je comptais m'abstenir comme juge, mais vous m'interpellez comme témoin, et une récusation qui ne serait pas admise dans le monde profane, ce n'est certes pas un vieux Maçon qui se la permettra.

Surpris autant que peiné de voir un F. sortant du Vénéralat, et qui, à ce titre, devait mieux que tout autre connaître nos Statuts, venir, dans un discours, dans un manuscrit non communiqué au Vén., ni à l'Orateur, aborder de front les plus hautes questions de la religion et de la politique, à l'occasion d'un ouvrage plus que hardi, et dont j'ai été bien fâché de voir l'annonce dans un des derniers Bulletins trimestriels du G. O., j'ai, pendant cette lecture, souffert autant pour lui que pour nous.

La juste protestation dont le F.°. "" s'est fait l'organe, ayant amené une polémique, une discussion où notre sainte fraternité courait grand risque de ne plus jouer le premier rôle, j'ai rappelé aux *Trinosophes*, comme ayant le triste honneur d'être leur doyen, et presque le seul de leurs fondateurs, que ce n'était pas avec de pareils travaux que les Des-Etangs, les Dupin, les Berville, les Barthe, les Mérilhou, nous avaient jadis conquis le titre de Loge modèle ; et mes efforts, secondés de ceux de plusieurs bons FF.°, dont quelques-uns Visiteurs, ont enfin, mais non sans peine, fait clore une délibération, ou pour mieux dire, des débats dont la continuation n'eut pas manqué de donner beau jeu aux ennemis de notre Ordre.

La vie est trop courte, trop précieuse, vous le savez, T.°. C.°. F.°, pour la dépenser dans des agitations qui vieillissent l'âme et le cœur plus encore que ne font les années ; aussi, ai-je cru devoir attendre ensuite que l'horizon trinosophique se fut un peu éclairci : c'est ce qui fait que je n'ai pas assisté aux tenues où il aurait été question de la protestation du F.°. "", et du refus que la L.°. aurait fait de l'insérer en marge ou à la suite de son procès-verbal.

Appelé ici, depuis deux jours, dans l'intérêt de quelques propriétés qui me viennent de ma pauvre mère, j'en sortirai bien avant votre prochaine séance de la Ch.°. symb.°. ; mais, comme la Commission d'enquête désire s'éclaircir promptement, j'ai cru devoir ne pas même attendre mon retour à Paris pour répondre à votre bonne lettre du 3 de ce mois, reçue hier. Très-incessamment donc je serai à votre disposition pour compléter verbalement ce qui vous paraîtrait insuffisant dans la présente déclaration.

Salut du meilleur de mon cœur.

Signé HENRI-WENTZ.

P. S. — L'auteur du discours en question est d'ailleurs un si bon F.°, un si excellent homme, qu'il aura infailliblement cédé à l'une de ces idées malheureuses et fugitives auxquelles notre pauvre nature n'est que trop sujette ; et comme il joint la bonté de l'esprit à l'esprit de la bonté, j'ai la ferme conviction qu'il applaudira lui-même, et bientôt, à l'utile avertissement qui doit ressortir de toute cette affaire.

La Loge des *Trinosophes*, régulièrement citée devant la Ch.° symb.° pour la séance du 6 avril 1847, s'y est fait représenter par les FF.° Berville, Orat.° d'honneur; Bézinge, Vén.° en exercice, et Dieuzaide, Orat.° titulaire.

Malgré l'habile défense du F.° Berville, la Ch.° symb.°, après une longue délibération, à laquelle j'ai cru devoir m'abstenir de prendre part, a décidé, sur les conclusions conformes du F.° Orat.°:

1° Que la Loge des *Trinosophes* n'avait pas eu le droit de refuser la protestation du F.° ... avant d'en avoir pris connaissance;

2° Qu'il n'y avait pas lieu d'insérer au livre d'or ladite protestation, à raison des termes dans lesquels elle était conçue;

3° Qu'il y avait contravention à l'art. 317 des Statuts généraux, pour défaut d'insertion au procès verbal de l'analyse du discours prononcé par le F.° ... dans la séance du mois dernier;

4° Enfin, que la Loge des *Trinosophes* serait blâmée et invitée d'être plus circonspecte à l'avenir.

HENRI-WENTZ.



Inspection générale des Ateliers

1847

N° 6186.

INSPECTION
générale
DES ATELIERS

G.°. O.°. DE FRANCE

SÉANCE DE LA

CHAMBRE SYMBOLIQUE

Du 4 mai 1847.

RAPPORT

*Du F.°. HENRI WENTZ, Président de la Commission d'inspection des
RR.°. LL.°. de LA FRATERNITÉ DES PEUPLES et de LA TOLÉRANCE, à l'Orient
de Paris.*

TT.°. CC.°. FF.°.,

J'ai reçu, vers la fin de 1845, une expédition de votre décision du 18 novembre, qui me chargeait d'inspecter les Loges de *la Fraternité des Peuples* et de *la Tolérance*, à l'Orient de Paris, conjointement avec les FF.°. Noury, officier, et Philippeaux, député.

L'absence du premier de mes collègues, parti de Paris pour aller voir son père malade, la cessation du mandat de député pour le second et son remplacement par le F.°. Cohendet, nous ont forcés de demander de nouveaux pouvoirs avec lesquels nous avons pu inspecter la Loge de *la Fraternité des Peuples*, dans sa séance du 4 août 1846. Nous avons l'honneur de vous en remettre ci-joint le procès-verbal, préparé depuis longtemps, regrettant que les nombreux travaux de la Ch.°. symb.°. ne nous aient pas permis de le déposer plus tôt.

— Quant à la Loge de *la Tolérance*, nous avons d'abord pris jour avec son Vén.°. d'alors, pour le 16 du même mois d'août 1846 ; mais, quand nous nous sommes présentés au local de la rue de Grenelle, où les séances ont habituellement lieu, la L.°. était en banquet de fête chez Pestel, circonstance doublement fâcheuse, et dont on avait oublié de nous prévenir. D'autres retards sont aussi résultés, soit de ce que l'Annuaire du G.°. O.°. indiquait par erreur le 3^e jeudi de chaque mois, comme le jour ordinaire des tenues de *la Tolérance*, tandis que c'est le 2^e mardi ; soit de la coïncidence de ce dernier jour avec les tenues obligatoires de notre Ch.°. symb.°.

Enfin, après avoir obtenu de nouvelles prolongations de nos pouvoirs, et l'expérience acquise lors de l'inspection de *la Fraternité des Peuples* nous ayant convaincus de la nécessité de consacrer au moins deux visites à l'inspection de chaque L.°, l'une, en petit comité, pour les livres, les archives, en un mot, le côté matériel ; l'autre, en séance générale, pour les réceptions, affiliations, questions diverses à faire par les inspecteurs, en un mot, pour tout ce qui se rattache au côté moral ; nous avons accompli la première partie de cette tâche, le 25 février dernier, dans une conférence chez le F.°. Jean-Jacques Pillot, Vén.°. de la L.°. *la Tolérance*, où les divers fonctionnaires avaient été invités à apporter leurs registres.

D'abord, de tous ces registres, nous n'avons pu voir que celui de l'Hospitalier, où tout respire le patriarche plutôt que le compa-

ble; et, d'après les observations que nous avons faites ou reçues, tout annonce qu'il en est à peu près de même des autres. Au reste, on reconnaît qu'une direction meilleure peut être donnée, et l'on promet de la prendre et de la suivre : *Utinam !*

J'espérais que nous serions dédommagés dans la tenue générale du 9 de ce mois, où je me suis rendu, après avoir prévenu mes collègues. Les ayant attendus plus d'une heure dans les parvis du Temple, j'ai appris d'un Visiteur que, dans le G.°. O.°, du vendredi 5 courant, et lors d'un petit voyage que j'avais fait à Orléans, le F.°. Voury avait cessé ses fonctions d'Officier, ce qui rendait notre Commission incomplète. J'ai donc été admis comme simple visiteur, mais avec tous les honneurs dus à un Officier du G.°. O.°, et les divers travaux que j'ai suivis avec soin ont vérifié les prévisions qu'avait fait naître en moi le comité tenu chez le Vén.°. de la L.°.

La nouvelle Commission qui sera nommée pour l'inspection de la L.°. *la Tolérance*, aura, je crois, à insister près d'elle, pour que ses principaux membres, animés, du reste, de sentiments très-philantropiques, parfois même, ~~s'il est permis~~ de le dire, trop philanthropiques, se pénètrent bien de la sagesse avec laquelle nos législateurs ont défendu en L.°. toutes les discussions politiques et religieuses.

On fera bien aussi de les inviter à ne plus désigner, dans chaque procès-verbal de tenue, les noms des FF.°. ayant pris part à la discussion, à moins qu'ils ne le réclament comme y ayant un intérêt personnel. Qui ne sait, en effet, combien nous nous applaudissons au G.°. O.°. de cette prudente, de cette pacifique précaution !

Agréez, TT.°. CC.°. FF.°, la nouvelle assurance de notre dévouement.

Le Président de la Commission d'inspection,

Signé : HENRI-WENTZ.

— La Ch.°. symb.°. a voté des remerciements à la Commission d'inspection, et renvoyé le présent rapport à la Commission permanente, ainsi qu'au dépôt des archives et renseignements.

L'Orateur d'office,

Signé : SERRUROT.



RAPPORT

PUR LA

Loge des Écossais

DE MARSEILLE.

G. O. DE FRANCE.

CHAMBRE SYMBOLIQUE

Séance du 4 mai 1847.

N^{os} 35,520
35,597
35,598
35,856
35,857
36,230
36,314

RAPPORT

Du F. HENRI-WENTZ, sur la Loge des ÉCOSSAIS, de Marseille.

TT. CC. FF.,

Le 46 octobre 1846, la Loge des *Écossais*, de Marseille, a adressé à tous les Atel. de cet O. une circulaire ainsi conçue :

« Dans le but de resserrer les liens d'amitié qui doivent unir
« toutes les LL. d'un même O. ;

« Afin de secouer un peu le sommeil dans lequel est plongée
« notre belle Société, la L. des *Écossais*, aidée de nombreux
« visiteurs, a délibéré que, si des tenues générales de toutes les
« LL. réunies pouvaient avoir lieu, la grande famille maçonn. y
« trouverait un avantage réel.

« Aussi, afin de poser les bases de ces assemblées, bases qui
« seront ensuite ratifiées par chaque Atel., nous vous prions
« d'envoyer une députation de trois membres de votre L., avec
« pleins pouvoirs pour vous représenter, et rapporter dans votre
« Atel. le résultat du travail des députés de chaque L. de cet
« Orient.

« Cette réunion aura lieu le lundi 26 octobre 1846, dans le local
« de la L., à huit heures du soir.

Nous avons l'honneur, etc. »

Informée de cette infraction aux dispositions de l'article 98 des Statuts généraux qui interdit formellement toute délibération collective des Atel., la Chambre symb. a nommé, le 5 janvier dernier, pour se faire rendre compte des faits, une Commission d'enquête composée des Vén. des LL. *de la Parfaite Sincérité, de la Française de Saint-Louis régénérée, des Disciples de Salomon et de l'Aimable Sagesse.*

Cette Commission a signifié, le 10 février dernier, à la L. inculpée, l'arrêté de la Chamb. symb. et lui a donné rendez-vous pour le 14, dans le local de la L. *Parfaite sincérité.*

Dès le lendemain, la L. des *Écossais* a répondu à la Commission d'enquête qu'elle ne se présenterait pas à la réunion indiquée. Le 14, cette Loge a répondu directement au G. Orient et donné pour motif de son refus, d'une part, la *pureté des intentions* qui avaient dicté la circulaire incriminée, et, d'un autre côté, le défaut de suite, le retrait du projet de délibération collective exposé dans cette circulaire.

Il est vrai, TT. CC. FF., que la délibération collective n'a eu qu'un faible commencement d'exécution ; mais d'abord le commencement était déjà d'un assez mauvais exemple, et, dans tous les cas, la Loge des *Écossais*, en refusant de se soumettre aux mesures de l'enquête ordonnée par le G. O., a commis un acte évidemment répréhensible.

Prenant toutefois en considération les sentiments de fraternité dont cette Loge est en général animée, ainsi que j'ai pu m'en assurer par moi-même, lors de mon inspection des LL. du Midi de la France et de la Corse, en 1845, la Chambre symb. pourrait, je pense, se borner cette fois à lui recommander d'être plus circonspecte à l'avenir, et c'est dans ce sens que j'ai la faveur de vous proposer de lui faire écrire par votre secrétariat.

Agréez, TT. CC. FF., la nouvelle assurance de mon vieux dévouement.

Signé HENRI-WENTZ,
Rapporteur.

La Chambre symb. a adopté les conclusions de ce rapport.

L'Orateur d'office,
Signé SEARROU.

G.°. O.°. DE FRANCE

(15° Bulletin.)

Proposition
annuler les der-
nières élections
de la L.°. de l'U-
nion africaine,
O.°. d'Oran, et
ordonner leur
compt renou-
ellement.

CHAMBRE SYMBOLIQUE

Séance du mardi 6 juillet 1847.

RAPPORT

De F.°. HENRI-WENTZ, sur la L.°. de l'UNION AFRICAINE, à Oran.

TT.°. CC.°. FF.°.,

Le 8 décembre dernier, plusieurs FF.°. de la Loge de l'*Union africaine*, à Oran, ont adressé au G.°. O.°. une protestation au sujet des élections auxquelles cette L.°. a procédé pour l'année 5847.

Nommé Rapporteur de cette affaire dans la tenue de la Chambre symb.°. du 4 mai dernier, en remplacement du F.°. Voury, dont les fonctions étaient expirées, j'ai lu attentivement toutes les pièces qui s'y rattachent.

La plainte était fondée sur ce que plusieurs FF.°. nouvellement affiliés et initiés avaient pris part aux élections de la L.°., contrairement aux dispositions de l'article 134 des Statuts généraux; mais cette mesure, quoique irrégulière en la forme, paraissant avoir eu de bons résultats au fond, en ranimant le zèle des colonnes et préparant des travaux d'une utilité générale, j'ai cru devoir demander au F.°. Bartibat, Orat.°. de la L.°. et l'un des principaux signatai-

res de la protestation dont il s'agit, s'il verrait grand inconvénient à jeter le manteau de la charité sur l'irrégularité par lui signalée, à passer outre pour cette fois, et, bien entendu, sans que cela tirât à conséquence pour l'avenir. C'était là une sorte de concession qui, je crois, ne saurait être blâmée dans une institution toute philanthropique comme la nôtre, où l'on doit voir moins la lettre de la loi que son esprit.

En réponse à ma lettre du 4 mai, le F.°. Bartibat, qui en a conféré avec ses co-signataires, regrette, dans sa pl.°. du 19, de ne pouvoir se rendre à nos représentations, attendu surtout que, dans le tableau de la L.°. de *l'Union africaine* récemment transmis au G.°. O.°, figure un grand nombre de nouveaux initiés qui n'existaient pas lors des dernières élections, et qui par conséquent doivent être considérés comme neutres dans la question.

Dans cet état de choses, je crois devoir, pour sauvegarder tous les justes intérêts, proposer à la Chambre symb.°. d'annuler les élections faites par la L.°. de *l'Union africaine*, à l'O.°. d'Oran, dans sa séance du 19 décembre 1846, en ordonnant que cette opération sera recommencée conformément aux prescriptions des articles 134 à 138 des Statuts généraux.

Veuillez agréer, TT.°. CC.°. FF.°, le nouvel hommage de mon vieux dévouement.

HENRI-WENTZ.

Ces conclusions sont acceptées.

Paris, le 15 juillet 1847.

AU GRAND ORIENT DE GRANCE

En sa Chambre Symbolique.

TT.. CC.. FF..,

Le soldat qui demande les invalides sait très-bien que ses chefs n'ont pas perdu de vue ses services, et cependant il est assez d'usage qu'il leur en épargne ou facilite la recherche, en dressant lui-même l'état qu'on n'a plus ensuite qu'à vérifier.

Permettez-moi de suivre cet exemple, et de vous soumettre, à l'appui de ma demande de *lettres d'honoraires*, la note des travaux que le G.. O.. a bien voulu me confier, depuis le 11 juin 1838, jour où il a daigné m'élever à la dignité de l'un de ses officiers titulaires en considération de notre R.. L.. *des Trinosophes*, qui m'avait nommé, pour la seconde fois, son député près du sénat maçon..; Loge dont j'avais eu l'honneur d'être l'un des fondateurs en 1817, dans le sein de laquelle j'ai rempli successivement la plupart des principaux offices, et dont enfin j'ai aujourd'hui le triste honneur d'être le doyen.

C'est précisément, TT.. CC.. FF.., parce que ces travaux, exécutés pendant mes fonctions d'Orat.. adjoint, d'Orat.. titulaire, de second Surv.. titulaire, de Président et de premier Surv.. d'office de la Ch.. symb., ne sortent guère de la ligne ordinaire, que j'ai cru devoir en faire un relevé pour lequel je vous demande grâce. Je vous l'aurais épargné, si le G.. Arch.. de l'Univers eut daigné jeter les yeux sur moi pour quelques-unes de ces grandes conceptions, de ces utiles réformes, de ces pensées créatrices, qui restent facilement gravées dans la mémoire des hommes.

Mon rôle, TT.°. CC.°. FF.°, a été plus modeste; aussi, et bien que j'aie la ferme intention de rester sur vos colonnes tant que ma présence pourra y être utile ou agréable, aussi ai-je désiré vous soumettre ma demande en ce moment, afin d'avoir pour juges le plus grand nombre possible des excellents FF.°. qui ont pu être témoins de mes efforts et de ma bonne volonté.

Voici la dixième année que j'ai l'honneur d'être officier du G.°. O.°, la treizième que je suis député, la trente-unième que j'ai été reçu Franc-Maç.°; et quand l'augmentation de mes occupations judiciaires ou civiles, ainsi que mes affaires personnelles, ne me prendrait pas aujourd'hui presque tout mon temps, il est bon, je pense, qu'à l'instar de toutes les institutions, la nôtre se recrute, se fortifie d'éléments nouveaux. A nous autres qui avons parcouru toute l'échelle maç.°, depuis le premier jusqu'au 33° et dernier degré, à nous autres anciens, le conseil; aux jeunes, la lutte et l'action.

J'attends maintenant, avec une respectueuse confiance, le résultat de ma demande, et vous prie, TT.°. CC.°. FF.°, de vouloir bien agréer, avec votre bienveillance accoutumée, le nouvel hommage de mon vieux dévouement à l'Ordre maç.° en général, au G.°. O.°. de France, et à chacun de vous en particulier.

HENRI-WENTZ.

L'honoriat m'a été accordé dans la séance générale du G.°. O.°. du 6 septembre 1847.

G.°. O°. DE FRANCE

(15^e Bulletin.)

FÊTE DU SOLSTICE D'HIVER

27 décembre 1847.

RAPPORT

Du F°. HENRI-WENTZ, au nom de la Commission des Récompenses.

AU GRAND ORIENT DE FRANCE

TT°. CC°. FF°.,

On vit aujourd'hui si vite, qu'il n'est pas étonnant qu'on oublie de même. C'est donc pour venir en aide à ceux qui combattent l'oubli, ce linceul de l'âme, cette seconde mort pire souvent que la première, que vous avez accueilli avec bienveillance la récapitulation que j'ai eu la faveur de soumettre au G.°. O.°, dans sa fête du solstice d'été 1844, de tous les sujets traités depuis un demi-siècle par les Orateurs qui m'avaient précédé à la tribune : savoir d'où l'on vient est, en effet, l'un des bons moyens de savoir où l'on va.

Encouragé par ce précédent, je vous demande, TT°. CC°. FF°., la permission d'y revenir aujourd'hui, mais très en abrégé, dans le

rapport que votre Commission des récompenses maç.[°] a bien voulu me charger, pour la seconde fois, de vous présenter en son nom.

Ainsi dans la fête du solstice d'hiver 1839, vous avez, au rapport du F.[°]. Pillot, chef actuel de Secrétariat, accordé six médailles, savoir :

1° Au F.[°]. BOUILLY, représentant particulier du G.[°]. M.[°]., doyen des hommes de lettres et des hommes de bien, que nous avons eu le malheur de perdre le 24 avril 1842;

2° Au F.[°]. MORAND, l'un des fondateurs, en 1838, de l'institution des récompenses maçonn.[°], que 27 ans d'utiles travaux signalent, encore aujourd'hui, comme l'un des plus fermes appuis du G.[°]. O.[°];

3° Au F.[°]. DES-ÉTANGS, père, le célèbre Vén.[°]. *des Trinosophes*, l'auteur du véritable lien des peuples, enlevé à la Maçon.[°] le 6 mai dernier;

4° Au F.[°]. PERRIN (Médard), membre de la L.[°]. *Saint-Pierre des vrais Amis*, à l'Orient de Paris, le philanthrope par excellence;

5° A la R.[°]. L.[°]. d'*Isis Montyon*, si bien présidée par le F.[°]. Chemin-Dupontès; Loge si ingénieuse à récompenser toutes les vertus sociales et qui, dans son imposante fête funèbre du 40 de ce mois, a payé à ses Frères décédés un hommage si juste, si bien senti;

6° Enfin au F.[°]. DESCOURS, qui, en fondant la Loge *de Bélisaire*, à l'Or.[°]. d'Alger, a porté en Afrique la Franc-Maçon.[°], c'est-à-dire la plus haute, la meilleure des civilisations.

Dans la fête du solstice d'hiver 1840, deux médailles ont été accordées, sur mon rapport, savoir :

1° Au F.[°]. MICHEL, de Bercy, qui, pendant plus de 24 ans, n'avait cessé d'exposer ses jours pour arracher quelques victimes à la fureur des éléments;

2° Au F.[°]. REGNARD-BRUNO, le saint Vincent-de-Paule de la Maçon.[°], et que nous avons eu le malheur de perdre, officier honoraire du G.[°]. O.[°]. de France, le 22 février 1842.

En 1844, 4 médailles ont été accordées, sur le rapport du F.^o. Cauchois, savoir :

1^o Au F.^o. PAILLETE, du Havre, si bien surnommé le sauveur ;

2^o Au F.^o. MOËSSARD, acteur de la Porte-Saint-Martin, qui n'a jamais pu voir une personne souffrante ou nécessiteuse, sans lui venir en aide ;

3^o Au F.^o. GRAS, membre de la Loge du *Progrès maçonnique*, qui, bien que touchant à sa 70^e année, n'en continuait pas moins d'être animé d'une ardeur vraiment juvénile pour tous les actes se rattachant à la Maçonnerie ;

4^o Au F.^o. JOURDAN, préfet de la Corse, qui, en relevant et présidant la Resp.^o. L.^o. *la Réunion*, O.^o. d'Ajaccio, a si puissamment contribué à l'adoucissement des mœurs de cette île, qui servit de berceau au plus grand génie des temps modernes.

En 1842, trois médailles accordées sur le rapport du F.^o. Vaussier, savoir :

1^o Au F.^o. LOUIS BRUNE, membre de la L.^o. de la *Constance éprouvée*, à l'O.^o. de Rouen, dont on ne saurait compter les actes de dévouement, honoré par l'Institut du prix Montyon, et qui, le , est allé recevoir le couronnement de toutes ses bonnes actions dans le sein du G.^o. Arch.^o. de l'Univers ;

2^o A la Resp.^o. L.^o. *Nature et Philanthropie*, de Lorient, qui, après avoir eu à lutter contre les préventions les plus fâcheuses, soit de l'autorité, soit de la population, a su conquérir la faveur publique par ses fondations philanthropiques, par ses soins à l'enfance, par ses secours au malheur, par une suite non interrompue de toutes sortes de bons exemples, Loge dont je suis vraiment fier d'être le député près le G.^o. O.^o. de France ;

3^o Au F.^o. XAVIER VÉNISSAT, de la Loge de l'*Union des Arts et Métiers*, O.^o. d'Avignon, qui, dans l'épouvantable inondation de l'hiver de 1840, est parvenu, à travers mille périls, à sauver d'une mort inévitable une famille entière, et à préserver de la destruction, dans le Temple, envahi par les flots, tous les objets servant au culte de la Maçonnerie.

En 1844, le même bon F.^o. Vaussier, après s'être rendu l'interprète des vifs regrets que nous éprouvions tous de l'inactivité dans laquelle le silence des Atel.^o. avait laissé la Commission des Récompenses pour l'année 1843, vous a présenté le rapport sur lequel vous avez accordé trois médailles, savoir :

1^o Au F.^o. André COQUET, père, membre de *l'Asile du Sage*, O.^o. de Lyon, qui s'est chargé des nombreux enfants de deux de ses amis morts dans la besogne, a payé les dettes de ces amis, et, malgré la modicité de sa fortune, a conduit cette belle œuvre jusqu'au bout ;

2^o A la Resp.^o. L.^o. de la *Concorde*, O.^o. de Sens. Racheter un de ses membres, qu'un Corsaire barbaresque, avait jeté dans les fers de l'esclavage ; doter une jeune fille pauvre et vertueuse ; payer l'apprentissage de deux orphelins ; ouvrir une souscription pour les veuves et orphelins de braves marins tués dans un combat naval ; secourir de nombreux voyageurs victimes des réactions politiques ; répondre pour des Frères menacés d'une ruine certaine ; établir enfin dans son sein un cours d'instruction morale ; tels sont les faits et gestes habituels de la Resp.^o. L.^o. de la *Concorde*, et votre Commission les a pris parmi 73 de même nature ;

3^o Au F.^o. DESANLIS, l'un des fondateurs, en 1840, de la Maison centrale des secours maçonniques, et qui, soit comme avocat, soit comme Maçon, a mérité d'être élevé à la dignité de Représentant particulier du G.^o. M.^o. qu'il occupe si dignement aujourd'hui.

A cette même fête solsticiale d'hiver, en 1844, vous avez aussi accordé une mention honorable au F.^o. DESVIENNES, membre de *l'Asile du Sage*, à l'O.^o. de Lyon, et que ce R.^o. Atel.^o. vous avait signalé comme ayant sauvé deux enfants près de périr, l'un dans la Saône, l'autre dans la Moselle.

En 1845, sur le rapport du F.^o. ROBLLOT, trois médailles ont été accordées, savoir :

1^o Au F.^o. GABARD, pilote de l'Ile Daix (Charente-Inférieure) qui, dans mainte occasion, a sauvé navires et équipages de la fureur des flots ; et, malgré le poids de ses charges, n'a voulu accepter d'autres récompenses que la croix de la Légion d'honneur si bien placée sur sa noble poitrine ;

2° Au F.^o. COLLET, facteur à Melun, que la L.^o. des *Enfants d'Hiram*, dont il est un des membres les plus zélés, vous a signalé pour ses actes réitérés de courage et de dévouement, au milieu des inondées, des inondations et autres désastres dont il a sauvé ses semblables.

3° Au F.^o. FILLEUL, membre des *Arts réunis*, O.^o. de Reuen, qui, à la terrible journée du 19 août 1845, où une trombe détruisit la plus grande partie des villages de Malaunay et de Monville, parvint, dans la sainte mêlée des dévouements, à faire généralement remarquer le sien et celui de sa noble famille, en arrachant aux décombres plus de quarante victimes.

— Le jeune Antoine Vénissat, âgé de quinze ans, et neveu du brave F.^o. Vénissat d'Avignon, honoré d'une de vos médailles en 1842, ayant sauvé, au péril de sa vie, un autre enfant qui se perdait sous un bateau, en refusant d'accepter aucune espèce de récompense, vous lui avez donné une mention honorable, dans une lettre de satisfaction écrite à cette L.^o. d'Avignon qui vous l'avait recommandé.

En 1846, sur le rapport du F.^o. Belnot, trois médailles ont été accordées, savoir :

1° Au F.^o. DESBANS, membre de la L.^o. d'*Henri IV*, O.^o. de Paris, qui, depuis l'année 1815 (où alors, âgé de moins de dix-sept ans, il s'était engagé volontairement pour marcher aux frontières menacées par les armées de l'Europe coalisées contre le France), s'est signalé par de nombreux actes de courage, et à sauvé une foule de ses semblables près de périr dans l'eau, dans le feu ou du choléra ;

2° Au F.^o. Jean-Baptiste FERRAND, membre de la société des sauveteurs, qui, dans un apostolat de près de quarante ans, a sauvé plus de vingt personnes des flots ou des flammes, et a eu le bonheur de partager avec sa digne femme le grand prix de 3,000 fr., décerné par l'Académie française, heureuse dispensatrice des bienfaits du vertueux Montyon ;

2° Enfin à la R.^o. L.^o. de la *Sincérité*, O.^o. de Reims, qui, pendant ses quarante-trois années d'existence, a rivalisé de zèle maçon.^o. en érigeant un temple spécialement destiné à ses travaux ; en fondant la société philharmonique, source d'abondantes collectes pour

les infortunés; en fournissant diverses subventions aux écoles d'adultes; en établissant des crèches à l'instar de Paris; en donnant des secours et du travail aux malheureux; en s'associant enfin à toutes les mesures qui constituent le devoir, l'essence et le bonheur de la Franc-Maçon.°.

TT.°. CC.°. FF.°.,

Dans cette revue bien insuffisante, pour laquelle je vous avais demandé grâce en commençant, et que vous m'avez sans doute pardonnée à présent, car chacun de nous est bien, dans sa vie, comme ce voyageur qui, parvenu au sommet d'une haute montagne, se retourne toujours avant d'en descendre le revers; dans cette revue, dis-je, vous avez remarqué sans doute avec peine que, depuis votre arrêté si maçon.° du 30 octobre 1838, il n'a été accordé, en neuf ans, que vingt-quatre médailles, tandis que l'art. 44 vous eût permis d'en décerner soixante trois. Le passé n'étant plus à nous, mais l'avenir un peu, espérons que les LL.°. de la Correspondance partageront nos regrets à cet égard, et nous dispenseront à l'avenir d'autant d'économie.

Ce vœu de votre Commission est d'autant plus sincère, d'autant plus vif, que, cette fois encore, elle n'a eu que trois présentations à vous faire sur six demandes seulement qui lui ont été adressées. Non que les FF.° portés dans ces trois dernières demandes de leurs Loges ne soient de très-bons Maçons, des hommes honorables sous tous les rapports; mais leur principal mérite consiste, en général, dans l'ancienneté de leurs services maçon.°, et, malgré tout ce qu'il y a de louable dans la persévérance, qualité trop rare de nos jours, où si souvent on veut arriver au but sans passer par le chemin, nous avons pensé, en relisant l'art. 4^{er} de votre arrêté, que vous avez en vue de récompenser bien moins les services anciens que les services éminents. Sans [cela, ce n'est pas soixante-trois médailles qu'il vous eût fallu, mais des centaines.

Sur l'avis de votre Commission des récompenses, vous avez, TT.°. CC.°. FF.°, dans le G.°. O.° du 30 novembre dernier, décerné la première médaille au F.° PHILIPPE DESSEAUX, avocat à la Cour royale de Rouen, membre de la Resp.°. L.° de la *Persévérance couronnée*, qu'il a eu l'honneur de diriger pendant trois Vé-

néralats, et qui, dans les grandes réunions, lui décerne presque toujours, à l'unanimité, sa présidence.

Ce F.°, qui jouit dans son ordre d'une grande et juste considération, puisqu'il en a été deux fois bâtonnier, n'est pas moins distingué comme Franc-Maçon. C'est lui, en effet, qui a créé le journal la *Fraternité*, toujours renfermé dans les limites des devoirs maçon.°. C'est sous sa présidence qu'a été introduite l'Institution féconde des récompenses annuelles aux ouvriers d'une bonne conduite, et qu'a été ouvert l'établissement de la crèche Saint-Jean, la première fondée à Rouen, et, qui, par la puissance du bon exemple, a fait doter la même ville d'une foule d'établissements du même genre.

Presque tous les Vén.° des LL.° de Rouen se sont associés avec empressement à la demande de récompense que vous a faite leur bonne sœur la *Persévérance couronnée*, en vous représentant le F.°. Desseaux, non pas comme un de ces hommes capables d'une action due à une inspiration passagère, mais comme un F.° dont toute la vie est marquée par le dévouement au progrès, au bien public, à l'humanité et en particulier à la Franc-Maçonnerie.

— La seconde médaille a été accordée au F.°. Melchior TOURNIER, inspecteur de la salubrité de Paris, membre actif de la Resp.°. L.°, *des Amis Triomphants*.

Le 20 janvier 1842, ce F.° a sauvé, au péril de ses jours, quatre ouvriers asphixiés dans l'égout de Bercy.

Le 5 juillet 1843, un incendie s'étant manifesté dans une maison sise à Paris, rue Montmartre, n° 457, le F.°. Tournier est parvenu, par sa courageuse activité, non-seulement à empêcher que le feu ne s'étendît, mais encore à sauver la demoiselle Philippe, sur le point d'être, comme lui, asphixiée par la fumée.

Dans la nuit du 12 au 13 septembre 1845, six hommes, opérant la vidange rue Pirouette, n° 7 et 9, à Paris, ont reconnu que, sans la prudence et le courage du F.°. Tournier, ils allaient être écrasés sous une voûte.

Plus tard, il sauve les jours d'un homme qui avait presque déjà franchi le pont pour se jeter dans la Seine.

Enfin, dans la soirée du 31 août 1846, onze personnes venaient

d'être asphixiées par le gaz délétère d'une fosse d'aisances, rue de la Coutellerie, 40. Les assistants, saisis de frayeur, ne savaient quel parti prendre pour sauver ces malheureux, lorsque le F.^o. Tournier, de son propre mouvement, et sans y être appelé par son service, brave danger et dégoût, applique sa bouche sur celles des victimes, et parvient ainsi, en exposant sa santé qui en a été ébranlée pendant plusieurs jours, à en sauver sept.

Les diverses actions, constatées par des certificats authentiques, qui ont été transmis à votre Commission, avec le plus vif intérêt; par la Loge *des Amis Triomphants*, dont il est un des membres les plus assidus, prouvent que dix-neuf personnes ont été sauvées par le dévouement du F.^o. Tournier. C'est dix-huit de plus qu'il n'en eût fallu dans l'antiquité pour obtenir la couronne civile.

— Vous avez décerné la troisième médaille au F.^o. Alexis Decamp, commissionnaire-chargeur, quai de la Gare, n° 22, à Ivry, près Paris, et membre aussi de la Resp.^o. L.^o. *des Amis Triomphants*.

Le 22 octobre 1840, un coup de vent coule à fond le bateau dans lequel se trouvaient le sieur Mariage, sa femme [et ses deux filles. Averti de ce malheur, le F.^o. Decamp vole au secours des malheureux submergés, et parvient, après des efforts inouïs, à les retirer du fond de l'abîme. Mais, hélas! Mariage seul était vivant. S'associant à la vive douleur de ce malheureux père, le F.^o. Decamp, qui n'a pour vivre que le faible produit du travail de ses mains, a refusé la récompense pécuniaire qui est d'usage en pareil cas.

Le 6 juillet 1845, le F.^o. Decamp, aperçoit de chez lui, un homme qui se noyait. Dans son empressement à se jeter à l'eau pour le secourir, il ne voit pas un train de charpente qui se trouvait précisément au fond de la rivière en cet endroit. La blessure qu'il se fait à la tête, rouvre une plaie reçue précédemment à la même place; et, pour comble de malheur, un homme du voisinage voulant aussi porter secours au noyé, atteint le F.^o. Decamp de son croc, et lui retire, pour ainsi dire, l'œil droit de l'orbite. Malgré la vive douleur qu'il ressentait, le F.^o. Decamp, n'en a pas moins ramené le noyé à terre, non-pas sain et sauf, mais sauvé.

Voilà, TT.^o. CC.^o. FF.^o., les trois seules récompenses que vous ayez été réduits à décerner cette année; et comme, certainement il

y a beaucoup d'autres belles actions qui en eussent méritées, il faut que les LL. ., nos bonnes sœurs, aient, en ne nous les signalant pas, été retenues par la crainte de blesser la modestie de leurs Frères.

Nous admettons, pour un moment, l'existence et surtout la force de ce motif, ce qui pourtant est assez difficile, puisque le mérite modeste est, on le sait, comme une bonne monnaie qui n'aurait pas d'aiguilles. Nous faisons plus, nous désirons que des dévouements semblables à ceux des FF. . Tournier et Decamp, aient même beaucoup moins d'occasions de s'exercer, puisqu'en définitive, il y a presque toujours là quelques malheurs à déplorer.

Mais n'existe-t-il pas, Grand Dieu ! mille autres occasions où l'homme peut et doit être utile à son semblable ! sauver les hommes est beau ; mais prévenir leur malheur ou le soulager ; les instruire, les rendre meilleurs pour qu'ils soient heureux, a bien aussi son prix.

Aux détracteurs du temps présent, car il y en a toujours eu, et toujours il y en aura, on serait en droit de demander quel pays et quelle époque ils pourraient, en fait de liberté raisonnable, de sage égalité, de développements faciles pour toutes les facultés physiques et morales, de prospérité enfin, et, si on le voulait, de bonheur, ils pourraient, préférer à notre époque et à notre France.

Mais cette bonne France, qui a fait déjà tant de choses, en a mille fois plus encore à faire. L'Instruction primaire, si améliorée depuis vingt ans, n'empêche pas qu'il n'y ait encore plus du tiers de la population ne sachant ni lire ni écrire, et ne compensant même pas cette ignorance par du bon sens. Malgré les progrès réels de l'agriculture, nous avons encore près du 9^e de notre territoire en friche. Malgré les dépôts de mendicité, ou peut-être à cause d'eux, la France est le second pays de l'Europe dans l'échelle du paupérisme : L'Irlande, en effet, compte dix-sept pauvres sur mille individus, et la France quinze. La réforme des prisons n'empêche pas que les condamnés ne refassent à leur manière, et avec quelque raison, l'échelle pénale, en préférant le bagne à la réclusion. Si les diverses améliorations apportées dans l'état social, ont, en un demi-siècle, porté la vie moyenne de vingt-neuf ans et demi à trente quatre ans ; si l'on ne voit plus dans le même lit d'un hôpital, un mort, un mourant, et un valide ; des milliers de pauvres aveugles,

de malheureux sourds-muets, d'enfants trouvés et autres infirmes, sont là qui ne comprennent pas qu'avec un budget de 44 cents millions, et avec une dépense qui, pour les seuls hôpitaux de Paris, s'élève à 42 millions par an, on oppose des fins de non-recevoir insurmontables à leurs modestes demandes d'admission dans un hospice.

Il nous serait facile, TT.°. CC.°. FF.°, de multiplier ces exemples à l'infini ; mais ceux-là, nous ont paru suffire pour mettre sur la voie de tout ce que la Maçon.° est en droit d'exiger de ses enfants.

Parmi les nombreuses erreurs sur lesquelles Rousseau a jeté la magie de son style, les vrais Maçons rangent celle-ci : *que les plus sublimes vertus sont négatives*. C'est tout le contraire, en effet, que nous devons dire et faire, si nous ne voulons pas mourir tout entiers. Aussi, à la pensée stoïcienne, trop peu humaine du célèbre philosophe de Genève, opposerons-nous toujours cet axiôme inscrit sur le frontispice de nos Temples : « Ici l'on donne et l'on se « dévoue ; on ne reçoit que de son propre cœur et de sa conscience. »



G. O. DE FRANCE

N° 36,770.

Cœurs Unis
ET
Centre des Amis.

RAPPORT

Du F. HENRI-WENTZ sur la fusion du CENTRE DES AMIS avec
LES CŒURS UNIS.

Proposition
l'approuver leur
demande en fu-
sion.

Paris, le 14 mars 1848.

O. DE PARIS.

AU GRAND ORIENT DE FRANCE

EN SA CHAMB. SYMB.

TT. CC. FF.,

Nommé Rapporteur, dans votre séance du 18 janvier dernier, d'une demande en fusion adressée par la R. L. du Centre des Amis, Or. de Paris, à la R. L. des Cœurs unis, j'étais heureux de pouvoir vous en rendre compte dès la séance suivante ; mais la multiplicité des travaux et les graves événements de février ne l'ayant pas permis, je m'empresse de le faire aujourd'hui.

Presque toutes les formalités prescrites par les articles 280, 281 et 282 des Statuts généraux ayant été ponctuellement observées, et la Loge impétrante fondant sa juste demande sur l'âge avancé du très-petit nombre de membres dont elle se compose en ce moment, ce qui rend la régularité de ses travaux à peu près impossible, je n'aurais, pour ainsi dire, qu'à vous proposer purement et simplement d'apporter votre visa à la fusion dont il s'agit.

Mais il est deux circonstances que ma conscience de Rapporteur me fait un devoir de vous soumettre. La première consiste dans la perte des timbres et constitutions de la L.^o. *du Centre des Amis*, qui devraient être déposés dans vos archives, mais à la recherche desquels le F.^o. Bailly, Vén.^o., engage sa parole d'honneur et sa foi de Maçon, de se livrer avec la plus grande activité, prenant l'engagement de vous les déposer aussitôt qu'il aura pu les retrouver.

La seconde considération, qui du reste ne me semble pas de nature à entraver votre délibération, c'est que les deux Loges qui demandent à se fusionner, travaillent sous des rites différents; savoir : les *Cœurs unis* au rite français, et le *Centre des Amis*, suivant le régime rectifié.

Ce régime rectifié est celui au sujet duquel j'ai eu l'honneur de vous présenter, le 18 juillet 1842, un rapport dont les conclusions, adoptées par vous à l'unanimité (n° 29,832, Loge de la *Sincérité et Parfaite Union de Besançon*), tendaient : 1° à ce que la Chamb.^o. symb.^o. accordât à la R.^o. L.^o. *Sincérité et Parfaite union*, O.^o. de Besançon, l'autorisation de reprendre ses travaux au régime rectifié ;

2° A ce que toute la partie de la demande de cette L.^o., qui se rattache aux directoires de Bourgogne ou autres, fût renvoyée à l'examen du Grand Collège des Rites ;

3° A ce qu'il ne fût donné suite à l'ensemble de l'affaire du régime rectifié qu'après la sanction du G.^o. O.^o..

L'examen de cette sanction trouvera sans doute sa place dans le travail d'ensemble de la révision des Statuts généraux, et nous le désirons vivement pour la saine intelligence, pour l'application réelle des véritables principes de la Franc-Maçon.^o..

Mais, en attendant, et comme il s'agit d'un régime reconnu par le G.^o. O.^o., puisqu'il figure aux pages 83 et 156 de votre Annuaire, comme fondé le 25 avril 1789, je pense qu'il y a lieu d'autoriser la fusion demandée entre les LL.^o. *du Centre des Amis* et des *Cœurs unis*; et j'ai l'honneur de proposer à la Ch.^o. symb.^o. de prendre une décision en ce sens, toutes réserves faites au sujet des timbres et constitutions que le Vén.^o. de la L.^o. *du Centre des Amis* a pro-

mis de rechercher pour les déposer, comme le veut l'art. 282 des Statuts, dans les archives du G. O. O..

Le résultat de ces réserves serait que la L. du Centre des Amis s'abstiendrait, jusqu'à nouvel ordre, de travailler au régime rectifié, et en se fusionnant avec sa sœur aînée, la R. L. des Cœurs unis, fondée le 7 mai 1766, suivrait comme elle les rites français et écossais. Les deux Loges ne formeraient plus désormais qu'un seul et même Atelier sous le titre des Cœurs unis.

Agréé, TT. CC. FF., le nouvel hommage de mon vieux dévouement.

HENRI-WENTZ.

• Rapporteur.

Ces conclusions ont été approuvées à l'unanimité.

Paris, le 19 février 1849.

AU T. . C. . F. . DECHEVAUX-DUMESNIL

Rédacteur en chef du Journal LE FRANC-MAÇON, quai des Orfèvres, 58.

T. . C. . F. .,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire pour me demander ma coopération à votre journal. La liste que vous y avez jointe des honorables Frères auxquels je serais ainsi associé, serait un attrait de plus ; mais, vous le savez, à raison de mes vieux services dans l'Ordre, on a bien voulu me nommer déjà membre de plusieurs autres Commissions ; et l'une d'elles, la Commission permanente du G. . O. ., a droit, avant toute autre, pour la composition du Bulletin trimestriel, aux travaux maçonniques que mes occupations civiles me laisseraient le temps d'entreprendre.

Membre de la Commission de Constitution dont le travail, qui nous a pris vingt-sept séances, sera soumis à l'Assemblée générale du 2 mars prochain, je devrai contribuer, pour ma part, à en soutenir la discussion, et d'ailleurs il serait possible que de cette discussion sortit quelque mesure régularisant tout ce qui se rattache aux publications maçonniques.

Permettez-moi donc, T. . C. . F. ., de continuer, jusqu'à nouvel ordre, à ne figurer modestement que parmi les abonnés de votre journal, en faisant des vœux pour que son succès réponde à vos louables efforts.

Agréé, T. . C. . F. ., l'assurance nouvelle de mon bien sincère attachement.

HENRI-WENTZ, 33^e,

Président de la Ch. . symb. . du G. . O. . de France.

G.. O.. DE FRANCE

FÊTE DE L'AGRICULTURE

PAR TOUTES LES LOGES DE SEINE-ET-OISE.

ÉTÉ 1850.

LETTRE DU F.. HENRI-WENTZ

ORATEUR DU GRAND ORIENT.

O.. de Paris, 28^e j.. du 4^e mois de l'an de la V.. L., 5350,
(28 juin 1850, 2. v.)

Aux Vén.. et Membres

De la R.. L.. DE CÉRÈS ET LES AMIS DE L'AGRICULTURE, à Longjumeau.

« TT.. CC.. FF..,

« J'ai reçu l'invitation dont vous avez daigné m'honorer pour la belle fête solsticiale que vous devez célébrer après-demain, en commun avec toutes les RR.. LL.. du département de Seine-et-Oise.

« La manière si gracieuse dont vos dignes Frères me l'ont renou-

velée de vive voix, en voulant bien même y ajouter quelques encouragements pour le pauvre petit discours qu'il était de mon devoir de prononcer à la fête du Grand Orient, tout cela ne pouvait qu'ajouter, s'il est possible, au vif désir que j'avais tout d'abord de me joindre à la députation qui va fraterniser avec vous.

« Malheureusement, j'avais perdu de vue le devoir, bien doux aussi, qui m'appelle, comme *témoin*, au mariage d'un brave capitaine, mon ancien camarade de collège, lequel vient de me le remettre en mémoire.

0001 3TH

« Je regrette d'autant plus ce contre-temps, que le titre seul de votre L.^e. *Amis de l'Agriculture*, me promettait une ample moisson de belles et bonnes choses.

« L'Agriculture ! ... Est-il, en effet, une science plus noble, plus utile, plus digne de faire l'orgueil des hommes qui s'y livrent ! Nous avons eu de grands ministres dans tous les genres, excepté peut-être en agriculture. N'est-ce pas pour cela qu'elle a autant déchu chez nous qu'elle a fait de progrès, par exemple, en Angleterre, ce pays forcé pourtant par la nature d'être moins agricole qu'industriel, ce qui est l'inverse en France ? Cela ne viendrait-il pas surtout de ce que nous avons couvert les $\frac{4}{5}$ ^{mes} et quelquefois les $\frac{7}{8}$ ^{mes} du domaine agricole en terres labourables qui épuisent notre sol, tandis que nos voisins ont, au contraire, couvert les $\frac{4}{5}$ ^{mes} du leur en pâtures qui l'engraissent ? Aussi, voyez dans celles de nos fabriques et usines où l'on emploie des Anglais et des Français, à la tâche ; les premiers, grâce à leur alimentation plus substantielle, font un cinquième d'ouvrage de plus, et gagnent d'autant.

« Quant à la grande question du morcellement ou de l'agglomération des propriétés, j'aurais eu aussi bien besoin d'être édifié par vos réflexions, attendu que j'ai vu, de mes yeux vus, des exemples bons et mauvais de l'un et de l'autre système. La grande propriété

fait merveille en Angleterre, et pitié en Espagne, en Italie, en Sicile et dans presque tout l'Orient. La petite propriété, la propriété divisée à l'infini, et telle que nous la voyons dans certains endroits de notre connaissance, où il n'y a guère d'acte pour en justifier que l'immatriculation au cadastre, cette propriété morcelée fait pitié, et elle fait merveille en Belgique, notamment dans la terre de Saint-Nicolas et les environs d'Anvers. La réponse, à cet égard, ne serait-elle pas que là non plus il n'y a rien d'absolu, et qu'il faut prendre conseil des circonstances ?

« L'agriculture ne comprend-elle pas d'ailleurs une foule d'autres objets ? La campagne, par exemple, cet éternel remède des affections auxquelles la médecine ne connaît rien, où Diderot lui-même convenait qu'il n'y avait pas moyen d'être athée, et qui, dans sa tranquillité, a l'air de défier les humains de la troubler par leurs sottises querelles, n'embrasse-t-elle pas aussi les fleurs, les jardins, ces amis toujours fidèles, auxquels on reviendrait de l'ambition elle-même, si l'on revenait jamais de l'ambition ?

« Plaiguez-moi donc, TT.°. CC.°. FF.°, de ne pouvoir, dimanche, être des vôtres. Les fêtes maçonniques, en effet, ne sont pas comme les fêtes publiques : dans ces dernières, comme on n'a pas, en général, de quoi se réjouir beaucoup de son bonheur, les victoires coûtant toujours beaucoup, on prend le parti de se réjouir du chagrin de son voisin. Aussi le sage y est-il exposé à rire d'un œil, et à pleurer de l'autre.

« Mais la Franc-Maçonnerie ne connaît ni vainqueurs, ni vaincus. Ses fêtes, à elle, ce ne sont qu'actions de grâces rendues à l'Être suprême pour ses incommensurables bienfaits, et encouragements mutuels pour s'en rendre digne de plus en plus.

« C'est donc de tout cœur, de toute âme, mes bons Frères, que je serai, en pensée du moins, au milieu de vous. Daignez en agréer

l'assurance, ainsi que celle de mon entier dévouement à notre belle institution qui va trouver en vous de si dignes interprètes. »

HENRI-WENTZ, 33°.

*Orat.^r. du G.^r. O.^r. de France et Président
de la Chambre symb.^o.*

P. S. Ci-joint ma modeste offrande pour le tronc des pauvres.



G. O. DE FRANCE

(27^e Bulletin.)

FÊTE D'ORDRE D'ÉTÉ

24 juin 1850.

DISCOURS

Du F. HENRI-WENTZ, *Orateur titulaire.*

TT. CC. FF.,

Vous avez eu si souvent la bonté de m'entendre, que vous devez me savoir par cœur. Voilà pourquoi, lors des dernières élections générales, je déclinai bien sincèrement le périlleux honneur d'être l'Orateur du Grand Orient de France. Si, désarmé par votre excessive indulgence, j'ai enfin accepté, c'était surtout avec cette pensée que, comme nous marchons dans une voie nouvelle et plus large, l'expérience d'un de vos anciens pourrait, de temps à autre, avoir son utilité, l'un des bons moyens de savoir où l'on va étant, en général, de savoir d'où l'on vient.

Mais j'avais perdu de vue la lourde tâche des discours de fête d'Ordre, tâche d'autant plus lourde, en effet, qu'au lieu d'être partagée, comme autrefois, entre les orateurs des trois Chambres, on avait, un moment, semblé croire qu'elle incombait aujourd'hui à

l'Orateur unique du Grand Orient, ce qui n'est pas, heureusement pour lui, et surtout pour vous.

Il est vrai que vous, TT.°. CC.°. FF.°, vous y aviez pensé en me donnant pour adjoint le bon F.°. Razy qui n'en est plus à gagner ses éperons, et qui viendra souvent à mon aide. Pourquoi faut-il que sa modestie lui ait fait croire que l'entrée en fonctions devrait être faite par le chef d'emploi? Sa voix, plus jeune, moins fatiguée, moins fatigante pour vous que doit l'être la mienne, viendrait en ne peut plus utilement, surtout à ce moment déjà avancé de vos travaux; mais patience, je vous le promets pour la première bonne occasion.

Ceci dit, et en honneur, sans vaine précaution oratoire, que dois-je faire maintenant pour ne pas trop laisser descendre cette tribune du haut rang où l'ont placée mes habiles prédécesseurs?

Dès l'année 1844, chargé, comme Orateur de la Chambre symbolique en tour, du discours de la fête d'Ordre d'été, la lecture attentive des soixante-six procès-verbaux de vos cérémonies solsticiales m'avait, pour ainsi dire, réduit à n'avoir plus guère qu'à vous soumettre le résumé, l'analyse des principaux sujets qu'on y avait traités.

Ce tableau de vos principes, de vos vues, de vos espérances ayant paru ne pas manquer de quelque à-propos, je viens aujourd'hui vous demander la permission de le compléter, ou, pour mieux dire, de le continuer, car qu'y a-t-il de complet dans ce monde! par un aperçu des fastes généraux de la Franc-Maçonnerie.

C'était, en effet, un peu d'histoire que je mettais sous vos yeux; or, qui pourrait dire où finit l'histoire, dire où elle commence? qui pourrait même se flatter d'en avoir donné la meilleure définition?

Platon l'appelle la première entre les premières des sciences; Cicéron, la messagère de l'antiquité; Bacon, la science des faits; Bossuet, la plus sage conseillère des rois; Fléchier, la morale en action; Fontenelle, une fable convenue; Leibnitz, la prophétesse du passé; Rousseau, le peintre de l'habit de l'homme plutôt que de sa personne; Muller, le tableau des erreurs, des crimes et des calamités dont l'ambition couvre la terre; M. L'herminier, la mémoire des sociétés; M. Pinard, l'être gagé de ceux qui réussissent; *Le National*, un vaste champ d'hypothèses; *les Débats*, le plus

inépuisable de tous les genres ; M. Saint-Beuve, la mère du doute ; M. P. Dupont, un mensonge unanime ; le F. Desanlis, notre digne Président, l'appelle le *Moniteur universel* ; enfin, car il faut s'arrêter, M. Giroud voit dans l'histoire le plus sûr flambeau de la théorie.

Tout en reconnaissant ce qu'il peut y avoir de vrai, de juste, de malicieux, de passionné dans ces diverses dénominations, c'est surtout aux deux dernières que je désire m'attacher aujourd'hui, en jetant un rapide coup-d'œil sur les faits ou simples, ou heureux, ou malheureux de la Franc-Maçonnerie. Il est bien entendu que nous ne revenons pas sur ses origines plus ou moins authentiques dans l'Inde, l'Égypte, la Grèce, à Rome, ou dans notre Occident, sa véritable date étant pour nous le jour où deux être souffrants se sont unis pour résister à l'injustice.

De 1720 à 1725, après un long usage de traditions plus ou moins altérées par le temps, le rite moderne s'introduit en France. Il s'y pratique avec des fortunes diverses et des relations moins officielles qu'officieuses à l'étranger, pendant un quart de siècle.

Ces relations ayant donné quelque ombrage aux pouvoirs spirituels et temporels, l'année 1751 voit paraître contre la Franc-Maçonnerie, le 15 juin, une bulle du pape Benoît XIX ; le 1^{er} juillet, un édit de Ferdinand VI, roi d'Espagne, et le 22 juillet un mandement de l'archevêque d'Avignon.

Mêmes épreuves, en 1763, de la part des magistrats de Dantzic, et, en 1774, de celle des autorités du Comtat venaissin.

Quatre ans plus tard, et comme dédommagement bien légitime de toutes ces tribulations, l'homme qui avait le plus de cet esprit que tout le monde a, le bon sens ; celui à qui pour l'étendue des connaissances l'antiquité elle-même n'a peut-être personne à opposer ; qui sut être l'homme du siècle et l'homme du jour ; en fait d'opinions et de mœurs le plus grand novateur connu ; l'homme qui a tout pressenti et tout commencé ; l'écrivain français par excellence, et qui devait naître en France ; dont les violentes sorties contre le fanatisme, sorte de fanatisme à rebours, n'étaient peut-être que la révolte de son bon sens ; le poète dramatique qu'on pourrait placer sur la ligne de Racine et de Molière, si, au lieu de n'aborder guère que la forme extérieure et passagère, il se fût, comme eux, adressé à ce qui est éternel dans l'homme, à la passion ; ce roi de

France, comme on l'a dit encore, sous lequel vivait Louis XV ; Voltaire enfin, le 7 avril 1778, fut initié à la belle Loge *des Neuf-Sœurs*.

Malgré l'influence de ce grand nom, ou peut-être à cause d'elle, la Franc-Maçonnerie ne tarde pas à recevoir de nouvelles atteintes, à éprouver de nouveaux malheurs. Ainsi, le 22 juin 1784, l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, lance un édit contre les sociétés secrètes, dans lesquelles on comprend notre Institution, oubliant, ou ne voulant pas voir, comme on l'avait déjà fait, comme on l'a fait depuis, et comme on le fera sans doute encore, qu'un secret ne constitue pas une société secrète.

En 1786, et comme pour contrebalancer, par suite de l'éternelle loi d'heur et malheur qui gouverne ce monde, le tort qu'allait causer aux véritables principes de notre Ordre la mort du grand Frédéric, se tient à Bruxelles, le 29 mai, un convent général des Francs-Maçons des Pays-Bas autrichiens.

Mais déjà grondait l'orage précurseur du plus grand événement des temps modernes, la Révolution française. Dès l'année 1789, nos Temples sont presque tous fermés, et il ne pouvait en être autrement, les têtes, les cœurs, les bras étant alors tout à la religion et à la politique, ces éternels sujets des divisions humaines, et que, par cette raison, nos pères ont si sagement fait de nous interdire.

Le feu sacré de la vérité, immortel comme Dieu même dont il émane, et qui couvait dans les âmes fidèles, ne put être rallumé qu'en 1796.

Cinq années s'étaient à peine écoulées que, compromise, comme cela paraît être dans sa destinée, par l'exagération et la turbulence de ces hommes toujours prêts à se servir d'elle comme d'un manteau, la Franc-Maçonnerie eut à subir, le 13 avril 1804, un nouvel arrêt de proscription dans les Etats de l'empereur d'Autriche, François II.

Cette mesure ne fit que redoubler le zèle du Grand Orient de France qui publia, en 1806, un nouveau Code maçonnique, basé, en partie, sur les règlements de 1772. La prudence avec laquelle on en surveilla les dispositions, et l'appui que lui prêta l'Empereur et F.^o. Napoléon, eurent pour résultat d'enrôler sous nos bannières une foule de princes, de ministres, de maréchaux de France, de magistrats, d'académiciens, de fonctionnaires de toute classe, et de

simples particuliers, qui tous, ainsi que je le rappelais, avec approbation, dans la fête d'Ordre du 24 juin 1844, se faisaient un plaisir, un honneur d'assister à vos séances. L'impulsion était même si générale que l'étranger y prenait part; et, sans parler de l'Angleterre, du Danemark, de la Suède, d'une grande partie de l'Allemagne et des Etats-Unis, où notre Ordre a presque toujours eu une existence officielle, nous voyons la R.^{.o}. L.^{.o}. de *l'Espérance*, Orient de Bruxelles, initier à nos mystères, le 6 août 1843, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, aujourd'hui roi des Belges.

Les malheurs qui sont venus fondre sur notre patrie en 1814 ne pouvaient manquer d'atteindre la Franc-Maçonnerie. Aussi, dès le 8 décembre, la cour de Rome la proscriit-elle de nouveau; et son exemple est suivi, les 3 décembre 1821 et 13 août 1822, par l'empereur de Russie; le 30 avril 1824, par Dom Miguel de Portugal; le 1^{er} août 1824, par le roi d'Espagne, et le 3 mars 1826 par une nouvelle bulle du pape Léon XII.

Ces diverses prohibitions, établies principalement pour les Etats pontificaux, et qui, dans tous les cas, ne sauraient s'étendre au-delà des juridictions temporelles et locales; ces prohibitions, applicables, je le répète, aux interprètes inavoués de notre Ordre, n'ont pu atteindre ses principes, lesquels ne sont qu'amour et charité envers tous les hommes, sans acception de pays, de couleur, de religion. Nous en avons d'ailleurs été consolés par plusieurs événements heureux, tels que l'initiation, le 14 mars 1817, du prince d'Orange, depuis Guillaume II, roi de Hollande, et l'acceptation de la Grande Matrise, le 10 avril 1818, par le prince Frédéric.

Toutes ces alternatives de bonheur et de malheur, rappelant à notre pauvre humanité que cette terre est un lieu d'épreuves et de luttes, n'ont pas détourné le Grand Orient de France de la mission qu'il a acceptée, et que, grâce à votre concours, TT.^{.o}. CC.^{.o}. FF.^{.o}., il saura, Dieu aidant, mener à bonne fin. La Commission nommée en 1817 pour réunir et coordonner les travaux préparatoires des nouveaux Statuts généraux de l'Ordre, s'en est occupée sans relâche jusqu'en 1825, et le 1^{er} juin 1826 a été promulgué, après discussion dans vingt-sept assemblées générales, le Code des 898 articles.

Rien ici-bas ne pouvant avoir la prétention d'être parfait ou immuable, on y avait naturellement stipulé la clause de révision qui

ne put être accomplie que le 24 juin 1839, par la promulgation, après discussion dans quarante-neuf assemblées spéciales, d'un autre Code en 867 articles.

Ces divers documents de la jurisprudence maçonnique, consciencieusement appropriés aux véritables besoins du temps, que tout législateur ne doit jamais perdre de vue, ont, pendant un grand nombre d'années, fait marcher notre vaisseau sans encombre, souvent même à pleines voiles. Qui de vous, en effet, ne se rappelle avec bonheur nos belles réceptions, nos utiles fondations, nos publications périodiques, nos touchantes cérémonies funèbres, nos nombreux banquets où le pauvre a toujours sa place ou sa part, nos fructueuses souscriptions pour venir en aide à toutes les misères.

Moins ambitieux que César, qui, par parenthèse, aurait sans doute été bien fâché qu'on le prit au mot, le Grand Orient de France ne dit pas comme lui : rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Mais, tout en ayant la conscience du bien qu'il a déjà opéré, il a, plus encore peut-être, la conscience de celui qu'il a mission de produire. Lui aussi reconnaît que ne pas avancer serait reculer. Voilà pourquoi, dès l'année 1847, devançant les réformes opérées dans le monde profane, il a posé les bases d'une première constitution donnée à la Franc-Maçonnerie, laquelle, comme vous savez, n'avait eu jusqu'alors que des Règlements ou Statuts.

Cette Constitution, notre œuvre à tous, votée le 10 août 1849 et promulguée en 89 articles, le 15 septembre suivant, ouvre, ainsi que je le disais en commençant, une voie plus large que par le passé, tout en continuant d'avoir pour point de mire notre antique devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*.

Certes, il ne sont pas Francs-Maçons, ou du moins ils ne pensent pas à nous, ces malins causeurs, moins historiens qu'historiographe, qui prétendent, en gardant leur sérieux, que les hommes se sont presque toujours asservis les uns les autres au nom de la Liberté, dépouillés au nom de l'Égalité, égorgés au nom de la Fraternité. Napoléon, juge si compétent dans ces matières, n'a-t-il pas été lui-même, à la vérité, sur le rocher de Sainte-Hélène, jusqu'à dire, en parlant de la philanthropie : « Ils ont trouvé là un mot qui fera couler plus de sang que toutes les guerres de religion ensemble ! »

Que conclure de ce qu'il peut malheureusement y avoir de vrai

dans ces assertions, si ce n'est que la Franc-Maçonnerie a précisément pour but de les rendre de jour en jour moins justes ou plus rares ?

C'est pour cela que, voulant donner à nos efforts toute l'activité, toute la régularité possibles, déjà vous avez exécuté plusieurs dispositions importantes de la Constitution, ainsi que vient de vous les détailler l'infatigable chef de votre Secrétariat, notre bon F.^o. Pillot, soit en procédant aux élections générales du Grand Orient et de ses Chambres, en nommant les diverses Commissions chargées des travaux préparatoires, soit en prenant, pour l'organisation des Ateliers, comme pour la délivrance des titres maçonniques, des arrêtés partiels, destinés, comme ceux qui vous seront bientôt soumis, à prendre place dans les Statuts généraux prochainement révisés.

Je viens de parler, T.T.^o. C.C.^o. F.F.^o., des élections générales, c'est vous rappeler que les plus importantes peut-être, celles du Grand Maître de l'Ordre et de ses deux adjoints, restent encore à faire.

Tant que le roi Joseph Bonaparte, dernier Grand Maître titulaire, a vécu, la Franc-Maçonnerie, toujours fidèle au respect des convenances, n'a voulu avoir que des Grands Maîtres adjoints ; et les services qu'elle en a reçus ne sortiront jamais de sa mémoire.

Aujourd'hui, de droit comme de fait, ce trône est libre, et votre souveraineté est appelée à lui donner un digne occupant. Toute votre prudence ne sera pas de trop pour une si noble tâche.

Oh ! oui, votre prudence, et jamais peut-être elle ne nous fut plus nécessaire que dans l'ensemble des circonstances présentes.

Des mille et une opinions, en effet, que nous voyons surgir de tous côtés, deux semblent dominer, qui pourtant sont diamétralement opposées. L'une, c'est qu'avec toutes les libertés que la société a conquises, la Franc-Maçonnerie est dépassée et n'a plus rien à faire ; l'autre, c'est que la Société elle-même est en décadence, et qu'il n'y a plus qu'à s'en rapporter à sa majesté le hasard ; comme si, d'abord, il y avait un hasard, comme si ce mot n'était pas un des prénoms de la Providence. Rien de tout cela n'est la vérité. Outrecuidance et désespérance n'ont jamais été, ne seront jamais la vérité.

La Franc-Maçonnerie, dites-vous, n'a plus rien à faire ? —

Qu'est-ce donc que l'exemple incessamment donné par ses nombreuses tribunes, celles-là du moins où toute opinion honnête peut se produire sans avoir à craindre ni interruptions, ni voies de fait, ni scandales d'aucun genre ? — La Maçonnerie n'a plus rien à faire ? — Dites-moi donc qui l'a remplacée dans le grand œuvre de la conciliation des partis, et de la bienfaisance quand même ? — Que si quelques-uns de ses usages, de ses rites, vous semblent, au premier coup d'œil, singuliers, surannés, étroits, puérils, allez au fond des choses, tenez compte du respect dû à d'anciennes traditions, et si élevé que soit votre esprit, si vive que soit votre foi, si ardente que soit votre charité, la Franc-Maçonnerie sera au niveau, sera au-dessus de tout.

Ainsi, que chaque Frère se mette et se tienne à la hauteur de son apostolat, en y associant sa mère, son épouse, sa fille ou sa sœur, ces êtres chéris, dont, en leur seule qualité de femmes, la pensée, l'affaire, le devoir, la récompense est l'amour, c'est-à-dire la charité, c'est-à-dire la première des fraternités. Que les Loges redoublent de zèle pour fonder et entretenir, ou même simplement pour soutenir, de concert avec l'autorité civile, des crèches, des salles d'asile, des *maisons de secours*, des moyens de sauvetage, des associations d'assistance publique ou judiciaire, des jurys littéraires, artistiques ou scientifiques, des comices agricoles, des souscriptions enfin, ou des encouragements pour toutes les œuvres utiles. Le Grand Orient, à qui on devra en adresser, chaque année, les procès-verbaux, se fera un bonheur de leur donner toute la publicité dont il dispose, et alors qui osera dire que la Franc-Maçonnerie a fait son temps ?

Quant à la prétendue décadence de la Société, comme il faut être juste avant tout, nous commençons par reconnaître un fait important et fâcheux, c'est que les événements qui se sont passés dans ce monde, notamment depuis un demi-siècle, ont créé plus d'appétits qu'aucun gouvernement, même régulier, n'en peut satisfaire. Mais, entre cette situation, qu'explique jusqu'à un certain point l'excessif développement des sciences, des arts et de l'industrie, et ce vermoulu bas-empire auquel tant d'esprits chagrins ont l'injustice de nous comparer, il y a un abîme.

Mais l'histoire, malheureux censeurs, vous est donc inconnue ! Mais vous ne voulez donc pas voir que la civilisation du genre humain est la pensée de la création, qu'il y aurait dès lors impiété à

en désespérer, et qu'aux plus violents orages a toujours succédé l'arc-en-ciel ?

Pour ne parler, par exemple, que de nos souvenirs classiques, contre la folle démocratie d'Athènes, Dieu envoie, comme ancres de salut, Socrate et le Phédon; contre l'indicible corruption de Rome payenne, Cicéron et le songe de Scipion, dignes précurseurs de la plus grande, de la plus heureuse des révolutions passées, présentes et à venir, dont toutes les sectes nouvelles ne sont que des travestissements, le christianisme. Enfin, presque de nos jours, lorsque le XVIII^e siècle, ayant usé l'esprit comme le bonheur, imposait la foi du doute avec une sorte de tyrannie, et se plongeait dans le sensualisme, véritable philosophie d'antichambre, qui ne dépasse pas l'épiderme humain, alors apparut le consolant spiritualisme de Rousseau; heureux nos pères et nous-mêmes, qui continuons le XVIII^e siècle (les siècles intellectuels ne se réglant pas sur le calendrier), si plusieurs des pensées de ce malheureux grand homme, remarquez que je ne parle pas de ses actes, n'eussent pas été si fausement, si fatalement appliquées.

La civilisation, suivant la juste définition d'un célèbre homme d'État, c'est, d'une part, la production croissante des moyens de force et de bonheur dans la société; de l'autre, une attribution plus équitable de la force et du bien-être produits.

Vous complétez, TT.°. CC.°. FF.°, cette définition, et contribuerez surtout à en régulariser l'application.

Le monde profane ayant adopté votre antique devise, vous n'aurez, pour cela, qu'à l'aider à la mettre en pratique.

Ainsi, quant à la *Liberté*, vous lui prouverez, avec le philosophe grec, qu'il en est d'elle à peu près comme de la pensée, que dès qu'on la sent, on est déjà malade; qu'elle ne saurait être que le droit de faire ce qui ne nuit ni à soi, ni aux autres; que passer sa vie à la chercher ailleurs, c'est s'exposer à ne faire que changer de chaînes.

L'*Égalité*, cette invention humaine, ne sera jamais pour vous l'échasse sur laquelle se hissent les partis, l'échelle par laquelle les

charlatans s'élèvent au-dessus des niais, ou bien la révolte des cailloux contre les diamants et des chardons contre les roses. Elle sera proportionnelle, et conforme à cette ancienne comparaison : « Donnez une chiquenaude à un boule-dogue, il croira que vous le caressez ; donnez-la à un serin, et vous-le tuez. » Notre Égalité restera ce que Dieu a voulu qu'elle fût quand il a créé les grands hommes pour commander aux petits hommes, et le cède pour protéger l'Hysope. Nous nous résignerons donc à l'écrire dans nos lois, et à la modifier grandement dans tout le reste.

Pour ce qui est enfin de la *Fraternité* cette chose si belle, si sainte, qu'elle défile les lois humaines d'y mettre une sanction pénale, elle ne sera pas non plus chez nous comme chez tant d'honnêtes gens de notre connaissance, qui se disent :

Frère, Frère ! tant qu'il vous plaira, pourvu que je sois le **Grand** Frère et vous le petit. Non, ce sera cette douce et facile pratique que notre digne patron, Saint-Jean, recommandait aux hommes, il y a bientôt dix-neuf siècles, en leur disant : « Aimez-vous les uns les autres. »

Un peu avant cette même époque, l'un des plus grands hommes de l'antiquité, Caton, exprimait souvent un vœu bien opposé, son trop fameux *Delendo Carthago*, détruisez Carthage, dont l'exaucement (s'il est permis d'employer un mot barbare pour exprimer une chose plus barbare encore), a été sa punition comme celle de sa patrie.

Daignez donc, mes TT. . CC. . FF. ., accueillir avec une bienveillance accoutumée, et comme la plus juste des représailles, la répétition de ce nom qui dit tout :

« Aimez-vous les uns, les autres ! »

HENRI WENTZ.

P. S. en 1864. — Depuis ce discours de la fête d'ordre d'été, 24 juin 1850, qui donne, presque en commençant, quelques définitions de l'histoire, nous en avons, dans nos souvenirs, retrouvé un assez grand nombre d'autres qui ne paraîtront pas déplacées ici, surtout si l'on se rappelle ce conseil du sage Charron : *Faites moins de livres et plus de notes.*

Ainsi, suivant Cicéron, l'histoire devrait être le témoin fidèle des événements et la lumière de l'humanité.

Mallebranche y voit un peu de bien et beaucoup de sottises.

Un ancien dit qu'elle est moins vraie que la pensée.

Montesquieu la définit : des faits faux composés sur des faits vrais.

Portalès l'ancien l'appelle : la physique expérimentale de la législation.

Le comte de Cavour : cette grande improvisatrice.

Lamartine : le seul poème véritablement épique des âges de raison, et encore : la pensée des siècles recueillie en quelques pages.

Emerson : une suite de biographies.

Eugène Pelletan : une question d'optique, ou la nécropole des choses humaines.

Suivant Méry, l'histoire c'est de l'imitation.

Suivant Louis Ulbach, c'est une longue tragédie humaine.

Le siècle de 1859 y trouve le compte rendu de la vie morale, intellectuelle et sociale de l'humanité.

Enfin, suivant la *Revue germanique*, l'histoire ne connaît pas de changements à vue, tout s'y tient, non par le lien d'une fatalité extérieure, mais par la force et le développement d'une logique intérieure.

Dans son admirable éloge de Rollin couronné par l'académie française, notre T. C. E. Berville voit dans l'histoire une perpétuelle allégorie qui, sous les traits du passé, nous montre le présent et l'avenir.

HENRI-WENTZ.

Or.: de Paris, 25 juin 1830.

L'Orateur du Grand Orient de France

AU T.: C.: F.: A.—CHARLES HORICKX

CHEF DE DIVISION A L'ADMINISTRATION CENTRALE DE BRUXELLES,
G.: SECRÉTAIRE DU G.: O.: DE BELGIQUE.

T.: C.: F.:,

Je n'ai pas revu votre beau pays depuis l'année 1831, qu'un de mes vieux et bons amis, M. de Gerlache, alors Président du congrès Belge, et depuis lors premier Président de votre Cour de cassation, avait eu la bonté de m'y attirer pour les fêtes de l'inauguration de S. M. le roi Léopold.

Dans une visite faite avec lui à l'ex-régent de Belgique, feu M. Surllet de Chokier, que j'avais eu l'honneur de connaître à Paris, le respectable vieillard nous rapporta ce mot bien juste, bien profond que le roi lui avait dit la veille :

« Je ne connais de voies de possession d'un trône, que trois : l'élection, l'hérédité, la conquête. Sous aucun de ces rapports je ne vais sur les brisées du roi Guillaume, et j'ai pour moi le premier comme le plus beau de tous, l'élection. »

A moi aussi, T.: C.: F.:, vous venez, *si parva licet componere magnis*, vous venez de donner un motif presque semblable de fierté, en m'annonçant que, dans sa séance du 6 de ce mois, le Grand Orient de Belgique avait daigné me nommer, à l'unanimité, son représentant près du Grand Orient de France.

Ayant été reçu, hier, en cette qualité, dans la fête solsticielle de notre digne patron, Saint-Jean, je n'ai rien de plus pressé que de vous en adresser mes sincères remerciements, en vous priant de vouloir bien les faire agréer au sénat maçonnique belge, et partager avec tous vos chers Frères, l'assurance de mon entier dévouement.

HENRI-WENTZ, 33°,

*Avocat à la Cour d'appel de Paris, Orateur du Grand Orient de France,
Président de sa Chambre symbolique.*

G.°. O.°. DE FRANCE

(29° Bulletin.)

FÊTE D'ORDRE D'HIVER

27 décembre 1850.

Installation du F.° Berville

PREMIER GRAND-MAÎTRE ADJOINT DE L'ORDRE

DISCOURS

Du F.° HENRI-WENTZ, Orateur titulaire.

*Ill.°. 1^{er} Grand Maître adjoint de l'Ordre,
Resp.°. Président du Grand Orient de France,
Vén.°. 1^{er} et second G.°. Surveillants,
Et vous tous, mes FF.°, en vos grades et qualités,
Salut, Salut, Salut !*

TT.°. CC.°. FF.°,

Le 24 juin dernier, à notre fête solsticiale d'été, je vous avais flattés de l'espoir d'entendre dorénavant, ou du moins jusqu'à nouvel ordre, à cette tribune, où je crains de vous fatiguer, soit mon

digne adjoint, le bon P. V. Razy, soit l'un des Orateurs de vos diverses chambres, soit même celui d'entre vous qui, d'accord avec eux, aurait à cœur de vous montrer ainsi son zèle et sa bonne volonté.

Mais on m'a représenté, ce que du reste ma conscience, ce bon casuiste, m'avait déjà dit tout bas, que pour l'installation du premier Grand Maître adjoint de l'Ordre, c'était un devoir, pour l'Orateur titulaire du Grand Orient de France, d'être à son poste, et de se rendre, le mieux possible, l'interprète de vos sentiments. Or, dans un temps comme le nôtre, où l'on ne cesse de parler aux hommes de leurs droits, l'accomplissement des devoirs, qui, seul, confère ces droits, semble avoir quelque chose de plus sacré, de plus impérieux que jamais. J'obéis donc.

La Franc-Maçonnerie, vous le savez, T. T., C. C., F. F., cette institution la plus large des institutions humaines, a surtout pour mission, pour but, de tenir une juste balance entre les esprits impatientes et les esprits attardés, afin de ramener dans la droite voie ceux qui, en courant trop vite, risquent de se jeter dans les fossés, comme ceux, non-moins imprudents, qui,

Au Char de la raison s'attelant par derrière,
Veulent à reculons la mener dans l'ornière.

C'est ce que, de tout temps, ont compris les honorables chefs que l'Ordre maçonnique a mis à sa tête.

Et, pour ne parler que de ceux que nous avons vus à l'œuvre, tout en nous rappelant que si l'on doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité, (axiome qui serait peut-être plus juste à l'inverse); c'est d'abord le Roi Joseph Bonaparte, notre dernier Grand Maître titulaire. Beaucoup moins préoccupés de la question de savoir si son élection *ad vitam* ne se trouvait pas compromise par les cataclysmes de 1814 et 1815, qui l'avaient exilé de sa patrie, que constamment fidèles au respect des convenances maçonniques et même sociales, vous n'avez voulu, depuis lors, je vous l'ai déjà dit, vous n'avez voulu, T. T., C. C., F. F., avoir que des Grands Maîtres adjoints. C'était en outre un juste tribut de votre gratitude pour l'appui et l'éclat que ce glorieux nom n'avait cessé de donner à l'Ordre de la Franc-Maçonnerie.

Pour être historien fidèle, je ne saurais passer sous silence les

services que, vers la même époque, nous ont rendus les **II.°. FF.°.** Cambacérès et Lacépède, ainsi que les **III.°. FF.°.** Roettiers de Montaleau, père et fils.

Le premier, né à Montpellier, le 18 octobre 1757, avait été dès ses débuts, l'objet de la plus flatteuse distinction. Le Président des États du Languedoc et l'Intendant de la province ayant été chargés par Louis XVI de lui désigner les hommes de mérite du pays, qui avaient besoin d'être encouragés, leurs choix se rencontrèrent sur le jeune Cambacérès.

Le département de l'Hérault, témoin de ses premiers succès comme avocat, et se rappelant surtout que sa conscience lui avait fait refuser de plaider devant les tribunaux improvisés du chancelier Meaupo, le nomma son député aux États généraux.

Ici s'ouvre pour notre Frère l'immense carrière qui appartient à l'histoire contemporaine, et dans laquelle, malgré la noble latitude laissée à nos discussions par l'art. 5 de la Constitution, je craindrais, en le suivant pas à pas, de toucher au fruit défendu pour nous, de la politique.

Il nous suffira donc, je pense, de savoir, que notre **F.°,** Cambacérès attacha son nom à la confection de nos codes; que son savoir le fit membre de deux classes de l'Institut; qu'ayant occupé, pendant plusieurs années, la seconde place de l'État, il fut toujours pour les mesures de prudence et de conciliation; qu'on lui dut d'excellents choix pour la composition des tribunaux; qu'enfin il resta probe, pur de tout agiotage, et ne connaissant pour s'enrichir que la bonne administration de ses divers traitements.

Comme ombre à ce tableau, peut-être se rappellera-t-on que Louis XIV ne tenait pas plus à l'étiquette que l'ancien député de l'Hérault. Citons-en deux seuls exemples pris aux deux extrémités de sa longue carrière.

Comme on le plaisantait sur le pompon de grenadier qu'étant habillé en bourgeois, il portait sur son chapeau, en qualité de capitaine de la première garde nationale : Dans le monde, dit-il, on doit toujours s'appuyer sur quelque chose : il ne faut rien mépriser. On ne sait pas où peuvent mener ces bagatelles. Qui de nous, **TT.°, GC.°, FF.°,** n'a pas dans ses connaissances des personnes sachant cela parfaitement ?

Sous l'Empire, Napoléon se reposait sur le grand chancelier du

soin des grandes réceptions, des dîners somptueux. Un mot, à cette époque, le peint tout entier : « Dans le monde, disait-il, appelez-moi Votre Altesse, et dans l'intimité, seulement Monseigneur. »

Toutes ces choses, grandes ou petites, et pour lesquelles le manque de temps nous force à nous restreindre, n'empêchèrent pas notre F.^o. Cambacérès d'aimer notre Institution, et de lui prêter, en toutes circonstances, jusqu'à sa mort arrivée le 8 mars 1824, un généreux, un utile appui. Honneur donc à la mémoire de ce digne Franc-Maçon.

— Le F.^o. Lacépède, né à Agen le 26 décembre 1756, eut le bonheur d'avoir pour père un homme qui le suivit si bien dans sa jeunesse, qu'il ignora longtemps ce que c'est qu'un méchant homme et un mauvais livre.

La musique était pour lui une seconde langue ; il la parla et l'écrivit avec une facilité qui lui valut les félicitations du grand Frédéric, de Gluck et de Sacchini. Elle le mit aussi en rapport avec un prince allemand qui lui fit avoir un brevet de colonel dans les troupes des cercles de l'Empire germanique. Mais, après avoir porté l'uniforme avec des épaulettes, il revint heureusement en France, sans même avoir vu le régiment dont il était colonel.

Pouvant alors se livrer sans contrainte à ses études chéries sur l'histoire naturelle, il devint le disciple de prédilection du grand Buffon, et mérita d'être désigné par lui-même pour être son continuateur. Ses nombreux travaux, depuis l'*Essai sur l'électricité*, publié en 1784, jusqu'à l'histoire des cétacées qui date de 1814, ont pleinement justifié ce choix glorieux. Ces ouvrages servent, en effet, de transition entre les écoles représentées par Buffon et par Cuvier.

Président de l'assemblée des électeurs de Paris, député à la première Assemblée législative, membre de l'académie des sciences, président de la Société philotechnique, sénateur, grand-chancelier de la Légion d'honneur, ministre d'État, Grand-Maitre de l'Université, pair de France ; dans ces diverses fonctions, que lui donnèrent tous les pouvoirs, peut-être, parce qu'il les accepta tous, notre F.^o. Lacépède fut un modèle de désintéressement. Il n'y vit que des occasions de plus de faire du bien, et presque toutes les libéralités de l'Empereur passèrent en bienfaits aux malheureux. Une conduite si

noble, si maçonnique, ne mérite-t-elle pas quelque indulgence pour ce qu'il a pu y avoir de trop constamment louangeur dans ses discours à tous les gouvernements, d'ailleurs modèles du genre ?

Retiré à sa campagne d'Épinay, dès l'année 1819, il y vécut simplement, sobrement ; et grâce à sa prodigieuse mémoire, comme à la faculté de pouvoir ne dormir que deux heures par jour, il put mettre quelque ordre dans ses travaux scientifiques, son titre principal aux regards de la postérité.

A ses funérailles, le 6 octobre 1825, j'ai vu toute la population d'Épinay en larmes : est-il plus belle oraison funèbre !...

Puis sont venus ensemble, comme Grands Maîtres adjoints de l'Ordre, deux maréchaux de France, les Ill.^{ss}. FF.^{ss}. Beurnonville et Macdonald.

Le F.^{ss}. Beurnonville, né à Champignoles, près Bar-sur-Aube, le 40 mai 1752, d'abord sous-lieutenant, puis capitaine, fit trois campagnes dans l'Inde, sous le bailli de Suffren. De retour en France, il conquit par sa bravoure, les grades de Colonel, de maréchal de camp, et mérita que Dumouriez, qui s'y connaissait, le surnommât l'Ajax français.

Général en chef dans l'une des premières campagnes de Belgique, et après avoir concouru aux victoires de Valmy et de Jemmapes, il dissimula les pertes de l'armée par ce bulletin remarquable :

« L'ennemi a perdu beaucoup de monde, et nous en avons été quittes pour le petit doigt d'un chasseur. »

Cette intrépidité de bonne opinion (car il y a peut-être ici des gascons) donna lieu à l'épigramme suivante :

Quand d'ennemis tués on compte plus d'un mille,
Nous ne perdons qu'un doigt, encor le plus petit.
Holà ! Monsieur de Beurnonville,
Le petit doigt n'a pas tout dit.

Nommé ministre de la guerre en remplacement de Pache, il était lié avec le parti de la Gironde, qui succomba, et, prisonnier en Autriche pendant 33 mois dont 27 avec la fièvre, il fut l'un des trois

commissaires échangés, en novembre 1795, contre la malheureuse fille de Louis XVI.

Après avoir commandé en chef l'armée de Sambre et Meuse et celle du Nord, il aida Bonaparte au 18 brumaire, et il en fut récompensé, dès le mois suivant, par l'ambassade de Berlin, puis par celle de Madrid, après quoi on l'absorba dans le sénat de l'Empire.

C'est surtout sous la Restauration, qu'il servit fidèlement jusqu'à sa mort (25 avril 1824), que, de concert avec son illustre collègue, le maréchal F.^c. Macdonald, il défendit puissamment notre belle Institution, alors circonvenue par de nombreuses et injustes préventions.

— Le F.^c. Macdonald était né à Sedan, le 17 novembre 1763. Officier dans le régiment de Dillon, il ne le suivit pas en émigration, et comme Charles X lui en demandait un jour la raison : « J'étais amoureux, Sire, répondit le maréchal, et j'en rends doublement grâce aux dieux, car, sans cela, je n'aurais probablement pas l'honneur d'être assis en ce moment à la table de Votre Majesté. » Il y avait des Majestés alors.

Employé à l'état-major de Beurnonville, sa valeur à Jemmapes l'avait fait nommer colonel, et, bientôt après, les plus hauts grades de l'armée récompensèrent ses brillants services sur le Rhin, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Espagne, en Russie et en France. Son courage civil était au même niveau, car il ne craignit pas, lui, de défendre Moreau, son ami.

Dégagé de son serment par l'Empereur, il put se soumettre loyalement au gouvernement nouveau, et, bien que sa fidélité, dans les Cent-Jours, eût pu lui ouvrir toutes les portes de la Restauration, il ne voulut, lui, créé maréchal de France à Wagram, qu'être simple grenadier dans la garde nationale.

Ayant enfin accepté la place de grand chancelier de la Légion d'honneur, en remplacement de l'abbé de Pradt, successeur de Lacépède, il porta dans ces honorables fonctions, qu'il exerça jusqu'à sa mort survenue le 24 septembre 1840, comme dans sa participation aux travaux de la Chambre des pairs, toutes les qualités que M. le général Philippe de Ségur, qui avait été son aide de camp, a si bien retracées dans le portrait suivant :

« Ame pure et généreuse, noble figure, tendre cœur, spirituelle et parfois malicieuse gaieté d'esprit, fin sourire, loyauté, droiture, valeur audacieuse, haute et noble démarche, port de tête élevé, regard franc, calme et assuré. »

Ayant eu l'honneur, dans la fête funèbre du 23 mars 1843, de jeter, au nom du Grand Orient de France, quelques fleurs sur les tombes à peine fermées des FF.°. Rampon, Bouilly et Delaborde, il ne faudrait rien moins qu'un ordre exprès de vous (et votre générosité me l'épargnera), pour que je ne me bornasse pas maintenant à vous dire que ces Ill.°. FF.°. ont été dignes de leurs devanciers, Ceux d'entre vous qui n'auraient pas assisté à cette commémoration, pourront, au besoin, en voir les détails dans le procès-verbal qui a été imprimé séparément.

Il fallait, disions-nous encore dans cette même fête funèbre du 23 mars 1843, pour le Grand Maître adjoint de l'Ordre maçonnique en France, un F.°. haut placé dans l'opinion publique, d'une véritable indépendance de caractère et de position; aimant la Maçonnerie, c'est-à-dire la connaissant bien, pouvant, sachant s'en occuper; d'une noble fermeté pour bien exercer le commandement, d'une grande douceur pour se le faire pardonner. Aussi, avez-vous choisi, pour remplacer le F.°. Alexandre Delaborde, un de ses confrères à la Chambre des députés, un homme constamment chargé de travaux de confiance à cette Chambre comme en dehors, porteur d'un nom que la fidélité héréditaire à la gloire comme au malheur a rendu populaire, en un mot le F.°. Emmanuel de Las Cases.

Malheureusement la santé de cet Ill.°. F.°. n'était pas aussi forte que son zèle, et ce que nous avons vu de ce zèle nous a fait vivement regretter la démission qui en a suspendu les heureux effets.

Mais nous avons pour représentant particulier du Grand Maître, en remplacement de notre bien-aimé F.°. Bouilly, le T.°. C.°. F.°. Bertrand, que la confiance si bien méritée de ses pairs, les négociants de la capitale, a revêtu plusieurs fois de la magistrature consulaire, décoré de l'étoile de l'honneur, dont vous vous rappelez tous l'aménité de caractère et les gracieuses improvisations dans nos fêtes maçonniques. Espérons que sa retraite, commandée par les plus honorables scrupules, ne sera que momentanée.

La Constitution maçonn.°. de 1849, la première que l'Ordre ait eue, puisque nous ne possédions jusqu'alors que des Règlements ou

Statuts; la Constitution, dans son art. 34, règle le nombre de nos dignitaires. Les élections qui ont eu lieu ne laissaient plus à désirer que celles du Grand Maître et de ses deux adjoints. Justement satisfaits de la belle et bonne direction imprimée à vos travaux par la main habile, par l'esprit ferme et éclairé de notre digne Président, l'excellent F.°. Desanlis, vous avez, dans une sage appréciation des circonstances, ajourné l'élection du Grand Maître. Mais, prenant en considération le trop modeste désir exprimé par le F.°. Desanlis, lui-même, de voir enfin sa responsabilité allégée, comme aussi la nécessité de donner à la Maç.°. le renfort dont elle a besoin pour ne pas dévier de sa ligne d'un sage progrès, vous avez élu pour premier Grand Maître adjoint l'Ill.°. F.°. Berville.

La Franc-Maçonnerie, comme toutes les institutions humaines, garde, vous le savez, TT.°. CC.°. FF.°, soit par respect des anciennes traditions, soit par d'autres motifs quelque peu mondains, une infinité de formules, d'usages, de titres. Mais celui que je viens de prononcer en parlant du F.°. Berville, chacun de vous sait que c'est une vérité vraie.

Ses premiers succès eurent pour théâtre, Amiens, sa ville natale : mais à peine arrivé à Paris, cette patrie universelle des gens d'esprit, cerveau de la France, qui est la tête de l'Europe, ce pays presque complet où personne n'a impunément du talent; à peine arrivé à Paris, M. Berville y prit la place qu'il a gardée depuis en l'agrandissant.

Depuis son éloge du bon Rollin, que Montesquieu appelait l'abeille de la France; du bon Rollin qui, le premier, remplaça, dans l'Université, l'antique usage de la langue latine par celui de notre chère langue française, et que l'on écoutait quoiqu'il fût en robe, depuis cet éloge couronné par l'Institut, jusqu'au discours prononcé à la dernière rentrée de la Cour d'appel de Paris, morceau qui rappelle les plus belles mercuriales de d'Aguesseau : tout ce qu'a fait notre F.°. Berville, consultations, plaidoiries, correspondances, poésies légères, réquisitoires, tout respire le parfum exquis de la bonne et saine littérature. Cette action fouguese si vantée par Eschine, dans *Démosthènes*, il l'a remplacée par du bon sens, de l'art, du goût et une abondance irréprochable. Aussi je défie qu'on me montre quelqu'un mieux prédestiné qu'il ne l'était à devenir le digne gendre de M. Andrieux, dont il semble avoir reçu en dot les saillies piquantes, et l'art de faire entendre les choses à demi-mot, l'à-propos des allu-

sions délicates, ces finesses de langage enfin, dont l'altreût enchainait notre jeunesse aux pieds de la chaire du Collège de France.

Toutes ces choses, TT.°. CC.°. FF.°, qui sont de notoriété publique, expliqueraient déjà suffisamment le choix que vous avez fait du premier Grand Maître adjoint de l'Ordre.

Mais ce qui achève de le justifier, puisqu'il s'agit surtout de Franc-Maçonnerie, c'est la spécialité de ses études, de ses discours, de ses actes maçonniques.

Initié à nos mystères, ici même, dans la L.°. des *Trinosophes*, dont hélas ! j'ai aujourd'hui le triste honneur d'être le seul survivant actif des fondateurs, ceux qui n'ont pas assisté à nos séances ne se feront jamais une idée de tout ce que sa parole, semblable à un livre bien écrit, nous apportait de charme et d'entrain. Ses co-athlètes dans cette noble gymnastique, c'étaient les deux Dupin, les Barthe, les Mérilhou, les Des-Etangs ; comment s'étonner alors que les *Trinosophes* fussent généralement appelés, la Loge modèle ?

Ce titre, Ill.°. Grand Maître, le Grand Orient de France aspire à vous le devoir. Ce que nous venons de vous rappeler des services de vos prédécesseurs n'est qu'une partie de ce que vous nous avez mis en droit d'attendre de vous.

L'un des premiers actes de votre pouvoir semble avoir été fait exprès pour votre cœur : c'est la délivrance des médailles de récompense, délivrance doublement chère dès-lors aux dignes FF.°. qui vont en être l'objet, surtout quand vous aurez entendu le discours du bon F.°. Razy, que j'ai vraiment honte de ne voir ici que mon adjoint.

Tous les documents maçonniques qui vous ont été soumis, tous ceux qui sont à votre disposition, prouvent les différents buts que se propose le Grand Orient de France. Il en est quatre surtout que personne mieux que vous, T.°. Ill.°. Grand Maître, ne saurait nous aider à atteindre, je veux dire la mise des Statuts généraux en harmonie avec la Constitution, la consolidation de la Maison centrale de Secours, la fusion des deux seules puissances maçonniques reconnues par l'autorité, et l'érection d'un Temple digne de l'Ordre, digne de la France.

Bien que la Franc-Maçonnerie n'ait pas chez nous l'existence légale et officielle qu'elle avait en Allemagne sous Joseph II, en

Russie, sous Catherine, et qu'elle a encore aujourd'hui en Angleterre, en Suède, en Danemark, en Prusse, en Hollande, aux États-Unis, en Saxe et en Belgique; cependant on peut dire que jamais elle n'a été en meilleure position vis-à-vis des pouvoirs publics. Votre présence au milieu de nous ne peut que fortifier ces bons rapports, si utiles à tout le monde.

TT.. CC.. FF..,

Tout le monde le dit, le répète, ni Auguste à Rome, ni Périclès dans Athènes, ni Alexandre au milieu d'Écbatane ou de Persépolis, ni les Séleucides dans Antioche, ni les Ptolémées dans Alexandrie, ni Médicis à Florence, ni Louis XIV à Versailles, n'eurent jamais réunis sous leurs puissantes mains autant d'instruments de progrès dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie, je pourrais presque ajouter dans les lettres, qu'en possède aujourd'hui notre belle France. Ayons donc confiance, reprenons confiance, et, pour cela, propageons, en les pratiquant, les principes de la Franc-Maçonnerie. Ayons foi en nous-mêmes.

Mais s'il est vrai que la foi soulève les montagens, n'oublions pas surtout ce mot de Saint-Paul, le digne collaborateur de notre bien-aimé patron Saint-Jean : « Quand je pourrais soulever les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante. »

C'est donc plus que jamais, TT.. CC.. FF.., le cas de répéter notre axiôme favori :

Aimons-nous les uns les autres !

HENRI-WENTZ.

G. O. DE FRANCE

JUILLET 1854

OBSERVATION D'ORDRE

A la fête solsticielle des **L.L. de Seine-et-Oise**, célébrée à Saint-Germain-en-Laye le 29 juin 1854, en présence du **F. Berville**, premier Grand Maître adjoint de l'Ordre, et de 400 convives, un Frère a prononcé un discours où se trouve ce passage :

« Le dieu Hiram, le dieu Wisnou, le dieu Mithras, le dieu Adonaï, le dieu Christ, ne sont autre chose que le soleil, père de la nature et animateur de la création. »

Non-seulement c'est là une contravention aux Statuts qui défendent de parler politique ou *religion*, mais c'est encore une attaque directe aux 230 millions d'habitants de la terre qui, sur les 650 millions environ connus, sont dans le mouvement chrétien, savoir :

230 millions dans le mouvement chrétien (Europe et Amérique).

120 — — — musulman (Asie-Afrique).

200 — — — brahmiste (Asie Orientale et
Grandes Indes).

100 — — — barbare (ne compte pas).

630 millions.

Qu'a surtout de commun le soleil avec la doctrine chrétienne, le pardon des offenses, l'humilité, etc., etc.

HENRI-WENTZ.



G.°. O.°, DE FRANCE

(39° Bulletin.)

INSTALLATION

DU

PRINCE LUCIEN MURAT

Comme Grand Maître de l'Ordre maçonnique en France

Et Fête Solsticiale d'Hiver 5851

Jedi 26 février 1852.

DISCOURS DU F.° HENRI-WENTZ

ORATEUR TITULAIRE.

T.°. Ill.°. Grand Maître,

Ill.°. 1^{er} Grand Maître adjoint,

Resp.°. Président du Grand Orient de France,

Vén.°. premier et second Grands Surveillants,

TT.°. CC.°. Visiteurs,

Et vous tous, mes FF.°, en vos grades et qualités,

Salut, Salut, Salut !

TT.°. CC.°. FF.°,

Nos maîtres à tous et en tout, sciences, beaux-arts, belles-lettres,
industrie, nous ont appris, en prêchant d'exemple, qu'à la fin de ses

études, si, hélas ! ce mot de *fin* peut jamais être employé, l'homme devait les recommencer, les reprendre d'un bout à l'autre. N'ayez pourtant pas peur de ce début, nous ne voulons pas revenir au déluge; nous savons trop où mène le secret de tout dire. Mais nous avons pensé qu'en ce jour solennel, qui venge si bien notre belle Institution des injustes préventions, des attaques passionnées, peu réfléchies, peu généreuses, dont elle a été l'objet, même dans ces derniers temps, attaques qui probablement dureront autant qu'elle, nous avons pensé qu'il pouvait être utile de nous rendre un compte sommaire de nos principes et de nos vues, lesquels se résument, pour ainsi dire, dans l'accord, si péniblement poursuivi ailleurs, du pouvoir et de la liberté.

L'homme du siècle, disions-nous dans la fête d'été de 1844, qui passe pour avoir reçu la lumière dans les lieux même où l'on place généralement le berceau de la Maç.°, en Egypte; l'Empereur Napoléon, à qui tant d'éloges étaient dus pour avoir sauvé la France de l'anarchie, et en avoir fait la nation la plus puissante des temps modernes, Napoléon ne pouvait pas trouver la Maç.° insensible, et son nom a retenti dans nos Temples avec un enthousiasme d'autant plus vrai, qu'alors princes, ministres, maréchaux de France, magistrats, fonctionnaires de toute classe, simples particuliers, tout le monde se faisait un plaisir, un honneur d'assister à nos séances.

Aux dithyrambes sur nos victoires, aux stances sur les malheurs de la guerre, succédèrent bientôt les odes à la paix, les actions de grâces à ses auteurs; mais, au milieu de ces manifestations tant soit peu officielles, une place noble et grande fut toujours laissée au développement de quelqu'une de ces vérités qui sont la base de notre Ordre.

C'est ainsi que des appels furent faits à la fusion et à la régularisation de toutes les Loges, appels entendus de neuf cents Ateliers dont se composait alors la Maç.° française.

Pour le maintien d'un pareil résultat, on redoubla partout d'in-

dulgence. On vous parla de l'*union qui fait la force*, des devoirs de l'homme dont l'accomplissement seul lui donne des droits; de l'amitié, qui doit avoir pour base la vérité et la vertu; de la modération, signe caractéristique de la bonté unie à la force; du désintéressement, qui est presque tout le secret des sociétés mac.; des compensations, système vrai, comme synonyme d'équilibre, si on l'applique à l'ensemble de la création, et qui cesse de l'être appliqué seulement aux individus; des alternatives du bien et du mal, qui ont fourni à la philosophie religieuse son plus fort argument en faveur de l'immortalité de l'âme, dogme qui, à lui seul, explique tout le système du monde.

Plus tard, mais toujours dans cette même ligne d'idées, cette tribune a retenti de paroles souvent éloquentes et toujours généreuses sur la dignité en Franc-Maçonnerie; sur le travail, cet art pratique du bonheur; sur la liberté, qui n'est durable qu'autant qu'elle est basée sur la modération; sur la modération, qui trouve encore plus qu'à glaner dans les champs du bonheur, lorsque les favoris de la fortune semblent avoir tout moissonné; sur l'éducation morale, lien naturel entre toutes les classes de la société; sur la philosophie de l'histoire; sur nos préjugés, dont l'histoire est celle des malheurs du monde; sur l'indifférence et le zèle en Franc-Maçonnerie; sur l'étude, envisagée d'une manière plus sérieuse que ne l'a fait l'auteur si justement regretté des *Messéniennes*, dans son joli poème, concluant par ces mots : l'étude après l'amour est le meilleur des maux; sur la nécessité de plus en plus grande de l'union, la création du Grand Orient, comme centre, n'ayant pas eu d'autre cause; sur l'emploi du temps, cette étoffe, comme disait Franklin, dont la vie est faite; sur le duel, cette question à laquelle notre Illustre Frère Dupin aîné a attaché son nom, comme il l'avait fait à celle de l'immovibilité de la magistrature, question dans laquelle il avait contre lui une loi muette, un préjugé ressemblant à un principe et une jurisprudence inflexible; question surtout qui avait inspiré à M. Cuvier ces terribles paroles : « Si vous supprimez le duel, par quoi le remplacerez-vous ? » enfin sur la mission

de la Franc-Maçonnerie, qui, nous le répétons à dessein, doit, pour le bien de tous, cimenter, fortifier de plus en plus l'heureux accord du pouvoir et de la liberté.

La liberté de l'homme est un décret de Dieu, dit le poète; mais c'est à condition qu'il n'en usera jamais pour nuire à soi ou aux autres. Platon, dont presque toute la philosophie morale est tirée des livres du grand Moïse, défend de la verser toute pure, parce que l'homme la boirait jusqu'à s'enivrer. Elle n'existe dans aucune forme de gouvernement ou d'association, elle est dans le cœur. L'homme vraiment homme la porte partout avec soi : l'homme vil porte partout la servitude. C'est le chêne des forêts qui grandit lentement, mais qui vit longtemps. C'est une propriété publique, et, comme toute propriété, elle doit avoir ses bornes visibles. Il en est de la liberté des associations, et de la nôtre en particulier, comme de celle des peuples; elle s'exploite à moins de frais, et rapporte plus que ne ferait leur esclavage. Elle consiste moins à faire tout ce qu'on veut, qu'à ne pas faire ce qu'on ne veut pas, et surtout à faire son devoir partout et toujours; parure des jours calmes, elle sied mal aux allures des temps agités; mais c'est la seule déesse qu'on n'adore que debout; et l'Empereur avait bien raison d'ajouter : « L'activité que j'ai imprimée au monde se précipitera dans la liberté, « lorsqu'elle s'échappera de la gloire. »

Et pouvait-il en être autrement après une époque, après un régime où un spirituel Italien, Cagliostro, avait eu quelque raison de dire : « Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux, vous autres « Français : sol fécond, doux climat, bon cœur, gaieté charmante, « du génie et des grâces propres à tout; sans égaux dans l'art de « plaire, sans maîtres dans les autres, il ne vous manque, mes bons « amis, qu'un petit point, c'est d'être sûrs de coucher dans vos lits « quand vous êtes irréprochables. »

La Franc-Maçonnerie n'est pas une religion, puisqu'elle se prive des femmes et des enfants; c'est un apostolat; c'est au moins un

enseignement, et enseigner c'est apprendre deux fois ; mais elle sait qu'il ne faut pas que la montre du maître soit en retard sur l'esprit des élèves ; et d'un autre côté, elle dit à ses adeptes : Prenez garde, en voulant être trop libres penseurs, de devenir trop libres faiseurs. Aussi n'avait-il pas l'honneur de lui appartenir, ce ministre d'un pays voisin, resté célèbre *quoique*, peut-être *parce que*, qui avait le triste courage de s'exprimer ainsi : « J'ai souvent, au Parlement, entendu des discours admirables ; plusieurs ont changé mon opinion ; je n'en sache pas qui ait changé mon vote. »

Je vous demanderais pardon, TT.°. CC.°. FF.°, pour ces petites anecdotes, si l'un des quarante immortels n'avait dit, en pleine académie, que les anecdotes étaient la seule chose qu'il aimât dans l'histoire, et qu'il donnerait volontiers toutes les guerres du Péloponèse pour les mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès.

Ce dernier nom me rappelle un voyage, qu'il y a quelques années je fis en Orient, pendant les vacances du Palais. A Athènes, le nom le plus grand de ce monde après celui de Jérusalem, j'étais logé presqu'en face du Parthénon, à quelques pas des ruines du Temple d'Eleusis ; et là, recueillant mes souvenirs classiques, mes souvenirs maçonniques, je me suis demandé comment il s'était fait que ce peuple, jadis le plus démocratique, le plus jaloux de sa liberté de tous les peuples de l'antiquité, n'eût produit quelque chose de grand, de durable, que lorsque Périclès avait gardé le pouvoir près de quarante ans.

La réponse que j'ai cru trouver dans ces mêmes souvenirs, c'est que pour se faire pardonner le pouvoir, il faut l'exercer longtemps, non y revenir sans cesse ; c'est que le pouvoir a besoin de la force qui rassure et de celle qui impose, de la parole qui calme et de celle qui anime. Il faut qu'il retienne et qu'il guide, qu'il modère et relève une société sans cesse ballotée entre l'exaltation et l'abattement. L'humanité, la raison même veulent que le pouvoir soit

doux ; la sûreté, la morale veulent qu'il soit fort, mais limité, pour ne pas se trouver bientôt sans appui ; l'orgueil et l'imagination exigent qu'il ait de la grandeur, et la pensée humaine, cette souveraine universelle, ne consent à s'abaisser devant lui que s'il est aussi haut qu'elle.

Oui, les hommes ont encore plus besoin de respecter leurs chefs que de les aimer. Mais que ne doivent-ils pas en attendre lorsqu'ils les aiment autant qu'ils les respectent !

Ce bonheur-là, T.^o. III.^o. Grand Maître, nous vous le devons. Digne fils du plus brillant soldat de l'Empire, d'un roi vraiment roi par sa valeur et son inépuisable activité, et qui, officier du Grand Orient de France, continua, sur le trône de Naples, sa haute protection à notre Ordre ; déjà vous nous en avez donné un précieux gage par votre réponse aux députés chargés de vous annoncer la haute dignité à laquelle vous a élevé la voix unanime de nos Frères.

Le serment que vous venez de prêter, presque aussi solennel que celui du sacre des rois de France, que le savant du Tillet nous conservait, il y a près de trois siècles, vous établit Chef suprême de l'Ordre, représentant du Grand Orient de France auprès des puissances maçonniques étrangères, et son organe officiel près de l'autorité civile.

De tout temps, et notamment depuis la lettre de M. le ministre de la police générale, du 7 vendémiaire an VII, jusqu'à la circulaire de M. le ministre de l'intérieur, en date du 30 octobre 1850, cette autorité s'est montrée bienveillante envers notre Institution, parce qu'elle sait, comme toutes les nations éclairées qui la protègent, telles que l'Angleterre, la Belgique, la Prusse, la Hollande, la Suède, le Danemark, la Saxe, les Etats-Unis, que cette Institution n'enseigne que ce qui fait de bons citoyens. Elle a même fait plus que de la protéger, elle s'est maintes fois associée à ses actes, tous n'ayant

pour but que de soulager les hommes, ou de les instruire pour les rendre meilleurs.

Ce sera donc pour vous, Ill.^{re} Grand Maître, une tâche aussi douce que noble, de faire voguer notre vaisseau à pleines voiles au milieu des écueils inséparables de toute grande navigation.

Nous disons une noble tâche, parce que l'autorité est plus noble que la puissance. Attila, Théodose eurent la puissance; sainte Genèviève, saint Ambroise, l'autorité.

La vôtre participera de la nature de celle-ci, puisque, si votre mission est de surveillance, au besoin de répression, elle est, heureusement pour votre cœur, plus encore d'aide et de protection. On a fait du pouvoir, même maçonnique, de bien des manières, avec de l'esprit, avec de la métaphysique, avec de la finesse, avec de la force; vous en ferez avec de la droiture et du bon sens : ce sont les choses les plus fines, les plus sûres de toutes.

Qu'il nous soit permis, à cet égard, de [citer un exemple entre mille, afin de mieux préciser la ligne de démarcation entre le profane et le Maçon.

L'homme du monde, le profane, entendant La Rochefoucauld dire qu'il y a dans le malheur de notre ami quelque chose qui ne nous déplaît pas, ne s'étonne pas trop de cette réflexion, parce que pour lui le mot *ami* est trop souvent synonyme d'homme qui se croit, en toute occasion, le droit de vous dire une vérité blessante, de vous donner un conseil inutile, et de vous emprunter votre argent sans vous le rendre. Mais pour le Franc-Maçon, habitué à prendre le bon côté des choses, cela veut dire que le malheur de notre ami nous permet de lui être plus utile qu'auparavant.

Que si ce même La Rochefoucauld appelle le courage un accident, l'amitié un calcul, l'homme du monde, le profane, approuve des deux mains; mais le Franc-Maçon se rappelle sur-le-champ que l'auteur de cette boutade était l'un des hommes les plus braves,

l'un des amis les plus sûrs, et qu'il vengeait ainsi les vertus dont il médissait en les pratiquant.

En un mot, l'homme du monde, le profane oubliant, et pour cause, que Montesquieu appelle l'ennui la maladie des gens d'esprit, dit : « La société ne craint rien tant que l'ennui; rien ne chasse, ne prévient l'ennui comme la médisance : ôtez la médisance et je quitte demain la société. »

Le Franc-Maçon dit, au contraire, et prouve que s'il est des hommes incapables de science, il n'en est pas d'incapables de vertu; que s'il est pour toutes les autres classes des temps d'arrêt et de repos, des vacances, des quartiers d'hiver, rien de tout cela n'existe pour lui, qui se croit toujours tenu d'être bienveillant, d'être aimable, presque comme de payer ses dettes : il dit et prouve que la bonté ne serait pas une ineffable satisfaction, qu'elle serait encore le plus innocent, le meilleur des calculs, les esprits, en général, valant moins que les cœurs. Il sent que cette bonté, sorte de coquetterie du cœur, rend en bonheur cent fois plus qu'elle ne coûte, et que pour prix d'avoir bien fait, on veut encore bien faire. Il est même doux pour lui de se dédommager, par le bonheur qu'il donne, de celui qu'il n'a pu rencontrer.

TT.°. CC.°. FF.°, vous tous qui voulez bien m'écouter, et avec qui je sens que je suis en parfaite communion de principes et de vues, n'est-ce pas que c'est une belle Institution que celle dont on aurait tort de fixer l'origine à telle ou telle époque, dans tel ou tel pays, puisqu'elle date véritablement du jour où deux êtres souffrants ont mis en commun leurs justes efforts pour résister à l'injustice ! Oui, c'est une belle Institution que cette Franc-Maçonnerie au nom de laquelle on n'a jamais persécuté personne, et qui, sans faire acception de pays, de lois, de mœurs, de couleur, de religion, dit au fort de protéger le faible, au savant d'éclairer l'ignorant, au riche de secourir le pauvre, à tous de s'aimer les uns les autres. Comment donc ne serions nous pas fiers de lui appartenir !

Mais pour avoir réellement droit d'en être fiers, notre tâche est plus vaste qu'on ne le croit d'ordinaire. Aimer sa patrie, surtout quand cette patrie est la France, est un devoir aussi doux que sacré : mais, la véritable patrie du Franc-Maçon est le monde entier. Aussi, lorsque comme citoyens nous devons le concours de notre bras au premier appel du pays, le sacrifice de notre sang et de notre vie au premier danger qui le menace, rappelons-nous sans cesse que, comme Maçons, nous lui devons plus encore, nous lui devons le tribut de notre intelligence, l'exemple de nos vertus, ces deux garanties les plus efficaces de la paix et du bonheur du monde.

Ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'Etat de prudents négociateurs, des généraux habiles, il nous faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire, des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir, à tout améliorer. Que tous les préjugés, tristes fruits de l'erreur et du mensonge, trouvent constamment en face d'eux la raison éclairée et tous les bons sentiments que la divine Providence a semés en profusion dans nos âmes. Guerre surtout à l'égoïsme, cette lèpre du cœur, si ingénieuse à se faire illusion, à se réfugier dans mille vains prétextes, et, pardonnez-nous cette expression, à se débaptiser.

Que si cette lutte, qui peut être de tous les jours, de tous les instants, menaçait de faire faiblir notre courage, oh ! alors, rallions-nous plus que jamais dans nos Temples.

Là s'arrêtent toutes les petites passions qui travaillent le monde profane ; là est une voix qui ne cesse jamais de se faire entendre, une voix qu'on a une indicible jouissance à écouter, c'est la conscience qui dit :

Magistrats, le monde sait qu'il ne pourrait presque fouiller sous un seul de ses droits, sans y trouver quelques-unes de vos traces ; mais il a plus que jamais soif de justice. C'est la dette de tous envers tous ; c'est le premier de nos besoins ; la différer c'est souvent la

refuser; et si l'adoucissement de nos mœurs semble ajourner ou modérer l'application de ce précepte de d'Aguesseau que le magistrat qui n'est pas un héros n'est pas même un honnête homme, songez avant tout à tenir la balance d'une main ferme et impartiale; en un mot, selon l'expression d'un des vôtres, rendez des arrêts et jamais des services.

Soldats, l'histoire du Bas-Empire nous apprend que sur cent cinq Empereurs nommés par les légions romaines, huit seulement sont morts de mort naturelle; c'est vous dire que tout repos, tout bonheur, tout espoir même est perdu pour le peuple chez lequel l'armée délibère, usurpe la puissance et décide du sort de l'Etat. Que votre ambition se borne donc à ce but, qui certes est encore assez beau, de défendre les lois de votre pays, son territoire, son honneur. Que vos nobles poitrines soient le rempart vivant contre lequel viennent se briser les injustes efforts des ennemis, quels qu'ils soient.

Artistes, soit que la toile s'anime sous votre palette, le marbre ou le bronze sous votre ciseau; soit que la scène retentisse de vos chants ou de vos vers, ne puisez vos inspirations que dans le vrai beau, cet heureux synonyme du bien. De même que les hommes, tous les beaux-arts sont frères. Ce que chacun d'eux a de plus en difficultés, il l'a aussi de plus en ressources. D'habiles critiques l'ont encore dit avec raison: l'art n'est qu'un éternel à-propos; il ne doit jamais devenir vulgaire, il doit rendre le vulgaire artiste.

Industriels et commerçants, si un homme, travaillant seul, ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes, travaillant de concert, gagnent, vous le savez, de quoi en faire subsister plus de deux cents, et ainsi de suite dans une proportion géométrique. Oui, l'industrie est, en quelque sorte, incompressible; mais que le louable désir de lutter avantageusement avec vos compatriotes ou les étrangers ne vous fasse pas oublier que les forces de l'homme, et

surtout, oh ! oui, surtout celles de l'enfant sont bornées, et que la science, la politique et l'humanité ont été bien inspirées en préférant au repos de la décade celui du septième jour, le repos du dimanche. Ne vous enrichissez pas seuls. Aimez, soutenez, moralisez vos ouvriers. De même que tout soldat a dans sa giberne le bâton de maréchal, montrez leur qu'eux aussi ont, dans leur travail et leur conduite, le contentement et la fortune ; la vôtre y gagnera. Faites que les prochaines statistiques judiciaires et militaires ne nous montrent plus les départements industriels triplant le nombre des naissances illégitimes, doublant celui des condamnations, et sur douze jeunes gens arrivés à l'âge de vingt ans. en faisant réformer huit que l'industrie a abâtardis avant le temps. Grandissez vos ouvriers à leurs propres yeux, en leur montrant les pieux cénobites de Port-Royal, ces géants d'érudition et de science, mettant, à l'exemple du divin Législateur des chrétiens, d'abord compagnon charpentier, mettant le travail manuel au nombre de leurs labeurs quotidiens.

Francs-Maçons de tout âge, de tout pays, de toute position, travaillons sans relâche aux réformes générales, en commençant par la nôtre propre, en n'oubliant pas surtout que les plus nobles entreprises ne sauraient se passer d'un sourire du ciel ; et, comme ces anciens philosophes qui décoraient leurs pénates des maximes d'une saine morale, ayons sans cesse sous les yeux, montrons aux amis comme aux ennemis ces dernières pensées sorties de la plume, que dis-je ? du cœur, de l'âme d'un des plus illustres représentants particuliers de notre Grand Maître, feu l'excellent F.. Bouilly :

« J'ai trouvé dans la Franc-Maçonnerie les plus doux, les plus nobles épanchements de l'amitié, des consolations dans les peines, des secours dans les dangers, le plus saint amour de l'humanité, le plus grand respect pour la religion, les mœurs, les lois et le maintien de l'ordre social. J'ai parcouru tous les rangs, étudié les différentes classes de la population, fréquenté des réunions dans tous les

genres ; j'ai cherché longtemps l'association la plus sûre pour celui qui sait aimer et sentir, pour le philanthrope qui exige autant d'égards pour ses opinions qu'il a lui-même de respect pour celles des autres ; où l'immortalité de l'âme ne soit pas une chimère, l'hypocrisie un masque séduisant, la bonté une faiblesse de caractère, la bienfaisance une ambition déguisée, le vrai talent un despotisme, l'opulence une séduction, la puissance une tyrannie... où tout soit, au contraire, soumis au même rite, enchaîné par le même serment, courbé sans humiliation sous le niveau d'une sage égalité... et je n'ai pu trouver ces avantages que chez les Francs-Maçons, bien convaincus de la haute mission qu'ils ont à remplir sur la terre. »

HENRI-WENTZ.



GRAND ORIENT DE FRANCE

(44^e Bulletin.)

FUNÉRAILLES DU F.^o. TASKIN

ARCHIVISTE

MAI 1852

ALLOCUTION

PRONONCÉE AU CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE

PAR LE F.^o. HENRI-WENTZ

Au nom du Grand Orient de France.

T.^o. C.^o. F.^o. TASKIN,

La Franc-Maçonnerie et le Grand Orient de France dont, pendant plus de quarante années, tu as été l'ami, l'apôtre, l'ornement, s'empressent de rendre un dernier hommage à ton zèle, à tes talents, à ta bonté.

Ton zèle, tu l'as témoigné en étant fidèle presque jusqu'à ta dernière heure, à cette belle loi du travail, l'une des premières de notre Institution, et à laquelle on aurait tort de dire que l'homme a été condamné, puisque le travail est, le plus souvent, l'art pratique du bonheur.

Tes talents, nous ne craignons pas que la sainteté de ce lieu

trouve dans ce ~~moi~~ ^{quelque} chose de trop mondain, de trop profane, d'abord parce que les talents sont au nombre des plus précieux dons du Créateur; et puis, parce que le tien s'est exercé, notamment pour l'embellissement de nos fêtes, dans cet art charmant de la musique, dont le nom seul est déjà l'éloge, et qui exprime, dans une langue à part, ce qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer.

Ta bonté, oh ! oui, ta bonté, cette vertu divine dont toutes les autres qualités ne sauraient tenir lieu, et qui, au besoin, pourrait peut-être les remplacer toutes.

Dans d'autres enceintes on parlera bientôt, avec détail, avec complaisance, de tous les titres que tu possèdes au souvenir et à la reconnaissance des gens de bien. Ici, sur ce seuil des choses éternelles, nos paroles, ces choses périssables, ne sauraient avoir trop de réserve, trop de retenue.

Reçois donc, T. . C. . F. . Taskin, ce dernier adieu de la franche amitié, de la vraie fraternité ; adieu, ou plutôt au revoir, dans un monde meilleur, dans le sein de notre Père commun, où puisse, quelque jour, l'imitation de tes vertus nous réunir tous !

HENRI-WENTZ.

GRAND ORIENT DE FRANCE

(52^e Bulletin.)

Séance du 12 avril 1853.

Allocution du F.^o. Henri-Wentz

ORATEUR,

Au nom des Députés nouvellement reçus.

SERMENT.

Ill.^o. Grand Maître de l'Ordre Maçonnique,

Ill.^o. Président du Grand Orient de France,

Vén.^o. 1^{er} et 2^e Surveillants,

Et vous tous, mes FF.^o.,

Salut, Salut, Salut !

Nos bons Frères nouvellement reçus députés, en daignant me confier l'honorable mission de vous exprimer nos communs remerciements, ne se doutent sans doute pas de l'embarras où ils me mettent.

Mais que dis-je ? cet embarras n'existe qu'à la surface.

Il est, à la vérité, beaucoup de gens dans le monde qui, après avoir prêté serment à toutes sortes d'hommes et de choses, en ont encore et en auront toujours à prêter à d'autres.

Depuis ce philosophe grec disant qu'il faut amuser les enfants

avec des hochets et les hommes avec des serments; depuis ce malin censeur, contemporain, dit-on, de Charlemagne, et que l'on pourrait presque faire remonter au déluge, qui trouvait déjà une énorme différence entre prêter serment et le donner tout de bon; depuis ces philosophes, plus ou moins théoriciens, jusqu'aux philosophes plus ou moins pratiques de nos jours, on se laisserait à compter les hommes qui ne volent guères dans le serment qu'une contre-marque pour rentrer au spectacle; ou qui, vainqueurs momentanés, et n'ajoutant que très-médiocrement foi à une pareille garantie, ne l'imposent aux vaincus que pour se donner le triste plaisir de les forcer au parjure.

Mais, par une juste et constante compensation de ces éternelles élasticités de conscience, nous autres, vrais Francs-Maçons, nous prenons toujours notre serment au sérieux; nous aussi nous croyons même de préférence au serment de ceux qui n'obéissent qu'à la seconde sommation, plutôt qu'à ceux qui sont prêts à s'offrir à la première, d'où qu'elle vienne.

Le serment maçonnique est, en effet, de tous les temps, de tous les lieux, de tous les régimes; pas une de nos consciences qu'il ne soulage, qu'il n'anoblisse. Bienfaisance et instruction, tout n'est-il pas là, et qu'y a-t-il autre chose en Franc-Maçonnerie?

Croyez donc, TT.°. CC.°. FF.°, à la profonde sincérité de celui que nous venons de prêter devant vous. Il sera le guide de toutes les actions de notre vie, à commencer par la formation de la liste des trois candidats à la Présidence du Grand Orient de France que nous allons soumettre tout à l'heure, avec une confiance si bien justifiée, au choix de notre Tr.°. Ill.°. Grand Maître, le prince Lucien Murat.

Permettez-nous auparavant de la sceller par nos vives batteries, juste tribut de reconnaissance pour les vôtres, batteries unanimes et d'accord comme nos âmes.

G.°. O.°. DE FRANCE

(53° Bulletin.)

FÊTE SOLSTICIALE D'ÉTÉ

ET

INAUGURATION DU TEMPLE DE LA MAÇONNERIE FRANÇAISE

Rue Cadet, n° 46, à Paris.

Jeu*di* 30 juin 1853.

DISCOURS

Du F.°. HENRI-WENTZ, Orateur titulaire.

*T.°. Ill.°. Grand Maître,
Ill.°. 1^{er} et 2^e Grands Maîtres adjoints,
Resp.°. Président du Grand Orient de France,
Vén.°. 1^{er} et 2^e grands Surveillants,
TT.°. CC.°. FF.°. Visiteurs,
Et vous tous, mes FF.°, en vos grades et qualités,
Salut, Salut, Salut !*

TT.°. CC.°. FF.°,

Vos élections pour la période triennale de 1853 à 1856 datent à peine de quelques jours. Je croyais auparavant qu'elles me permet-

traient de rentrer sur les colonnes comme simple membre, et déjà je m'apprêtais à n'avoir plus qu'à profiter de vos bons exemples, comme des doctes leçons de vos dignitaires. Vous en avez décidé autrement. C'est une honorable mais bien lourde tâche que vous m'avez donnée, en daignant m'appeler de nouveau à ce banc des orateurs du Grand Orient de France, non moins redoutable par les souvenirs qu'il réveille que par les devoirs qu'il impose. Permettez-moi donc d'invoquer tout d'abord un redoublement de l'indulgence à laquelle vous m'avez habitué. La solennité de ce jour, hâtée dans le seul intérêt de l'Ordre, doit vous le rendre bien facile.

Depuis le jour à jamais mémorable où nous avons eu le bonheur de mettre à notre tête le prince Lucien Murat, ses généreux efforts, joints à ceux de vos membres dont vous avez formé son conseil, ont eu principalement pour but l'érection tant désirée de ce Temple, que, sans lui, nous eussions sans doute attendu encore de longues années; de ce Temple où la Franc-Maçonnerie est enfin chez elle, à l'abri des regards indiscrets du monde, de ses joies profanes, et, par conséquent, n'ayant plus aucun prétexte pour laisser amoindrir le rôle qu'elle est appelée à jouer dans le grand drame de l'humanité.

Que si quelques esprits, amoureux comme nous de la liberté, de la liberté de l'homme, ce décret de Dieu, mais peut-être n'en calculant pas suffisamment toutes les conditions, venaient à penser que le nouveau titre 3 de la Constitution fait à l'autorité une part trop grande; nous les priions de vouloir bien se rappeler d'abord que le Grand Orient, convaincu de sa nécessité, l'a approuvé à la presque unanimité (car où y a-t-il unanimité complète?) dans son assemblée générale du 8 janvier dernier, conformément aux vœux recueillis dans les récentes inspections générales, et surtout que l'avenir n'y est nullement engagé. Toute carrière vous est donc ouverte pour les propositions utiles.

Il y a plus, et, pour peu que ces bons Frères veuillent prendre la peine d'examiner sérieusement l'ensemble des actes qui ont été la suite obligée de cette mesure, ils reconnaîtront, nous aimons à le croire, que, de même que l'Empereur Joseph II, l'un de vos Frères, a, suivant la spirituelle remarque de M. de Metternich, sauvé l'Autriche de la Révolution, en la lui inoculant, de même la Révolution, qu'on dit avoir été faite en Maçonnerie par le nouveau titre 3 de la

Constitution, a sauvé notre Ordre de l'apathie, cette proche voisine de la mort.

S'il est vrai que tout pouvoir vienne de Dieu, et qui pourrait en douter en songeant qu'il n'y a pas une société humaine, que dis-je ? une société d'animaux et d'insectes qui n'obéisse à un chef ; si le bon Hésiode avait cent fois raison de dire, il y a quelques mille ans, qu'une idée généralement reçue est une divinité ; applaudissons-nous d'avoir un pouvoir fort, concentré, expression surtout de la volonté générale. L'unité, en effet, dit Pascal, qui n'est pas multitude est tyrannie, comme la multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion.

Mais ce pouvoir central que vous avez fait, qui n'existe que par vous et pour vous, TT.°. CC.°. FF.°, il aime à trouver sa force dans la modération, et il ne considère que comme provisoires plusieurs mesures disciplinaires ou fiscales qu'il a dû prendre en l'absence des Chambres. Ces mesures vous seront soumises très-prochainement.

Comme il faut, autant que possible, ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille, déjà même ont été nommées les diverses Commissions relatives au Bulletin du Grand Orient, à ses finances, à sa maison de secours, à la révision des cahiers des grades, à la coordination des Statuts généraux, à l'Institution des récompenses maçonniques, comme à la fondation de l'Association maçonnique de secours mutuels par laquelle notre Ill.° Grand Maître a voulu signaler son avènement et couronner la grande œuvre de l'érection du Temple.

Ces Commissions, TT.°. CC.°. FF.°, verraient paralyser toute leur bonne volonté si vous ne leur veniez promptement en aide *Vœ soli !* malheur à qui est seul ; dit la sagesse, car lorsqu'il tombera, il ne trouvera personne pour le soutenir ou le relever.

- « Sans amis, comme sans famille,
- « Ici-bas vivre en étranger ;
- « Se retirer dans sa coquille
- « Au signal du moindre danger ;
- « S'aimer d'une amitié sans bornes ;
- « De soi-même emplir sa maison,

« En sortir, suivant la saison,
« Pour faire à son prochain les cornes ;
« Signaler ses pas destructeurs
« Par les traces les plus impures ;
« Outrager les plus tendres fleurs
« Par ses baisers ou ses morsures ;
« Enfin, chez soi, comme en prison,
« Vieillir de jour en jour plus triste,
« C'est l'histoire de l'égoïste
« Et celle du collimaçon. »

Qui de nous, mes bons Frères, ne serait désolé d'avoir la moindre ressemblance avec le hideux portrait tracé dans cette jolie fable d'Arnault !

Aussi, l'assistance qu'il s'agit de donner aux Commissions dont nous venons de parler, ne doit pas se borner à quelques renseignements écrits ou verbaux : ce serait assimiler nos actions à ces bouts-rimés que chacun fait rapporter à ce qui lui plait, et donner raison à cette sorte de proverbe qu'on a toujours assez de force pour supporter les peines d'autrui. Une voie plus large nous est ouverte.

On ne peut rien faire de bon et de grand en Europe, disait naguère un illustre étranger, sans la France ! Tâchons de ne pas être écrasés par cette louange.

Et, pour commencer, qui nous empêcherait de suivre, mais de suivre avec ardeur, quelques-uns des concours qui, de tous côtés, s'ouvrent, comme à l'envi, tantôt pour un manuel de morale et de politique, tantôt pour l'extinction du paupérisme ; ici, sur le rôle de la famille dans l'éducation ; là, pour l'amélioration de l'agriculture, et sur vingt autres sujets relatifs aux progrès des sciences, des lettres, des arts et de l'industrie ; concours de la plus haute portée sociale et par conséquent maçonnique, et qui ont, en outre, l'avantage de rapporter aux vainqueurs des prix variant de trois cents francs à dix mille francs. Il n'y a presque pas de moyens de fortune plus honorables que ceux qui nous viennent du public.

A propos de cet article financier, ne perdons pas trop de vue les

changements que doit amener dans l'économie sociale et maçonnique la découverte des mines aurifères dont l'étendue est presque illimitée; qui, depuis le commencement de ce siècle, ont presque décuplé la production de l'or, ce qui appelle toute l'attention de la science économique et de la science administrative.

Mais que cette considération, toute de prudence, ne nous jette pas dans l'agiotage qui voudrait faire de la Bourse la cathédrale du XIX^e siècle, du Grand-Livre la continuation du veau d'or; et que la contagion du bon exemple nous sauve enfin de l'un des principaux ennuis du monde, grand, moyen et petit, qui consiste à être presque forcé d'entendre, pendant des heures entières, des femmes, même de jeunes filles, qui devraient être tout poésie, parler fortune, dots, héritages, propriétés, maisons de rapports, usufruits, substitutions, avec un intérêt toujours croissant, et qui pis est, avec une connaissance des faits admirable.

En dehors même des sujets de prix mis au concours, tant en France qu'à l'étranger, n'y a-t-il pas des millions d'utiles secrets encore cachés dans le sein de Dieu, et que le génie, ou la patience, sa sœur jumelle, et surtout une foi vive, cette inépuisable source d'espérances, parviendraient à en tirer ?

Quelle noble émulation ne doivent pas exciter aussi les inventions merveilleuses dont nous sommes, tous les jours, les témoins, ne fût-ce, pour en citer un exemple entre mille, que cette photographie qui, par l'instantanéité de la radiation lumineuse, fixe la figure humaine, c'est-à-dire ce qu'il y a plus immatériel, de plus insaisissable dans la nature ?

On a beaucoup ri des tables tournantes, car de quoi peut-on ne pas rire ? Mais qui nous dit qu'il n'en sera pas bientôt de cette chose, qui n'est autre que l'action de l'être organisé sur la matière inerte, comme de la télégraphie électrique, par exemple, qui, accueillie si dédaigneusement à son début (1836), est en train, elle aussi, de changer la face du monde ?

Je vous demanderais pardon, TT.°. CC.°. FF.°, d'avoir cédé au plaisir de ces diverses réflexions, si, en définitive, elles ne m'avaient pas paru se lier intimement au double but de notre réunion, l'inauguration du Temple à la Saint-Jean d'été.

Rappelons-nous, en effet, une partie de ce qui, dans les temps

anciens, comme dans les temps modernes, s'est fait en pareilles circonstances?

Les champs, vous le savez, furent, sur beaucoup de points, les premiers temples, les arbres furent les premiers autels. Bientôt les progrès de l'architecture firent élever les temples de pierre et de marbre, dont la construction paraît avoir pris naissance en Egypte. Elevés aussi chez les Assyriens, les Phéniciens et Syriens, ils passèrent enfin dans la Grèce avec les colonies, et vinrent ensuite à Rome.

Il n'y eut que quelques peuples, tels que les Perses, les Indiens, les Gètes et les Daces qui persistèrent longtemps dans le sentiment qu'on ne devait pas enfermer les dieux dans aucun édifice de la main des hommes, quelque magnifique qu'il pût être.

Le temple de Salomon, le premier dont on parle à nos néophytes, et qui fournit tant d'allusions à nos mystères, commencé par David, fut achevé en deux ans. On y employa cent soixante mille ouvriers; on y dépensa six cents talents d'or, ce qui équivalait à près de deux cents millions de francs.

Après toutes sortes de phases, plutôt malheureuses qu'heureuses; après avoir servi à la superstition et à l'idolâtrie, il fut, 598 ans avant l'ère chrétienne, ruiné par Nabuchodonosor qui transporta les vases et les trésors à Babylone.

Enseveli sous les ruines pendant cinquante-deux ans, il fut alors rebâti par les Juifs à qui Cyrus permit de rentrer à Jérusalem. Ce second temple, pillé de nouveau par Antiochus, qui y fit un butin de 4800 talents d'or, fut purifié, trois ans après, par l'illustre Judas Machabée. Pompée, s'étant rendu maître de la ville, sous le consulat de Cicéron, en vit toutes les richesses, et se fit un scrupule d'y toucher. Mais, neuf ans plus tard, Crassus, moins scrupuleux, faisait déjà l'application de la fameuse théorie que *ce qui est bon à prendre est bon à garder*.

Hérode abattit ce triste édifice qui, depuis cinq cents ans d'existence, avait plus souffert encore des hommes que du temps, et il éleva à sa place le troisième et dernier temple qui fut réduit en cendres à la prise de Jérusalem par Titus.

Vos moments sont trop bien comptés, TT., CC., FF., pour

que j'aie le courage d'entrer dans de plus longs détails sur la partie purement historique du sujet qui nous occupe. Xénophon, Hérodote, Plutarque, ces morts immortels, véritables rois de la pensée humaine qu'ils anoblissent en l'éclairant, et leurs successeurs Pausanias, Strabon, Diodore, n'ont pas épuisé ce sujet, et ils avaient trop d'esprit, trop de bon sens pour le faire. Ils savaient tous que la divinité a autant de plaisir à habiter chez les gens de bien que dans l'olympé.

Ailleurs aussi trouvera mieux sa place ce qui se rattache aux temps modernes, comme les temples des Chinois, qui sont ceux des édifices où ils déploient le plus de somptuosité, et ceux des Mahométans, dont la figure, aux tours près, ressemble à celle que les anciens donnaient aux temples de Vénus, ce qui, dans mon voyage d'Orient, me faisait rechercher si l'on ne se serait pas asservi à cette similitude, parce que le ciel de Mahomet est celui de la déesse des plaisirs.

Ce qui achève, ce me semble, de me mettre à l'abri du reproche d'avoir, tout à l'heure, abordé quelques digressions moins rattachées peut-être qu'il ne faudrait au but de notre réunion, c'est que nos prédécesseurs, païens ou Juifs, chrétiens ou musulmans, ont constamment célébré la consécration de leurs temples non-seulement par des réjouissances, des fleurs, de la musique, mais par des discours sur les intérêts actuels de l'humanité. Il y avait même des formules sacramentelles que le Grand Pontife prononçait au magistrat installateur qui devait les répéter mot pour mot, sous peine de gâter tout le mystère. Aussi Métellus, qui était bègue, s'exerça-t-il plusieurs mois, dit-on, pour bien prononcer le mot *opifera*.

Mais dans toutes ces cérémonies, anciennes ou modernes, ce qui dominait, c'étaient les prières, qui sont, en effet, les meilleurs discours.

Suivons donc, TT. CO. FF., un si noble, un si consolant exemple, en disant d'une commune voix, et dans le parfait accord de nos âmes :

Grand Architecte de l'Univers, ô mon Dieu ! toi qui nous a permis d'élever enfin ce temple à la gloire de ton saint nom, hymne qu'aucune lettre ne peut contenir !

Toi, le seul miroir dans lequel on peut se connaître, et non, comme dans les autres, simplement se voir!

Cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part!

Flambeau dont la flamme demeure toujours la même, y allumât-on mille autres flambeaux!

Toi, aux regards de qui l'insecte vaut un monde, et n'a pas moins coûté!

Toi, pour qui le possible existe avant de naître!

Seul accusateur sans passion, seul juge inaccessible à l'erreur!

Toi qui as mis à la portée de l'homme, de cet ange tombé qui se souvient des cieus, les moyens d'être aussi heureux que le comporte son pèlerinage sur cette terre; sur cette terre, lieu d'épreuves et de luttes pour mériter mieux!

Toi que bénissent les herbes de la vallée comme les cèdres du Liban, l'insecte comme l'éléphant!

O mon Dieu! donne à toutes tes créatures la foi, cette véritable source de la résignation et de l'espérance!

Préserve-nous de la vanité qui porte tout homme à se croire le centre du monde!

Donne-nous la force de supporter les défauts de nos Frères, mais sans l'insensibilité, cette vieillesse du cœur!

Quelle que puisse être la sévérité des jugements qu'ils auraient encourus, laisse toujours pour eux, dans nos âmes, une large porte ouverte au repentir, au vrai repentir, cette seconde innocence!

Fortifie, dans chacun de nous, la conscience de notre dignité d'homme!

Et, en nous laissant payer à toute grandeur véritable un juste tribut d'hommages, pénètre-nous tous, de plus en plus, de cette vivifiante pensée qu'un brin de bonté vaut encore mieux que tout un monde de grandeur!!!

TRAVAUX DE TABLE.

SANTÉS.

La dernière santé que notre Illustre Grand Maître veut bien faire à votre orateur l'honneur de porter, est celle de tous les Maçons existant sur l'un et l'autre hémisphère.

Si je ne me trompe, et, dans tous les cas, mon erreur serait digne d'excuse, il me semble que cette santé est celle de tous les peuples, la Franc-Maçonnerie étant leur véritable lien.

C'est donc, en quelque sorte, un immense vœu pour la paix universelle, ce rêve des sages.

Dans ce rêve, comme presque partout, il y a le pour et le contre.

Les amis de la paix vous diront que le sang-froid, la prévoyance, le courage sont souvent trahis par la fortune; qu'il se commet plus d'horreurs, à la prise d'une seule ville, qu'il ne s'en était commis, des siècles entiers, dans l'état de nature; que tout l'art de la guerre consiste à porter sur un point donné plus de forces que l'ennemi; que les guerres civiles sont, et doivent être plus meurtrières, parce qu'on se résout plus facilement à avoir son ennemi pour contemporain que pour voisin.

Descendant ou remontant de ces duels entre nations aux duels entre particuliers, ils soutiendront qu'il y a folie et barbarie à prétendre, par la justesse de l'œil ou la valeur du bras, prouver l'innocence du cœur; que le duel sérieux est, comme le suicide, la suprême expression de l'égoïsme, de l'adoration de soi-même; que le duel poli, souriant, affable, est une plaisanterie de l'enfer; et, à propos de plaisanterie, ils proposent un petit article de loi ainsi conçu : « Seront poursuivies et condamnées à la prison, ainsi qu'à une forte amende, toutes personnes ayant concouru à un duel qui n'aura pas eu de suite. »

— Les partisans de la guerre ne manquent pas de répondre, souvent même en prenant les devants :

« La guerre est une passion jusque dans les derniers ordres de la milice; pour ceux qui commandent, elle est la plus impérieuse et la plus enivrante des passions.

« Elle met les peuples nouveaux à la place des peuples du passé, les sociétés vigoureuses à la place des sociétés faibles et corrompues. C'est la mue de l'humanité qui y perd ses vieilles plumes, soit qu'elles tombent, soit qu'on les lui arrache.

« Les victoires d'Alexandre, c'était le triomphe de la civilisation grecque sur la barbarie orientale; celles de César, l'affranchissement et l'unité du monde ancien; celles de Napoléon I^{er}, la propagation du principe de la moderne égalité dans toute l'Europe.

« Et cette Europe, en se battant, depuis trois siècles, sur les champs de la Lombardie et de la Belgique, n'en a-t-elle pas fait les parties les plus riches et les plus cultivées?

« Le petit duel lui-même, le duel entre particuliers, certes nous n'irons pas jusqu'à nous en faire les apologistes quand même; mais si c'est un mal, il est moindre que le déshonneur... »

— Vous voyez, TT., CC., FF., qu'on ne manque pas de raisons, et il y en a une foule d'autres pour ces deux opinions, car s'il est quelque chose d'absolu dans ce monde, ce ne sont même pas les vérités mathématiques, vérités souvent relatives, mais la grande et unique vérité morale, qui est l'un des prénoms de la divinité.

En faisant la juste part aux contradictions que nous venons de voir en présence, nous leur dirons que la voix d'un soldat, d'un maréchal de France (maréchal Maison, 1830), n'a pas craint d'appeler la paix quelque chose de préférable même à la victoire.

Buvons donc à la paix, à la paix qui n'est pas tant dans l'absence des canons que dans l'union des esprits; et puissent tous les Maçons répandus sur l'un et l'autre hémisphère l'aimer et la faire aimer. Pénétrés de cette autre vérité que la vie de l'homme est chose sainte et sacrée, disons-nous tous que les plus belles, les plus durables conquêtes sont encore celle des esprits et des cœurs !

G. O. DE FRANCE

Rapport du F. Henri-Wentz

ORATEUR

SUR LE NOUVEL OUVRAGE DU T. C. F. RAGON

INTITULÉ :

ORTHODOXIE MAÇONNIQUE

Rapport approuvé dans la séance du 9 septembre 1853.

Paris, le 9 décembre 1853.

AU GRAND ORIENT DE FRANCE

TT. CC. FF.,

Nommé Rapporteur, dans votre dernière séance, de l'*Orthodoxie maçonnique* dont le F. Ragon vous a fait hommage, j'ai lu ce livre avec toute l'attention que commandaient et le nom de l'auteur, et les graves intérêts dont il se fait juge.

Voici d'abord sa lettre d'envoi datée de Montmartre, chaussée des Martyrs, n° 2, le 17 août dernier.

(LA LIRE).

Que s'il s'agissait d'un ouvrage manuscrit pour lequel l'auteur solliciterait votre avis, votre autorisation, votre patronage, peut-être y aurait-il à choisir entre deux réponses, l'une officielle, l'autre officieuse.

La réponse officielle serait ce qu'elle a été dans mainte occasion semblable, à savoir que le Grand Orient, fidèle à sa règle de prudence, laisse le plus souvent aux auteurs la responsabilité de leurs actes, et n'accorde l'appui de son autorisation, de son patronage qu'aux œuvres vues et revues sérieusement.

Quant à la réponse officieuse, ne pourrait-elle pas se formuler ainsi :

« T.°. C.°. F.°. Ragon, nous admirons le courage, la persévérance qui, depuis un demi-siècle, vous font penser, parler, écrire, lutter dans l'intérêt de la Franc-Maçonnerie. Votre nouvel ouvrage de l'*Orthodoxie maçonnique* (qualification, par parenthèse, que nous aimerions mieux vous voir recevoir que prendre) ajoute à tous les titres que vous avez à l'estime de vos Frères. Mais, avant de le livrer à l'impression, revoyez jusqu'à quel point est fondée votre assertion qu'aucun des hauts grades n'est maçonnique, assertion qui ne tendrait à rien moins qu'à rompre en visière avec tous les Ateliers supérieurs qui existent en France et à l'étranger. Demandez-vous si, par le temps qui court, vos *Fastes initiatiques*, dont l'*Orthodoxie maçonnique* est détachée, ouvrage en 7 volumes, et du prix de 50 francs, ne présument pas un peu trop de la patience et de la bourse des Maçons. Examinez si ce n'est pas aussi être un peu trop tranchant que de dire qu'il n'y a pas d'*écossisme en vraie maçonnerie*. Et cette nomenclature que vous annoncez de Maçonneries dépassant le nombre de 60, de grades atteignant le chiffre de 900, qu'on pourrait même pousser jusqu'à 1200, ne craignez-vous pas qu'elle jette quelque découragement parmi les faibles, parmi les tièdes, ceux-là surtout

« qu'il faut plutôt reconforter, en leur prouvant que, de même que
« dans les mathématiques, tout se réduit à deux petites règles ap-
« pelées l'addition et la soustraction, et, dans la mécanique, aux
« lois du plus simple levier, de même en Franc-Maçonnerie tout
« aboutit à deux préceptes, l'instruction et la bienfaisance. »

— TT.°. CC.°. FF.°. du Grand Orient, aucune de ces réponses, officielle ou officieuse, que nous aurions pu, vous le sentez, étendre beaucoup plus, heureusement n'est ici de saison. Notre bon Frère Ragon vous fait hommage d'un livre qu'il appelle lui-même un *magasin de documents*, dont nous aimerions pourtant à connaître toutes les sources. Je crois donc entrer dans vos vues en vous proposant de l'en remercier et décider d'abord que cet ouvrage sera, comme il le désire, déposé dans votre bibliothèque où les Maçons pourront le consulter avec intérêt, puis, que mention de l'hommage sera faite au prochain Bulletin du Grand Orient.

Agréez, TT.°. CC.°. FF.°, la nouvelle assurance de mon dévouement.

HENRI-WENTZ,

Rapporteur.



Paris, 25 février 1854.

AU F. . RÉTIF DE LA BRETONNE.

BARRIÈRE DU ROULE, BATIMENT DE L'OCTROI.

T. . C. . F. .,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me consulter sur votre épître au prince Lucien Murat, Grand Maître de notre Ordre, et sur votre ouvrage intitulé : *Vade mecum*, du 1^{er} degré.

Quel avis, T. . C. . F. ., puis-je vous donner sur des faits accomplis en 1852 et 1853 ?

Si votre demande m'était parvenue avant l'accomplissement de ces faits, j'aurais répondu à votre confiance en vous soumettant plusieurs observations. J'aurais sans doute été assez heureux pour vous empêcher d'adresser l'épître dédiée au prince Grand Maître, à toutes les Loges de la Correspondance et du suprême Conseil, comme vous annoncez (page 67) l'avoir fait, avant d'en avoir soigneusement revu le fond et la forme, avant surtout d'avoir vu votre dédicace agréée, ce qui est élémentaire même dans le monde profane.

Le passé n'étant plus à nous, mais un peu l'avenir, je ne puis, dans l'état actuel des choses, que me mettre à votre disposition pour quelques autres observations, dans le cas où vous donneriez suite à votre projet de tenter une nouvelle édition de votre ouvrage.

Salut bien cordial.

HENRI-WENTZ.

G.°. O.°. DE FRANCE

L.°. DE L'AMITIÉ DISCRÈTE

O.°. DE NAUPHLE-LE-CHATEAU

JUIN 1854

Regrets de ne pouvoir accepter leur gracieuse invitation
pour la Fête d'Ordre.



Orléans, 24 juin 1854.

Aux Vén.°. et Membres

De la R.°. L.°. de L'AMITIÉ DISCRÈTE, O.°. de Nauphle-le-Château
(Seine-et-Oise).

TT.°. CC.°. FF.°.,

Il ne fallait rien moins que mon absence de Paris, causée par les tracas de la petite propriété, absence qui déjà m'empêche, pour la première fois, d'assister, aujourd'hui, à la fête solsticielle du Grand Orient, il ne fallait rien moins que cela, dis-je, pour me priver du plaisir que j'aurais eu à me rendre à la gracieuse invitation de la R.°. L.°. l'*Amitié discrète*.

L'Amitié discrète... contrairement à l'habitude qu'a presque toujours l'adjectif d'affaiblir, d'altérer le substantif, ici l'adjectif est aussi juste que nécessaire.

Les amis discrets, en effet, ne sont pas comme ces prétendus amis pleins de dévouement quand nous n'avons besoin de rien, et qu'on a si bien comparés aux sapins qui nous offrent de l'ombre en hiver, — ce sont des parents de notre choix, qui nous caractérisent, en qui l'on nous cherche, et qui savent que si la première loi de l'amitié est celle de la cultiver, la seconde est de pardonner quand on a manqué à la première.

Les amis discrets ne ressemblent pas à ces amis de nom qui se croient, en toute occasion, le droit de vous dire une vérité blessante, de vous donner un conseil inutile, et de vous emprunter votre argent, aimant mieux, comme Figaro, vous le devoir toute leur vie que de le nier un seul instant. Ce sont des autres nous-mêmes, qui ne se bornent pas à tendre la joue quand nous les embrassons, auxquels on ne donne pas, mais avec lesquels on partage.

Les amis discrets n'ont rien de commun avec les deux dernières classes dont parle Chamfort quand il dit : « Il y a mes amis qui m'aiment, mes amis qui ne se soucient pas de moi, et mes amis qui me détestent. » Ils sont tous de la première classe, et quand on est avec chacun d'eux, on peut dire : Je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux.

Les amis discrets ne sont pas non plus de ces gens dont un malin chansonnier disait :

Les amis, à l'heure présente,
Ont le naturel du melon ;
Il faut en essayer cinquante
Avant que d'en trouver un bon.

Ils savent faire la part des faiblesses, des infirmités humaines, et quand leurs amis sont borgnes, il les regardent de côté.

Les amis discrets ne rappellent pas Oreste tutoyant Pylade qui ne le tutoye pas, et avec lequel il se disputait du soir au matin. Non, ils ne veulent pas avoir un ami sans être le sien, et tiennent compte cependant des inégalités sociales, comme ce bon et naïf

campagnard qui, confus des trop grandes familiarités de son maître, disait tout bas : « Il ne faut pas que les serviettes se mêlent aux torchons. »

Les amis discrets ne font pas consister l'amitié dans un simple échange de cigares, d'huitres ou de poignées de main ; mais ils savent qu'elle ne se nourrit pas seulement de l'échange des idées, et que les honorables intérêts de la vie doivent aussi y trouver leur place.

Les amis discrets n'ignorent pas que si l'attachement, si l'amour peut se passer de retour, il n'en est pas de même de l'amitié, le mot ami n'ayant d'autre corrélatif que lui-même.

Les amis discrets font du bien quand ils le peuvent, mais ils font plaisir à toute heure, car à toute heure on le peut.

Les amis discrets n'aiment pas avec l'esprit, mais ils aiment avec esprit. Aussi ne s'étonnent-ils pas trop de se voir sacrifier à la première femme venue ; et, malgré cela, ils laissent à d'autres cette trop prudente doctrine du vieux Chilon s'écriant : « Aimez comme devant un jour haïr, et haïssez comme devant un jour aimer. » Qui n'est jamais dupe, n'est pas ami.

Pour les amis discrets le vrai prix de l'amitié est encore plus dans celle qu'ils sentent que dans celle qu'ils inspirent, et ce mouvement de leur âme est du petit nombre de ceux où l'excès soit permis.

L'humoriste moderne qui définissait un ami : l'homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres, n'est pas encore à la hauteur de cet ancien et malheureux sceptique disant : « O mes amis, il n'y a point d'amis ! » L'un et l'autre n'avaient sans doute en vue que le fatigant intérêt des demi-amitiés, ou ces exigences contre lesquelles on n'est pas cuirassé, et qui vous font découvrir, à la fin de votre vie, que vous n'avez jamais autant souffert de personne que de certains amis.

Les amis discrets ne prodiguent pas le pur nom d'ami. On ne les voit pas le donner indistinctement à un camarade d'enfance et au mendiant qui leur demande un sou, à un sauveur, à un frère, et au gamin qui cire vos bottes.

Grâces aux sages prescriptions de nos Statuts qui nous interdi-

sent les discussions politiques, les amis discrets n'ont rien à voir dans les amitiés politiques qui ne sont, hélas! trop souvent que des haines en commun.

Pour eux, pour vous tous, mes bons Frères, l'amitié n'est jamais un calcul, comme le prétendait Larochefoucauld en se calomniant lui-même; c'est le mariage du cœur, c'est l'amour sans les sens, c'est la sainte couture des âmes; c'est une sœur généreuse qu'on néglige quelquefois, et qui pardonne toujours.

Et comme une fête maçonnique est d'ordinaire l'occasion d'un redoublement d'indulgence, j'ose espérer que, vous aussi, vous daignerez pardonner cette longue et confidentielle causerie, ce mélange, cet enchâssement sans trop d'ordre de mes sensations personnelles, et de mes souvenirs du collège et du monde.

C'est dans ces sentiments que je vous prie, T.°. C.°. Vén.°. Heltich, et vous mes bons Frères de l'*Amitié discrète*, d'agréer, avec votre bienveillance accoutumée, et mes sincères regrets, je le répète, de ne pouvoir me rendre à votre aimable invitation, et l'assurance nouvelle de tout mon dévouement.

HENRI-WENTZ, 33°.



G. O. DE FRANCE

(Bulletin n° 13.)

PROCÈS-VERBAL

DE LA

FÊTE DE L'ORDRE

Célébrée par le Grand Orient de France le 27 décembre 1885.

Le F. Wentz, premier Surv., porte en ces termes les salutations suivantes, qui sont accueillies de la manière la plus vive par toute l'Assemblée :

Il était impossible, dit-il, d'être mieux inspiré que ne l'a été S. A. R. le Prince G. M. en choisissant pour adjoint l'Il. F. Heullant; la peine qu'il se donne, les soins qu'il apporte étant connus de tous, il est inutile de vous les citer. Nous joindrons à cette santé celle de notre Il. F. Vén. Razy, qui seconde avec zèle et dévouement son Il. collègue; nous joindrons aussi la santé de leurs familles.

1^{er} feu : Le respect que nous devons à ces Il. FF.

2^e feu : L'obéissance; car pour savoir un jour commander aux autres, il faut savoir obéir.

3^e et dernier feu : De l'affection et du dévouement; de l'affection, qui peut remplacer tous les sentiments et sans laquelle les autres ne seraient rien.

Le F. Wentz commande une triple batterie qui est vivement tirée par l'Assemblée.

L'Il. G. M. adjoint répond au F. Wentz en ces termes :

Parmi les aimables et bonnes paroles que vous venez de prononcer, celles de zèle et de dévouement nous ont le plus touché. Nous n'eussions pas accepté des fonctions comme celles dont nous sommes revêtus, sans un grand dévouement à l'Ordre pour lequel nous ne cesserons de travailler avec zèle; ce qui nous paie au delà du peu de bien que nous pouvons avoir fait, c'est votre affection

qui nous est chère ; si elle nous manquait, nous serions obligés de laisser à d'autres le soin de mieux faire.

Dans la dernière santé portée par le Grand Maître adjoint, l'ill. F. Heullant, les Grand Officiers d'honneur ayant été compris, le F. Wentz remercie dans les termes suivants :

« La faveur que daignent me faire mes collègues, les Grands Officiers d'honneur, en me chargeant de remercier en leur nom pour la part qui nous a été donnée dans la dernière santé d'obligation, cette faveur me cause quelque embarras.

« Chaque fois que, dans nos belles solennités, il m'était permis de porter la parole comme Orateur du Grand Orient de France, j'étais si pénétré des bons principes, des heureuses tendances de nos Frères, que je n'avais, en quelque sorte, qu'à m'en faire l'écho. Ma responsabilité seule était en jeu, et leur bienveillance accoutumée la rendait aussi facile que légère.

« Aujourd'hui, les rôles sont changés, et je dois prendre garde que mes dignes collègues ne me reprochent de les altérer.

« En élevant à la dignité de Grands Officiers d'honneur, créés par la Constitution, des Maçons vieilliss, pour la plupart, dans l'étude des lois ou des sciences, le Prince Grand Maître n'a excité ni leur ambition, ni leur orgueil, ces suprêmes faiblesses de notre nature ; il leur a imposé d'honorables, mais de grands devoirs.

« Si nous les avons bien compris, ces devoirs, ils consistent à seconder plus particulièrement notre chef dans la noble et lourde tâche qu'il a bien voulu prendre de mener à bien notre belle Institution. Ils consistent à nous garantir également de l'esprit de flatterie et de l'esprit d'opposition, cœur, âme et bouche uniquement guidés par la loi, par l'équité et surtout, oh ! oui surtout, par la fraternité, tout le reste n'étant quelque chose que pour arriver là, et à la condition d'y arriver.

« Telle est, TT. CC. FF., la ligne de conduite que, depuis notre promotion, nous nous sommes constamment efforcés de suivre. Les paroles bienveillantes dont nous venons d'être l'objet ne peuvent que nous engager à y persévérer : nous y persévérons.

« Et pour ne pas abuser une seconde fois de la parole là où vos moments sont si bien comptés et remplis, permettez-moi d'ajouter à ces remerciements celui du Grand Orient de Belgique, dont j'ai la faveur d'être le Représentant, et qui est plus que jamais le bon et fidèle allié du Grand Orient de France. »

GRAND ORIENT DE FRANCE

(Bulletin n° 15.)

Février 1856.

Allocution du F.^o Henri-Wentz

SUR LA TOMBE DU F.^o MORAND.

Le Grand Orient vient de faire une nouvelle et bien regrettable perte en la personne du T.^o C.^o F.^o MORAND, G.^o Off.^o d'Honneur de l'Ordre, décédé subitement le 4 février 1856, dans sa 74^e année.

Le prince Grand Maître avait fait désigner, dans le sein de son Conseil, une députation spéciale pour lui rendre les derniers devoirs, et S. A. R. s'est fait représenter aux obsèques par le F.^o Claude, son secrétaire particulier et chef du secrétariat-général du Grand Orient.

Le prince Grand Maître venait d'élever récemment l'Ill.^o F.^o MORAND à la haute dignité de G.^o Off.^o d'Hon.^o de l'Ordre, et de récompenser ainsi de la manière la plus brillante les longs services de ce F.^o.

La haute bienveillance de notre chef vénéré s'est manifestée de la façon la plus éclatante et la plus honorable pour l'Ordre, par la présence au convoi du F.°. Morand d'une voiture aux armes de Son Altesse Royale, qui témoignait ainsi publiquement de sa haute sollicitude pour tout ce qui peut augmenter l'éclat extérieur de l'Ordre, en même temps que la considération qui doit s'attacher plus particulièrement à ceux de ses membres que daigne récompenser notre T.°. Ill.°. chef, si juste appréciateur de tous les mérites.

Après le service religieux qui s'est fait le 6 février, en l'Eglise Notre-Dame, avec une grande pompe et un nombreux concours de Maç.°. et d'amis, le convoi s'est dirigé sur le cimetière Montmartre, où se trouve le tombeau de la famille Morand. Aussitôt après les prières de l'Eglise, les FF.°. se sont décorés de leurs insignes maçonniques, et le F.°. Wentz a prononcé l'allocution suivante :

« Il y a quatre jours à peine, samedi 2 de ce mois, nous rendions, ici même, les derniers devoirs au bon Frère Levillain-Dufriche, si connu par ses longs et honorables services au Grand Orient de France, et qui, frappé, il y a sept ans, d'un des plus grands malheurs de notre pauvre humanité, la perte de la vue, n'en avait pas moins conservé sa bienveillance naturelle, et la sérénité de sa belle âme.

« L'excellent Frère Morand partageait avec nous ces pieux et tristes devoirs, et voilà qu'aujourd'hui c'est lui-même qu'il nous faut pleurer.

« Pierre-Louis-Constance Morand, né à Paris en octobre 1784, et retraité comme contrôleur au ministère des finances, après trente-deux ans de bons et loyaux services, était l'homme du devoir, disons plus, du dévouement. Soit qu'il conserve ses fonctions dans la milice citoyenne huit ans après en avoir passé l'âge, et cela surtout pour rétablir ou maintenir l'ordre au milieu de nos troubles civils; soit qu'on le retrouve donnant son temps, son zèle et ses

soins comme commissaire d'un bureau de bienfaisance, partout et toujours le devoir est son guide, l'accomplissement de ce devoir sa récompense.

« Depuis près de quarante ans, le Frère Morand était l'un des plus fermes soutiens du Grand Orient de France, et le prince Grand Maître, juste appréciateur des travaux utiles, l'avait élevé dernièrement à la haute dignité de Grand Officier d'Honneur. Sa parfaite intelligence de notre belle Institution, qui n'a pour but que d'instruire et de soulager, sa constitution si forte et si belle que la mort semblait non-seulement l'avoir respectée, mais comme rendue plus belle encore, ~~lui~~ nous promettait de le conserver encore longtemps, et un instant a suffi pour tout détruire.

« Dans d'autres enceintes, on rendra bientôt un juste hommage à la manière dont notre digne Frère Morand a su, pendant sa longue carrière, remplir ses devoirs de citoyen, d'époux et de Maçon. Si, aujourd'hui, nous nous permettons d'ajouter quelques paroles à celles que la religion vient de prononcer sur sa tombe, c'est par obéissance à l'ordre qui nous en a été donné par nos supérieurs; c'est par respect pour nos traditions, et dans l'espoir que la digne veuve de notre Frère y trouvera quelque adoucissement à sa trop juste douleur.

« Une famille dont plusieurs membres ont appartenu ou appartiennent encore à notre Institution qu'ils aiment et désirent faire aimer, conserve dans ses archives et se transmet d'âge en âge un petit tableau portant ces seuls mots :

« Vivez si bien que la mort ne puisse vous surprendre ! »

« Les récents et trop nombreux exemples que nous avons de ces fatales surprises, de ces morts subites, nous commandent de plus en plus l'accomplissement d'un pareil précepte, lequel peut se traduire ainsi : faisons le bien !

« Oui, faisons, ne fût-ce qu'un peu de bien, mais sans y manquer un seul jour; c'est peut-être tout ce qui restera de nous, au moins tout ce qui nous sera compté.

« Adieu encore, T.·. C.·. F.·. Morand, adieu, ou plutôt à revoir dans ce monde meilleur, que notre foi profonde à l'immortalité de l'âme nous a toujours montré comme un phare lumineux, comme le véritable port de notre traversée dans ce monde ! Mais, en attendant, gémissons ! gémissons ! gémissons !!!.... »

HENRI-WENTZ.

GRAND ORIENT DE FRANCE

RÉSUMÉ

DES

OPUSCULES MAÇONNIQUES

1863-1864

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1957-1958

ALUMNI ASSOCIATION

CHICAGO

RÉSUMÉ

(1863-1864).

Et maintenant, T.T.°. CC.°. FF.°, que nous venons de jeter un coup-d'œil sur une partie de notre passé, voyons, pour répondre au loyal appel de notre T.°. Ill.°. Grand Maître, en quoi et comment ce passé pourrait éclairer notre avenir.

« Dans le cas, dit l'art. 30 de la Constitution de 1862, où l'Empereur ne jugerait plus à propos de nommer un Grand Maître de l'Ordre, le Grand Maître serait élu pour sept ans, et serait toujours rééligible. Il serait nommé par l'Assemblée générale du Grand Orient convoquée et avertie à cet effet. »

Les circonstances qui ont motivé la dérogation dont il s'agit à nos anciens et constants usages n'existant plus, et la dernière législature n'ayant pas adopté la mesure tendant à faire reconnaître la Franc-Maçonnerie comme établissement d'utilité publique, il s'ensuit que toute liberté peut nous être rendue à cet égard, ce qui sau-

verait l'ancien principe, et certes le G.°. O.°. ne saurait en mieux user qu'en continuant au maréchal Magnan le titre et le pouvoir dont il fait un si noble emploi.

Dignitaires et Officiers d'honneur du Grand Orient.

« Toute société, est-il écrit au préambule de la Constitution française de 1794, dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de Constitution. »

Or, quels sont les qualités, devoirs et droits des dignitaires et grands Officiers d'honneur du G.°. O.°. actuel?

Les honneurs et dignités ne sont pas, en général, le résultat de la seule faveur, mais bien le témoignage, le prix des services rendus, l'encouragement des services à rendre. C'est pour cela qu'un de nos rois ayant dit à un grand seigneur : « Qui t'a fait comte ? » put en recevoir cette réponse : « Ceux qui t'ont fait roi. »

De tout temps, en effet, nos souverains ont eu le droit de conférer des titres de noblesse, jamais celui de les ôter.

Il est donc fort à désirer que la prochaine législature définisse bien les qualités, devoirs et droits des dignitaires et Officiers d'honneur du G.°. O.°, en n'oubliant pas que la qualité de *juges* qu'on leur a quelquefois donnée par décret, et que leur maintient l'article 36 de la Constitution de 1862, comporterait légalement l'*immovibilité*.

Garants d'amitié du Grand Orient, et Représentants de l'étranger.

« D'après l'article 38 de la Constitution de 1862, le Grand Maître nomme les Représentants près les puissances maçonniques des autres pays : ces Représentants prennent le titre usité chez chacune de ces puissances. »

Ne serait-il pas utile d'ajouter à cet article quelques mots indiquant la nature et la durée des relations de ces Représentants ou garants d'amitié, soit entr'eux, soit vis-à-vis du Grand Orient ?

Honorariat des membres et officiers du Grand Orient.

Les bonnes lois devant être progressives et non rétroactives, j'ai combattu, dès 1855, comme ayant ce fâcheux effet de rétroactivité, la suppression des Officiers honoraires du G.°. O.°. de France, en alléguant que nos dix ou douze gouvernements, royauté, république, empire, (auxquels plaise le ciel avoir mis le signet !) ne s'étaient jamais avisés d'ôter l'honorariat aux recteurs, magistrats, notaires, avoués, professeurs, préfets, sous-préfets, conseillers de préfectures et greffiers.

La prochaine législature pourrait donc voir jusqu'à quel point les nouveaux Règlements généraux permettraient de revenir, en tout ou partie, à l'ancien ordre de choses, ne fût-ce, à la rigueur, que par une légère et juste satisfaction donnée aux droits acquis. L'ho-

norariat est, en effet, un puissant motif d'encouragement qu'il ne faut jamais dédaigner, et les Loges l'ont bien compris, en le conservant, pour elles-mêmes, avec le plus grand soin.

Institut dogmatique.

Dès la présentation du projet d'Institut dogmatique, j'ai eu le malheur de combattre cette nouveauté, notamment dans mes lettres au prince Grand Maître, des 25 et 29 avril 1856. Ma conscience me la représentait comme contraire à l'article 48 de la Constitution de 1854, et à la liberté des élections, comme empiétant sur les devoirs et droits du Conseil de l'Ordre, comme faisant double emploi avec les prescriptions les plus élémentaires de la Franc-Maçonnerie, comme me paraissant, en définitive, n'avoir qu'un but fiscal.

La Constitution de 1862 et le nouveau projet ayant supprimé les articles 37 à 408 relatifs à l'Institut dogmatique, nous n'avons plus à nous en occuper, si ce n'est pour y voir et retenir une bonne leçon pour l'avenir.

Pompes funèbres.

L'article 268 des Statuts promulgués en 1859, et l'article 14 de l'appel fait aux Loges en 1863, parlent bien des honneurs à rendre, chaque année, au solstice d'hiver, à la mémoire des Maçons décédés dans l'année ; mais, si des batteries de deuil ont été tirées isolément, chaque fois qu'un pareil malheur nous arrivait, depuis longtemps aucune grande fête funèbre n'a eu lieu à cet égard, comme par le

passé : or, qui de nous n'a présents à l'esprit et au cœur les noms, hélas ! si nombreux des illustres et si regrettés Frères qui attendent encore ce solennel et si juste hommage !!!

Grand Collège des Rites.

D'après l'article 48 de la Constitution de 1862, la composition et les attributions de cet Atelier supérieur sont déterminées par les Statuts généraux. Mais comme ces Statuts (page 247 de l'édition de 1859) sont communs au Règlement de feu l'Institut dogmatique, on ne saurait trop désirer la plus prompte promulgation possible du Règlement particulier du Grand Collège des Rites annoncé à l'article 274 de l'appel fait aux Loges en 1863. Au reste une Commission vient d'être nommée pour préparer ce travail (janvier 1864).

De l'opposition que rencontre la Franc-Maçonnerie.

Si cette Institution, approuvée et protégée en Angleterre, en Amérique, en Suède, en Hollande, en Belgique, ne l'est pas à Munich, à Rome, à Vienne, n'oublions pas qu'au sujet du concile de Trente, par exemple, qui, lui aussi, n'a jamais été admis par le gouvernement français, notre Bossuet a dit qu'il devait être reçu comme règle de foi, mais non comme *règle de discipline*. Or, c'est surtout en fait de discipline, que le lieu régit l'acte : *locus regit actum*.

C'est le même grand évêque de Meaux qui, parlant de l'horrible bûcher sur lequel une cupide ambition fit monter, le 18 mars 1344,

nos malheureux Frères, les Templiers, pour leur arracher d'infâmes aveux, a dit ce mot si profond et si juste : « Ils avouèrent dans les tortures et nièrent dans les supplices! »

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ce résumé, pour l'insuffisance duquel nous comptons sur l'habilité ordinaire de nos bons Frères à lire dans le blanc des lignes, qu'en leur présentant ci-après quelques noms pris dans nos archives anciennes et nouvelles, entre mille et beaucoup plus, tout aussi honorables. Cette liste de nos notabilités, qu'il serait facile de décupler, de centupler, est une réponse à toutes les attaques, anciennes ou nouvelles, dirigées contre la Franc-Maçonnerie, Institution la plus large qui ait paru sur terre, puisqu'elle nous ordonne et nous met à même d'instruire, de soulager, d'aimer nos semblables, sans acception de pays, de couleur, de parti, d'opinions politiques ou religieuses. Nous pouvons donc la montrer à nos amis, et à ceux qui ne le sont pas encore.

De quelques Notabilités maçonniques

DANS LES GRANDS CORPS DE L'ÉTAT;

DANS LES SCIENCES, LES LETTRES, LES ARTS;

DANS LA MAGISTRATURE, LE BARREAU, L'ADMINISTRATION, L'ARMÉE, LA MARINE,
LE COMMERCE, L'INDUSTRIE, ETC., ETC.

A

Duc d'ANTIN, G. . M. .

Maréchal AUGEREAU.

ARTHUS-BERTRANT, négociant.

Comte ANGLÈS, préfet de police.

ALBERT MONTÉMONT.

B

BOUDET (aujourd'hui ministre de
l'intérieur).

Le président Jules BARBIER.

Comte de BEURNONVILLE.

BERRYER, avocat.

Comte de BEAUHARNAIS.

Maréchal BRUNÉ.

Docteur BRICHETEAU, président
de l'Académie de médecine.

De BEAUREPAIR.

Président BERVILLE.

Président de BOUREILLE.

Docteur BERTEAUD.

Président BARTHE, sénateur.

Alfred BLANCHE, conseiller d'Etat.

De BRANVILLE, officier de marine,
et son père.

BAUDRÉ, payeur du Trésor.

Docteur BÉSUCHET.

BORIE, avocat.

BAPST, joaillier de la couronne.

BOUILLY, Représentant du Grand
Maître.

BOISSY-D'ANGLAS, député.

De BARBANÇOIS.

De BARNÉVILLE.

BOUTIGNY (d'Evreux), chimiste.

Capitaine BOTT.

BERTRAND, député de l'Yonne.

C

Comte de CLERMONT, G. . M. .
CHARLES X, alors comte d'Artois.
Comte de CLÉMENT DE RIS.
CHALLAN, député.
CARRILON DE HISSA.
Comte CHAPTAL, ministre de l'intérieur.
Comtede CHOISEUL-STAINVILLE.
CACHIN, inspecteur général des mines.
COURTOIS, négociant.
PRINCE CAMBACÈRES, archi-chancelier.
CULHIAT-COREIL, notaire.
CAYLUS, pharmacien.
CHÉMIN-DUPONTÈS, professeur.
CHOLMANDELY, pair d'Angleterre.
CHICHESTER, comte de Belfast.
Viconte de COURTIVRON.
CAUCHOIS, avocat.
CHAIX-D'EST-ANGE, sénateur.
Marquis de CHAMOY.
Duc de CHARTRES, G. . M. .
Baron de CHASSIRON.

D

Lord DERVENT-WATERS, Grand Maître.
Comte DUPUY, sénateur.

Maréchal DAVOUST.
Général DURÂNTEAU.
Comte D'HARVILLE.
Comte DUBOIS.
DEJOLY aîné.
DEJOLY-FRAYSSINET.
DUVAL D'ÉPREMESNIL, juge.
DEFONDEVIOI, propriétaire.
Duc DECAZE.
Comte DESSOLES, pair de France.
DELAHAYE, avocat.
DES-ÉTANGS, père et fils.
DONDEY-DUPRÉ, père et fils, imprimeurs.
Comte DONSELOT, gouverneur de la Martinique.
DETOURNAY, chef à la Banque.
DAVID (d'Angers), statuaire.
Comte A. DELABORDE.
DESANLIS, avocat.
Président DUPIN, procureur-général.
DUPIN jeune, avocat et député.

E

Général ERNOUR.

F

FOUCHÉ, duc d'Otrante.
Comte François de NEUFCHATEAU.

Comte FAVRE de l'Aude.
 Baron FAUCHET, préfet.
 FÉVÉ, littérateur.
 FORCADE DE LA ROQUETTE,
 juge de paix.
 Comte de FERNIG, général.
 FRÉTEAU DE PÉNY, conseiller en
 cassation.
 FRÉDÉRIC, prince des Pays-Bas.

G

Amiral GANTEAUME.
 Comte de GIRARDIN.
 Général GARDANE.
 GODFROY de la TOUR-D'AUVER-
 GNE.
 GAU, conseiller d'Etat.
 Comte de GAVRE.
 GODFROY de BEAUMONT-BOUIL-
 LON.
 GAIRAL, bâtonnier.
 Comte de GRASSE-TILLY.
 GODARD DE SAPONAY, avocat en
 cassation.

H

Comte D'HARNOUESTER, Grand
 Maître.
 Duc D'HAVRÉ.

Baron de HUMBOLDT.
 HARRISSON-WILLIAM, pr.
 HEULLANT, G. •. M. •. adjoint.
 Amiral HAMELIN, sénateur.
 Henri HEINE, poète allemand-fran-
 çais.

J

JOSEPH II, d'Autriche.
 JUNOT, duc D'ABRANTES.
 Comte de JAUCOURT.
 Comte JAUBERT, député.
 Roi Joseph NAPOLEON, G. •. M. •.
 JAY, de l'Académie française.

K

KOECHLIN, député.
 Maréchal KELLERMANN.

L

LOUIS-PHILIPPE, alors duc de
 CHARTRES.
 Duc de LA CHATRE.
 Duc de LEINSTER.
 Alexandre LENOIR, antiquaire.
 Maréchal LAURISTON.
 P. LEBAS, de l'Institut.

LEFÈVRE-D'AUMALE, père et fils,
avoués.

Comte **LACÉPÈDE**.

LA FAYETTE, père et fils.

Maréchal **LEFÈVRE**.

Comte **LABLACE**.

Comte **E. de LAS-CASES**, sénateur,
et son frère, capitaine de vais-
seau.

Comte de **LAUMOND**.

LABOULLIE, député.

LA ROCHEFOUCAULD.

LACUÉE, comte de **CESSAC**.

LACRETELLE.

Colonel **LECOURT DE VILLIERS**.

LANGLACÉ, notaire.

Baron **LAGARDE**.

Marquis de **LAROCHEJAQUELEIN**.

Duc de **LUXEMBOURG**.

LECLERC-MILEY, négociant.

M

Maréchal **MAGNAN**, G.^o. M.^o.

MORAND, contrôleur au Trésor.

Le duc de **MODÈNE** (1804).

Comte **MURAIRE**, Président de la
Cour de cassation.

MARET, duc de **BASSANO**.

Maréchal **MACDONALD**.

Comte de **MARESCHACHI**.

De **MAUPERTUIS**.

Maréchal **MORTIER**.

Baron **MILIUS**.

MOREAU DE SAINT-MÉRY, con-
seiller d'Etat.

Roi **MURAT**, prince **LUCIEN** et
JOACHIM MURAT.

MÉRILHOU, conseiller en cassation.

Maréchal **MASSÉNA**.

MACHELARD, professeur de droit.

Comte **MIOT**.

MORET, avocat.

MAINE DE BIRAN.

MEYERBEER.

Duc de **MAILLÉ**.

Baron de **MENOU**.

Comte **MAISON**.

MEREDYTH, chevalier de Malte.

MICHELAT, administrateur.

N

Comte **NEVILLE**, sénateur.

Comte **CHRISTIAN DE NICOLAI**.

PRINCE NAPOLEON.

O

Maréchal **OUDINOT**.

P

De PERMANGLE.

Comte PÉRIGNON.

PAJOT D'ORVILLE.

PÈGRE DE CHATEAUNEUF.

PEYRE, architecte.

PROUSTEAU DE MONT-LOUIS.

POLAK, père et fils, négociants.

Président POUJAL.

PETRICONI.

Eugène de PRADEL.

PRADIER, statuaire.

PRESCHÉZ, notaire et maire.

Q

Quesnault, conseiller en cassation.

R

RENOUARD, conseiller en cassation.

Baron ROTHSCHILD.

Le président RIGAL.

Louis de RICARD.

RAMON, professeur.

Comte REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

Colonel de REGICOURT.

RÉGNIER, duc de MASSA.

Comte RAMPON, général.

ROETTIER DEMONTALBAU, G.^o.

M.^o.

RICHARD, professeur.

RAVEAU, architecte.

RAOUL, avocat aux Conseils.

S

SIVAN DE BEAULIEU.

Comte SIMÉON.

SIDNEY-SMITH, amiral.

Comte de SÉGUR.

SULLY-BRUNET, conseiller.

Comte SÉBASTIANI.

Duc de SUSSEX.

Maréchal SERRURIER.

Maréchal SOULT.

Comte de SAULCY, de l'Institut, sénateur.

Docteur SARLANDIÈRE.

T

TARDIEU, graveur.

Marquis de TANLAY.

TRUET, de la Cour des comptes.

Baron THIBON, gouverneur de la Banque.

TARBÉ, inspecteur général des ponts-et-chaussées.

TARRONE, propriétaire.

TIOLIER, graveur.

TRIBALET, inspecteur central des finances.

U

Duc d'UZÈS.

V

Comte de **VALENCE**, sénateur.

VALLERAY, chef aux finances.

VIENNET, de l'Académie française.

Docteur **VASSAL**.

Baron de **VINGENT**, sénateur, ancien préfet.

VOLTAIRE, des Neuf-Sœurs.

Y

Les deux princes d'**YSANBOURG**.

OPUSCULES MAÇONNIQUES

DU F.^r. HENRI-WENTZ

Ancien Orateur du Grand Orient de France

OFFERTS AUX LOGES

A L'OCCASION DE LA PROCHAINE RÉVISION DES STATUTS GÉNÉRAUX DE L'ORDRE

1863-1864

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
Projet d'impression desdits OPUSCULES, à la demande de plusieurs	
Frères	
Autorisation accordée par le Grand Maître (41 décembre 1863)	
L. ^r . des Trinitésophes. — Allocution sur la mort du F. ^r . LEHODEY	
. (24-septembre 1823)	I
— FÊTE D'ORDRE. Remerciements aux Amis de	
la V. ^r . Lum. ^r . (30 juillet 1824)	III
. . . — FÊTE D'ORDRE. (4 janvier 1825)	V

	PAGE.
L.°. des <i>Trinosophes</i> . — Allocution pour la réception du F.°. DUPIN ainé, comme 30° (23 décembre 1825) . . .	IX
— Allocution relative aux obsèques du duc de LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (30 mars 1837) . . .	XI
L.°. des <i>Philadelphes</i> . — Conférence sur le bonheur (26 juillet 1828) .	XIII
L.°. des <i>Trinosophes</i> . — Rapport sur les pièces envoyées au concours du Jury littéraire (1831) . . .	XV
— Visite des Loges du Midi de la France (5 mai 1837) . . .	9 à 18
— FÊTE D'ORDRE. Allocution pour l'instruction du Récipiendaire (18 janvier 1839). 15 bis à 18 bis	
— Bienfaisance maçonnique.	19
COMITÉ CENTRAL DU G.°. O.°. — Rapport pour la fondation de la Maison centrale de Secours (25 février 1840).	25
Conférences maçonniques (juin et juillet 1840).	33
GRAND ORIENT. — FÊTE D'ORDRE. — Récompenses maçonniques (26 dé- cembre 1840).	37
Lettre au baron de HUMBOLDT (8 mars 1841)	43
Lettre au F.°. JOHN FOWLER, de la Grande Loge d'Irlande, à Dublin (8 mars 1841)	44
Lettre au F.°. WINKLER, Vén.°. de la Grande Loge de Saxe, à Dresde (8 mars 1841).	45
Lettres aux FF.°. BERNAUX et OLIVIER, sur les usages maçonniques (29 janvier 1842).	47
GRAND ORIENT. — Régime rectifié (18 juillet 1842).	51
— Pompe funèbre du 11 mars 1843	55
— Inspection des Loges de l'Ouest de la France (21 no- vembre 1843).	75
— FÊTE D'ORDRE. Discours de l'Orateur (24 juin 1844). .	81
— Inspection des Loges du Midi de la France et de la Corse (15 décembre 1844)	95

	Pages.
<i>L.^s. des Triposophes.</i> — Décès du F. ^s . DUPIN jeune (3 juillet 1846). . .	99
GRAND ORIENT. — Enquête sur la Loge <i>l'Amitié</i> (7 juillet 1846) . . .	101
— — — — — Protestation du F. ^s . GUILHERY (8 mars 1847) . . .	105
— — — — — Inspection générale des Ateliers (4 mai 1847) . . .	109
— — — — — Rapport sur la L. ^s . <i>des Écossais</i> , de Marseille (4 mai 1847).	110
— — — — — Rapport sur la L. ^s . <i>l'Union africaine</i> , d'Oran (8 juillet 1847).	115
— — — — — Concession de lettres honoraires au F. ^s . WENTZ (15 juillet 1847).	117
— — — — — FÊTE DU SOLSTICE D'HIVER. — Commission des Récompenses (27 décembre 1847).	119
— — — — — Rapport sur la fusion du <i>Centre des Amis</i> avec les <i>Cœurs unis</i> (14 mars 1848)	129
Lettre du F. ^s . DÉCHEVAUX-DUMÉNIL, rédacteur du <i>Franc-Maçon</i> (19 fé- vrier 1849)	132
FÊTE DE L'AGRICULTURE par toutes les Loges de Seine-et-Oise (28 juin 1850).	133
GRAND ORIENT. — FÊTE D'ORDRE D'ÉTÉ (24 juin 1850).	137
— — — — — Lettre de l'Orateur au F. ^s . Charles HORICKX, secré- taire du Grand Orient de Belgique (25 juin 1850).	148
— — — — — FÊTE D'ORDRE D'HIVER. — Installation du F. ^s . BER- VILLE, 1 ^{er} Grand Maître adjoint de l'Ordre (27 décembre 1850)	149
— — — — — Observation d'Ordre sur la fête de Saint-Germain (juillet 1851)	159
— — — — — FÊTE SOLSTICIALE D'HIVER (26 février 1852). Instal- lation du prince Lucien MURAT, comme Grand Maître.	161
— — — — — Funérailles du F. ^s . TACKIN, archiviste de l'Ordre (mai 1852).	173

	PAGES.
GRAND ORIENT. — Serment maçonnique (12 avril 1853)	174-175
— FÊTE D'ORDRE D'ÉTÉ. Inauguration du Temple de la Maçonnerie française, rue Cadet (30 juin 1853). 177	
— Rapport sur l'Orthodoxie maç.: du F.: RAGON (9 septembre 1853)	187
Lettre au F.: RÉTIF DE LA BRETONNE (25. février 1854)	190
Loge de l' <i>Amitié discrète</i> , O.: de Naulphle-le-Château (24 juin 1854)..	191
GRAND ORIENT. — FÊTE D'ORDRE (27 décembre 1855)	195
— Funérailles du F.: MORAND, Gr.: Off.: d'honneur (février 1856)	197
Résumé des OPUSCULES MAÇONNIQUES, et vues nouvelles.	203
Tableau de notabilités maçonniques	209 à 214

TOMBEAU DE M

ANCIEN PRINCIPAL DU COLLÈGE DE CHATILLON

ÉLEVÉ DANS LE CIMETIÈRE

SUR UN TERRAIN CONCÉDÉ A CET EFFET PAR LE DÉPARTEMENT
ET PLACÉ, PAR UNE FONDATION SPÉCIALE, SOUS LE NOM DE

Suivant les avis insérés dans nos précédentes circulaires, et adressés ici aux intéressés le résumé de tout ce qui se rattache aux pi

On sait qu'une souscription a été ouverte par les élèves, et pendant près de trente ans, du Collège de Châtillon-sur-Seine, en mémoire. Le conseil municipal, jaloux de s'associer à cet acte dont la vie entière n'a été qu'un long amour de la jeunesse, et de la concession gratuite et perpétuelle d'un terrain dans le cimetière, satisfaction commune.

Mais, pour que l'oubli, cette seconde mort, pire souvent que la première, jusqu'aux dernières traces de cette bonne œuvre, on a pensé à mettre sous la sauvegarde de la religion.

La fabrique paroissiale de Châtillon a, en conséquence, été autorisée, le 5 octobre 1864, à accepter la donation qui lui a été faite par l'État, fondée par actes notariés des 28 février et 15 mai 1864, en faveur de M. Jean-Baptiste Bizouard, ancien principal du Collège de Saint-Jean d'été, sa fête, et pour la surveillance de son tombeau. Le dernier, l'annonce en a été faite au prône le dimanche précédent. Il devra en être de même chaque année.

La messe a donc été célébrée ledit jour, 1^{er} juillet 1862, à Châtillon, en présence de tous les élèves et des professeurs, ayant été précédée de son respectable prédécesseur, M. Voizot.

Après l'office, on est allé au cimetière, autour du tombeau de M. Bizouard, deux des anciens élèves du Collège de Châtillon, et des professeurs, M. Alexandre Lapérouse, président honoraire du tribunal de Cour de Paris, se sont rendus les fidèles interprètes des regrets.

Ci-contre est l'état général des recettes et dépenses effectuées.

Les personnes qui désireraient encore souscrire, ou ajouter à la somme déjà versée, sont invitées à faire passer les fonds à M. le président Lapérouse, ou à la Commission des souscriptions. Le vœu émis dans l'origine par la Commission des souscriptions, d'excéder des recettes sur les dépenses, il fut offert des honneurs et une gratification à M. Desprey, l'entrepreneur. A chaque année, double du présent état, déposé à la mairie et à la fabrique,

Paris, ce 1^{er} août 1862.

Le Secrétaire

Anonyme (M^{me} V. . .
ARNOUX, artiste-peintre
BARRA DE SAINT-HILAIRE
(Paris)
BOBIN père, notaire
BOTOT DE SAINT-SAUVEN
BOUCLEY aîné, recteur
BOURSERET, propriétaire
CAILLETET père, notaire
CAILLETET-LAPÉROUSE
CHAIGNEAU, ancien
(Paris)
CHAUDRON, juge d'instruction
CHAUMONOT-PARIS
CORNICILLAC, imprimeur
DEGROND, banquier
FAITOT (Théophile)
FRÉDÉRIC, avocat
GIEY-SIMONOT, banquier
GINDRIEZ, huissier
GRIS aîné, négociant
GRIS-DESIGNES, notaire
GRIS (Eusèbe), propriétaire
GUILLEMIN aîné, avocat
GUILLEMIN (Alexandre)
GUILLEMIN jeune, avocat
(Mouthe)
HUGARD, maire (Es)
JACQUINOT (Bertrand)
JUNOT aîné, receveur
JUNOT (Nicolas), greffier
LADJOURNELET-MO
LAMBERT-PRADELOT
LANGUEREAT, propriétaire
LAPÉROUSE aîné, notaire
LAPÉROUSE (Alexandre)
LAPÉROUSE (Louis)
LECLERC-MILLEY, notaire

RECETTES.

DES 67 SOUSCRIPTEURS CI-APRÈS :

fr. c.	fr. c.
800 00	952 40
152 40	
»	50 00
»	16 00
»	25 00
20 00	
15 50	74 00
38 50	
»	6 05
»	69 05
paie	25 05
r, négoc.	
ur-éditeur	fr. c.
	1,217 55
(Bar-sur-Aube,	
(Châtillon).	
la Cour de (Paris).	
uier (Châtillon).	
Dijon).	
t (Paris).	
gociant (id.).	
sseur de chimie (Châtillon).	
ien magistrat (Paris).	
e), avocat (Paris).	
ancien sous-lieutenant des douanes	
.	
rois).	
), propriétaire (Langres).	
des contrib. indirectes (Lorris).	
fier du tribunal civil (Châtillon).. . . .	
AU, membre du conseil munic.(id.)	
entrepreneur (id.).	
taire (id.).	
ociant (id.).	
e), présid. du tribun. civil (id.).	
gociant (id.).	
ciant (Paris).	
A reporter.	fr. c.
	498 00

fr. c.		fr. c.
10 00	<i>Report</i>	498 00
5 00	LIGEROT aîné, percepteur des contributions (id.)	10 00
	LIGEROT (Auguste), propriétaire (Prusly)	10 00
10 00	LOUIS-BAZILE, député de l'arrondissement (Châtillon).	30 00
10 00	MAGNIEN, secrét. général de la préfecture (Besançon).	10 00
15 00	MAITRE (Joseph), négociant (Châtillon).	5 00
20 00	MALDAN, avoué (Paris).	5 00
5 00	MARMONT (le maréchal), duc de Raguse (Florence).	50 00
15 00	MOREAU, président du tribunal civil (Semur).	10 00
10 00	NISARD (Désiré), de l'Académie française (Paris).	10 00
	PERROT-d'AUTRICOURT, conseiller à la Cour d'Orléans.	50 00
5 00	PERROUX aîné, ancien employé des contrib. (Oléron).	5 00
10 00	PERROUX (Jacques), directeur des contributions indi-	
5 00	rectes (id.).	5 00
5 00	PERSONNE (Bonaventure), ancien officier d'artillerie	
20 00	(Châtillon).	5 00
5 00	PÉTOT, ancien député de l'arrondissement (id.).	10 00
5 00	PHILIPPON père, conseiller à la Cour de (Paris).	30 00
10 00	PICHENOT, avocat (Paris).	10 00
6 00	PINGAT aîné, conseiller à la Cour de (Dijon).	20 00
20 00	PINGAT (Auguste), avoué (id.).	10 00
5 00	PROST (l'abbé), curé de (Châtillon).	10 00
2 00	RICHARD-LEBŒUF, propriétaire (Châtillon).	10 00
10 00	ROIDOT-BIZOUARD (veuve), propriétaire (Châtillon).	20 00
150 00	ROLIN (Édouard) (id.).	5 00
	SOUTZO, prince valaque, étudiant en droit (Paris).	20 00
5 00	TAILLEFER, caissier de l'Union (id.).	5 00
5 00	TARNIER, au contentieux des messageries Lafitte (id.).	15 00
10 00	THOUREAU (Auguste), ancien président du Tribunal de	
5 00	commerce (id.).	40 00
5 00	THOUREAU (Paul), maître de forges (Dijon).	25 00
5 00	VIAUDEY (Nicolas), négociant (Paris).. . . .	20 00
5 00	VIAUDEY (Louis), négociant (id.).	20 00
5 00	VOULEMIERS, propriétaire (Massingy).	1 00
20 00	WENTZ-LACRETELLE (Édouard), propriétaire (Paris).	20 00
20 00	WENTZ (Henri), avocat à la Cour de (Paris).	
20 00	Savoir : { fondation de la messe annuelle. 20 fr. 05	510 20
35 00	{ complément des dépenses. . . 23 55	
fr. c.		fr. c.
498 00	BALANCE.	1,504 20

IONS BIZOUARD.

LA COMMISSION DES SOUSCRIPTEURS EN 1846, 1858 ET 1862

DÉPENSES.

Payé à M. DESPREY père, marbrier à Châtillon, entrepreneur du tombeau de M. BIZOUARD :

Savoir : { 1^o prix principal, suivant le traité.
 { 2^o fournitures supplémentaires.

Voyage à Châtillon, et retour à Paris, de M. Charles DODIN, Architecte du tombeau

A M. LEMERCIER, lithographe, à Paris.

A M. ARNOUT, dessinateur, à Paris.

A M. DIDOT, imprimeur, à Paris { 1^{re} circulaire (15 juillet 1845)
 { 2^e circulaire (15 juillet 1858)
 { 3^e circulaire (1^{er} août 1862)

Aux journaux de Paris et d'ailleurs, pour annonces de la souscription

Affranchissement, à la poste et aux messageries, des cinq circulaires, deux de Châtillon (juin 1864 et novembre 1847)

Ports de lettres et retours, commissionnaires, faux frais

Donation pour la messe annuelle et la surveillance du tombeau :

30 janvier 1861, rente de dix francs, 3 pour 100, achetée chez Moreau, agent

20 avril 1861, trois certificats de vie et de capacité, à la mairie du 7^e arrondissement

19 avril 1862, à M^e NEUVILLE, huissier à Paris, pour signification de

10 juin 1862, payé à l'étude CHATELAIN, pour enregistrement de la cession

M^e Ernest CHATELAIN, notaire à Paris, ayant voulu,
bonne œuvre par l'abandon de tous ses honoraires.

24 juin 1862, à M^e BERTHELLENOT, notaire à Châtillon, pour l'acceptation

